N° 829 44e Année Tome CCXLI 1er Janvier 1933

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUARANTE ET UNIÈME

1er Janvier — 1er Février 1933

1er Janvier – 1er Février 1933 Tome CCXLI

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

MATHILDE

ET LES DEUX «FILS DU SOLEIL»

—

AVANT-PROPOS

Il y a dans la vie de Paul Verlaine et, ce qui est plus triste, plus grave, dans sa personne humaine, des parties affreuses. Est-il préférable de les taire? Nous ne le pensons pas. Cette attitude serait encore admissible, si l'on déclarait franchement qu'on ne veut rien savoir de l'homme et qu'on s'en tient aux enchantements que le poète suscite en nous. Mais, même ce principe une fois posé, du jour où le charme poétique de Verlaine nous ferait souhaiter de pénétrer plus avant dans l'intimité de son œuvre, nous ne tarderions pas à nous apercevoir, tant l'œuvre ici est tressée avec les circonstances du moment, qu'on ne peut séparer celles-ci de celle-là, à moins que de renoncer à atteindre ce que précisément l'on cherche : les origines du chant merveilleux.

De plus, ce n'est jamais sans danger que l'on se voile la face devant la vérité. Les défenses de la pudeur ont souvent pour résultat de créer une situation fausse, dont l'hypocrisie sociale, jusque dans le domaine de l'histoire littéraire, ne manque pas de profiter. On commence par décider que l'on négligera volontairement les détails biographiques, pour se livrer tout entier à la pure incantation esthétique. Mais, bientôt, à la faveur de cet état d'esprit, une image erronée du poète s'ébauche dans l'opinion commune. Bien pis : ces traits fallacieux ont tendance à se fixer; ils composent, au bout d'un certain temps, la figure traditionnelle de l'écrivain. On a cru écarter l'homme, au bénéfice de l'œuvre; on n'a réussi qu'à écarter l'homme réel, pour lui substituer un mas-

que trompeur, qui, inséparable désormais de l'œuvre elle-même, finit par en brouiller les sources.

Est-il besoin d'ajouter que les deux poètes dont nous allons parler sont de ceux que notre jugement place sur les sommets, de ceux — Verlaine surtout — pour lesquels notre cœur éprouve une dilection spéciale. Mais une admiration aveugle ne nous convient pas. Tel est notre amour de la poésie que nous ne redoutons aucunement d'apprendre ce qui peut nous répugner dans l'existence d'un homme qu'un souffle sacré, par moments, visite. Le génie ne nous paraît point une excuse à l'immoralité, mais l'immoralité, à nos yeux, ne diminue pas le génie. Si nous relevons des tares morales, chez un artiste, ce n'est ni pour les condamner, ni pour les pallier, mais parce qu'il est intéressant de les noter, lorsqu'on se propose pour but la connaissance de l'être humain en général et, à plus forte raison, de certains types supérieurs d'humanité. La rencontre, la cohabitation habituelle du sublime et de l'abject dans le même individu offre un thème à méditations inépuisables, qui déborde infiniment le cadre de la simple étude littéraire. Verlaine, sous ce rapport, reste un exemple confondant, une énigme. Un mystère l'entoure, le même qui s'attache aux demi-dieux de la Fable et aux monstres.

Force nous a été, dans notre examen, de surmonter toute pudeur. Je dis bien : surmonter. Car ce ne fut pas sans peine. Personnellement il nous déplait de scandaliser, notre propre instinct nous portant plutôt à nous montrer réservé sur tout ce qui touche aux accointances charnelles. Cependant, nous avons passé outre à cette barrière intérieure, de même qu'aux empêchements des convenances, parce que, ici, hélas! il le fallait. Dans un sujet comme celui des relations de Verlaine avec Rimbaud, si, par un scrupule de bienséance, nous nous étions borné à suggérer la réalité des faits, nous aurions couru le risque d'entretenir nous-même l'équivoque que nous

avions dessein de ruiner. Nous avons donc adopté un parti pris chirurgical : vider l'abcès.

Lorsque, dans un débat de ce genre, on possède des preuves ignobles de ce qu'on avance, il ne suffit point d'affirmer qu'on les a, il faut encore les montrer. Il ne suffit même pas toujours de résumer les pièces, il faut citer les textes. Chaque ignominie a sa couleur, qui importe, et qu'une analyse en termes généraux ne peut rendre. D'où la nécessité de reproduire bien des grossièretés. C'est là une tâche sévère, car les trivialités du langage sont souvent plus embarrassantes que l'idée qu'on se fait des choses les plus triviales.



Il me reste à dire dans quelles conditions j'ai eu le privilège de dépouiller page à page un document inédit d'un exceptionnel intérêt : les Mémoires *manuscrits de Mme Delporte, ex-Mme Paul Verlaine, aujourd'hui décédée. Je n'étais pas sans connaître l'existence de ces* Mémoires. *Dans un article intitulé* Quarante ans après, *paru au* Figaro, *le 31 mai 1912, et qu'on trouvera dans* Gens d'à présent (2e série), *M. Fernand Vandérem, le premier, avait éveillé l'attention des verlainiens à ce sujet. Ayant eu l'occasion de rencontrer, à un déjeuner, chez M. Franc-Nohain, l'ex-épouse du grand poète, alors âgée de cinquante-huit ans, M. Vandérem avait reçu de la dame certaines confidences, avec l'autorisation d'en faire état. Le 26 décembre 1913, sous ce titre :* Mémoires de celle qui fut Mme Paul Verlaine, *un court extrait du manuscrit inédit de Mme Delporte, conforme aux confidences recueillies l'année précédente par M. Vandérem, avait été révélé dans* L'Eclaireur de Nice, *par M. Georges Maurevert. En 1929, M. Marcel Coulon, dans son ouvrage:* Verlaine, poète saturnien, *avait reproduit cet extrait, ainsi que les déclarations antérieures de M. Vandérem. Donc, les Mémoires existaient, ou avaient existé*

Mais l'ex-Mme Paul Verlaine était morte (à Nice, le 13 Novembre 1914), sans qu'ils eussent paru, ou sans qu'elle eût trouvé d'éditeur qui consentît à les publier. Qu'était devenu le manuscrit? M. Vandérem, à qui je posai un jour la question, m'engagea vivement à interroger sur ce point M. Franc-Nohain, lequel, ayant eu chez lui, en qualité d'institutrice de sa fille, une fille de M. et Mme Delporte, était demeuré en relations avec Mme Delporte elle-même jusqu'au décès de celle-ci. « Peut-être, me dit M. Vandérem, Franc-Nohain vous mettra-t-il sur la voie. » Or, M. Franc-Nohain fit mieux. Il possédait une copie du manuscrit. Mme Delporte la lui avait remise en le laissant libre d'en faire tel usage qui lui paraîtrait le plus propre à servir l'histoire littéraire. Quand il sut que je rassemblais les matériaux d'une étude sur Verlaine, il se dessaisit en ma faveur de ce document inappréciable, j'entends qu'il me le confia durant plusieurs mois, et me permit d'y puiser à loisir toutes les références que je jugerais utiles à mon entreprise.

Qu'on ose prétendre, après cela, que les mœurs des gens de lettres ne sont qu'égoïsmes et mesquines rivalités!

Le manuscrit que j'ai eu entre les mains est une copie à la machine. Il forme un cahier rectangulaire de cent soixante-dix pages, à raison de trente-trois lignes à la page, sans couverture, le premier feuillet portant cette suscription : Mes années de ménage avec Verlaine, par Mathilde Mauté de Fleurville, ex-Mme Paul Verlaine (1907-1908). *Ces millésimes indiquent la date de composition de l'ouvrage, lequel, comme on voit, était achevé depuis cinq ans lors de la rencontre de Mme Delporte avec M. Vandérem.*

Je m'accorde avec M. Franc-Nohain pour estimer que la publication intégrale de ces Mémoires, *outre qu'ils sont sans valeur littéraire, sans style, voire incorrects par endroits, n'eût pas offert autant d'attrait que l'auteur l'ima-*

ginait. Ils contiennent, en effet, bien des pages fastidieuses, Mme Delporte s'y étant complu naïvement à parler de soi, de son enfance, et des origines nobiliaires de sa famille, ou encore de la vie qu'elle mena postérieurement à sa séparation d'avec Verlaine, comme si, en dehors de la place qu'elle tient dans la destinée du poète, la mince personne de Mathilde eût quelque titre à retenir notre attention. Mais pour tout ce qui touche aux fiançailles de Verlaine, à son mariage et aux dissentiments qui suivirent, le cahier ingénu présente un intérêt documentaire de premier ordre. Il permet au biographe, déjà rompu à l'exégèse verlainienne, de redresser, grâce à des recoupements et à des confrontations de textes, de multiples erreurs. Il projette, sur de nombreux points, des clartés nouvelles, souvent effrayantes.

L'attitude de l'historien en présence d'un tel document doit être, selon nous, la suivante : se bien garder de s'instituer l'avocat de l'une ou l'autre des parties; verser au dossier le témoignage de l'ex-Mme Paul Verlaine, mais sous réserve d'examen. Cela dit, sauf une ou deux allégations importantes qui nous ont semblé tendancieuses ou discutables (sans compter, bien entendu, maintes inexactitudes de détail), nous croyons pouvoir avancer qu'il s'agit là d'une déposition digne de créance. Cette candeur même qui, chez Mathilde, peut donner prise à la raillerie, renforce encore l'impression d'honnêteté bourgeoise, étroite peut-être, mais solide, qui se dégage de ces souvenirs navrants. Nulle acrimonie, nulle rancune. Je résumerai ainsi mon jugement : elle aima, elle fut, tant qu'elle aima, extraordinairement patiente. Quand elle cessa d'aimer, elle parut se réveiller d'un cauchemar; elle avait peine à croire qu'elle eût pu supporter si longtemps pareille vie. Après la séparation, son sentiment à l'égard de Verlaine semble avoir été une terreur sincère. Il suffira que Moréas, un jour, prononce devant elle le nom du poète pour qu'elle pâlisse et se mette à trembler.

I

« UN JOUR DE JUIN QUE J'ETAIS SOUCIEUX... »

Voilà un ivrogne, un colérique, un brutal, voilà un débauché, un lubrique, un pervers, à la sensualité trouble, double, bifurquante. Que faire pour l'amender? Il a vingt-cinq ans. C'est le moment de le marier. Ainsi le veut la tradition bourgeoise, l'antique loi des Familles. Je sais bien que ce mauvais garçon est le grand poète Verlaine, mais cette contre-partie rayonnante, cette autre face du Faune, personne, dans les conciliabules familiaux, ne la prend en considération: on la néglige, on l'ignore. Au surplus, qu'un homme dissolu, tourmenté de vices incorrigibles, soit l'auteur de merveilleuses chansons, est-ce là, pour celle qu'il épouse, une compensation suffisante? Quand la mort est venue, il peut le sembler, parce que tout le reste alors s'efface: l'œuvre seule demeure. Mais, pendant la vie, tout le reste compte. Et, quand il s'agit de Verlaine, ce que sera *tout le reste*, on va le voir. Je sais bien aussi que, de la face grimaçante elle-même, de la face bestiale, ni Stéphanie, la mère de Verlaine, ni tante Louise, ni tante Julie, ni l'oncle Dehée, ni les cousins du Nord ne connaissaient toutes les ombres. Cela pourrait être leur excuse. Mais, mieux renseignés, ils n'en eussent pas moins persisté dans leur souhait: « Paul devrait se marier. » Telle est la coutume, plus forte que le bon sens et que tous les scrupules. Le mariage « arrangera tout ».

A Jéhonville, à Paliseul, à Fampoux, où la conduite du « Parisien », aux vacances, est la fable du pays, que de fois Stéphanie a-t-elle reçu de ses belles-sœurs et de son frère Julien et de sa sœur Rose ce conseil: « Il faut que ton fils se range, il faut qu'il fasse une fin! » Stéphanie approuve, pleure, rit. Paul est son enfant. Pour elle, ses

« vilains côtés » ne sont que défauts passagers. Pour elle, le masque inquiétant du satyre s'illumine de gaieté, de tendresse, d'amour. Pas seulement pour elle, d'ailleurs: Paul a de ces éclairs, où chacun le trouve gentil, charmant. Alors, on dit : « Il n'est pas méchant, au fond. » Mais, à la moindre remontrance, il fronce le sourcil, crie ou sort en faisant claquer les portes.

Ce fanfaron de vices, pourtant, n'a pas le cœur tranquille. Ses réveils après les « cuites » sont rien moins que triomphants. Il a beau faire le plaisantin, parler d' « abrutissement léger », de « cerveau marécageux », ce qu'il ne dit pas, c'est que, dans ces heures stupéfiées, la honte se mêle au remords. On se fait généralement de Verlaine une fausse image parce qu'on ne voit en lui que l'homme socialement déchu, le vagabond des dernières années, qui avait définitivement renoncé à réformer sa vie. Mais il a fallu une longue série de défaites pour aboutir à cette déroute. Pendant longtemps, Verlaine a lutté contre lui-même, c'est-à-dire contre la foule invisible des morts qui se pressaient dans son âme et, en particulier, contre son aïeul paternel, l'ancien notaire de Bertrix, homme intempérant et forcené.

Vainement ma raison voulait prendre la barre...

Ainsi parlait déjà un autre poète, dans les affres d'un combat encore plus sévère peut-être contre l'ennemi intérieur. Grand intellectuel, menacé de perdre l'esprit, Baudelaire a ce cri: « Ma raison! » Verlaine, non pas plus sensible, mais plus exclusivement gouverné, dans ses élans spirituels, par la sensibilité, ne lance d'appels de détresse qu'à son cœur; c'est de lui seul qu'il attend la délivrance, le retour aux chemins du salut.

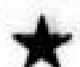
Il est rare que, dans une destinée, les grands bouleversements, lorsqu'ils ne sont pas dus à des accidents fortuits et à des catastrophes extérieures, ne soient pas

annoncés par quelque démarche qui les préfigure, comme si l'âme, avant de se précipiter dans une direction, essayait d'abord les voies. Au lendemain d'une ribote ou de quelque crapuleuse débauche, Verlaine, un matin, considère le désordre de sa vie. Ou plutôt non, ce terme « considérer », qui conviendrait au lucide et logique Baudelaire, sans cesse dressant des plans de vie à partir du lendemain, avec le compte des sommes qu'il partagera entre sa mère et Jeanne, ce terme ne sied point à Verlaine. Verlaine n'a nulle clairvoyance, il éprouve seulement une grande lassitude, un profond dégoût de lui-même. Il ne raisonne pas son mal, ce qui serait encore le dominer, il le subit. Alors, il quitte sa chambre, erre par les rues, au lieu de se rendre à son bureau (1) et, passant devant une église, il y entre. Qu'est-ce qui l'a poussé dans ce lieu? Depuis dix ans, depuis l'âge de quinze ans, il ne croit plus, ne pratique plus, il a oublié ses prières. Cependant, il s'est jeté à genoux dans un confessionnal, et le voilà qui fait le signe de la croix, se frappe la poitrine, et durant longtemps, longtemps, tout en larmes, dévide avec ferveur, humilité, avec une sorte de ravissement dans le repentir, le chapelet de ses fautes. L'absolution, cette fois-ci, ne lui est pas encore accordée. Mais, la semaine suivante, il est pardonné, admis à la Sainte Table. Quelle extase! Le lendemain, il se montre, à l'Hôtel de Ville, un employé exact, zélé, ne s'absente pas de tout l'après-midi. A sa sortie du bureau, il fuit les lumières tentatrices des cafés, rentre directement chez sa mère, 26, rue Lécluze, aux Batignolles. Ce ferme propos dure bien quinze jours, quinze jours de *sagesse*, déjà, en 1869.

Après, c'est la rechute profonde, et, de nouveau, la honte, le regret. Dans son désarroi, le « Tu devrais te ma-

(1) A l'Hôtel de Ville, où il occupe, depuis 1864, les fonctions d'expéditionnaire dans l'administration municipale (Bureau des Budgets et Comptes).

rier, Paul » lui revient en mémoire. Mais ces pécores de province qu'on veut lui colloquer, ah! non, pas de ça! Pourtant, cette vie ignoble, idiote, ne peut durer plus longtemps. Comment en sortir? Il ne sait. Il en est là...



Un jour de juin 1869, vers la fin de l'après-midi, il s'est rendu à Montmartre, rue Nicolet, n° 14, où son ami, le musicien Marquis Charles de Sivry, demeure dans sa famille. Il veut parler au cher « Sivrot » de *Vaucochard et fils Ier*, leur commun projet de farce lyrique. « Sivrot » est noctambule avec une régularité que Verlaine, employé à la Ville, ne peut ambitionner. Aussi, jamais couché avant l'aube, Charles a-t-il l'habitude de dormir jusqu'à cinq heures du soir. Ce jour-là, quand Verlaine sonne à la grille du jardinet, Charles, encore au lit, vient à peine d'ouvrir un œil. Paul le rejoint dans sa chambre, située au second étage du petit hôtel particulier. Les deux amis causaient depuis quelques instants, quand, après trois coups légers frappés à la porte, une toute jeune fille se montra,

> En robe grise et verte avec des ruches.

Elle faisait mine de se retirer, mais Sivry:

— Reste donc, Monsieur est un poète, c'est Verlaine, tu sais bien?

Alors, elle,

> Quasi zézayante un peu :

— Oh! j'aime beaucoup les poètes, Monsieur.

> Elle alla, vint, revint, s'assit, parla,
> Légère et grave, ironique, attendrie...

Ce qu'elle disait? Des banalités sur la chaleur du jour, mais:

> Sa voix, étant de la musique fine,
> Accompagnait délicieusement

L'esprit sans fiel de son babil charmant
Où la gaîté d'un cœur bon se devine.

Au bout de quelques instants, après avoir donné rendez-vous à Sivry, au café du Delta, Verlaine prit congé. Lorsqu'il redescendit l'escalier, il était déjà

Au plein pouvoir de la petite Fée.

De son second mariage avec M. Mauté de Fleurville, rentier, la mère de « Sivrot » avait deux filles: Mathilde, l'aînée, était elle-même, en 1869,

Une fille presque enfant.

Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Si jeune que fût encore Verlaine lors de cette première rencontre, il avait dix ans de plus que Mathilde. Celle-ci, née en 1854, avait alors quinze ans. Charles, son demi-frère, aux yeux gonflés de sommeil à cinq heures du soir, vingt et un ans. On voit le trio: une fillette innocente; un tout jeune homme, musicien aux longs cheveux, pâli à la lumière artificielle des cabarets de nuit; et l'autre, avec ses yeux obliques, son nez camard et flaireur, son crâne déjà presque chauve, son corps robuste serré dans la redingote étriquée du fonctionnaire, une cravate noire, étroite comme un lacet, nouée autour du col blanc; mise austère qui semble un vêtement d'emprunt, et qui est bien telle: le déguisement du Faune.

D'un regard, Verlaine a tout vu: la taille petite et charmante, « avec une promesse d'embonpoint »,

(O grasse en des jerseys de poult-de-soie)

les cheveux châtain, la « face très douce, pâlotte, rondelette, un peu longue néanmoins », le « nez à la Roxelane »,

...narines qui vont en l'air
Non loin de deux beaux yeux quelconques,
...mignonnes comme ces conques
Du bord de mer de bains de mer...

la bouche, « peut-être légèrement rosâtre plutôt que rose », « le bout chaste et si vite apparu puis disparu d'une langue de temps en temps passée sur les lèvres »; les yeux gris, « la prunelle coulant sans ruse... et pourtant toujours un peu de côté, par timidité certainement, mais sans doute aussi pour observer, inconsciemment, ou plutôt non (car, avec ces vierges, que croire? que savoir?) ».

> Ses yeux qui sont les yeux d'un ange
> Savent pourtant sans y penser
> Eveiller le désir étrange
> D'un immatériel baiser...

Ils sont, ces yeux, « ombrés de longs cils et surplombés d'assez épais sourcils qui, diable! se rejoignent, on croirait, jalousement »; et la main

> ...à ce point petite
> Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait.

Nous entremêlons ici à dessein, remémorés et fixés par l'esprit à différentes époques, tous les détails que le regard de Verlaine, dans un éclair, avait saisis, en ce soir de juin: prose et vers, poésie et vérité, extase des temps heureux, et soupçons rétrospectifs, presque grondants d'injures contenues, délicatesses et trivialités. Mais, dans tous ces sentiments divers dont l'image après coup se colore, jusque dans l'adoration des premiers jours, se remarque un caractère particulier de la vision. Aiguë, rapide, experte, celle-ci jauge la valeur amoureuse de son objet, examine le grain de la peau, déshabille, tâte, soupèse, couvant chaque trésor comme une proie. C'est le coup d'œil d'un connaisseur, lequel savoure d'avance les plaisirs d'une éducation à faire, et pour qui l'innocence même, les

> rougeurs de femme-enfant

sont un ragoût de plus à la volupté.

Mais de l'ægipan, dont le pantalon de nankin à sous-pieds cachait, sans doute, le sabot fourchu, que pensa la petite nymphe? Cela est plus obscur.

Si Verlaine, lors de cette rencontre, voyait ou remarquait Mathilde pour la première fois, Mathilde, elle, se souvenait de l'avoir déjà rencontré quelque deux années auparavant, donc quand elle avait treize ans, rue Chaptal, à l'une des fameuses soirées de Nina de Callias, rendez-vous de la bohème artiste, puis, un peu plus tard, à une fête, dans l'atelier du sculpteur Bertaux, rue Gabrielle. On donnait, ce jour-là, une saynette comique, *le Rhinocéros*, dont l'auteur était Edmond Lepelletier, dit familièrement le « zouave », un camarade de Paul, et pour laquelle le précoce « Sivrot » avait écrit une petite partition. Verlaine remplaçait au pied levé un interprète absent. Chez Nina, Verlaine avait paru laid à la jeune Mathilde: « mal habillé, l'air pauvre », « des yeux de Japonais exilé ». Chez les Bertaux, elle avait trouvé au poète « l'air doux et un peu effaré ». Ah! combien, ce jour-là, l'avait attirée davantage ce jeune homme « à figure intéressante » (« le profil de Bonaparte, à Brienne ») qui se tenait modestement effacé dans un coin : François Coppée, l'auteur du *Reliquaire*, un livre dont elle savait même plusieurs pièces par cœur, entre autres *La fille du geôlier!* Comme elle aurait voulu que son demi-frère, Charles, la présentât à ce joli garçon! Mais Charles était trop occupé avec ses musiciens. La présentation n'avait pas eu lieu.

Cependant, si Verlaine ne possédait pas la séduction de Coppée, Verlaine, lui aussi, était un poète. Cette qualité qui, aux yeux de tous les parents de Paul, aux yeux de Stéphanie elle-même, ne comptait pour rien, semblait à l'aînée des demoiselles Mauté une auréole. Ne grandissons pas Mathilde. Charles lui avait fait lire des vers de Paul; nous aimerions pouvoir dire que la mignonne, avec son petit nez à la Roxelane, avait flairé l'homme de génie,

Mais ce serait trop beau. Non, son demi-frère, ce musicien qui ronflait le jour, lui plaisait infiniment, peut-être à cause de l'opposition qu'il y avait entre lui et son père à elle, le prud'hommesque M. Mauté de Fleurville, favoris et lunettes d'or. Charles était un artiste, donc Mathilde aimait tous les artistes, et Verlaine en était un. Elle aimait les vers, ce qui eût été bien, si elle ne les eût aimé tous, ce qui est stupide. Elle-même en composait de détestables. Bref, elle était un peu bébête.

En quittant la rue Nicolet, ce soir de juin, Verlaine se rend au Delta. Il rumine en marchant, selon sa coutume. Quel hasard heureux, inespéré, a mis cette douce fille sur le chemin mauvais où il allait se perdre? Quand « Sivrot », enfin complètement réveillé à l'heure de l'apéritif du soir, rejoint son ami au café, il le trouve attablé devant les journaux illustrés. Sur le guéridon, un verre d'absinthe, auquel Paul n'a pas touché: le sucre intact, posé sur la cuiller ajourée! « Au grand estomirement du bon Sivry », Verlaine ne but pas ce soir-là.

Le lendemain, il est dans un tel trouble, une telle agitation, que, sans prévenir personne, laissant à sa mère le soin d'invoquer pour excuse auprès de son chef de bureau un malaise subit, il part pour Fampoux, chez son oncle Julien Dehée. A peine arrivé à la campagne, il sent s'abattre sur lui un ennui écrasant, dont ni les parties de pêche et de chasse, ni les nombreux dîners de famille dans tous les villages environnants où il a des cousins, ne parviennent à le délivrer.

Alors, il saisit son bâton d'épine, enfonce sur sa tête son vieux chapeau de paille et s'élance à pied dans la direction d'Arras. Il prend par la chaussée qui longe la Scarpe : vingt kilomètres qu'il franchit d'un élan rageur, entrecoupé de haltes rapides à toutes les auberges du chemin. Une fois dans Arras, il va de café en café; déjà ivre aux trois quarts, entre à l'église Saint-Vaast, y souf-

île un instant dans l'ombre fraîche, ému par le son de l'orgue ou par quelque phrase de plain-chant répercutée sous les voûtes; repris par les démons, à la sortie, il s'attable encore « Au bon coin », empile soucoupe sur soucoupe, échoue vers le soir dans une maison de femmes, et rentre à Fampoux par le train de minuit, dans un état indescriptible d'ivresse, de nausée, de fureur, de prostration, d'exaltation, — d'amour.

A l'aube, il se précipite, en chemise, sur sa plume, adresse une supplique à Sivry, à ce garçon de vingt et un ans, pour lui demander quoi?... la main de sa demi-sœur, âgée de quinze ans. Puis il s'habille en hâte, court à la poste, jette la lettre à la boîte, rentre à la maison, tombe, assommé, sur son lit, ronfle jusqu'à midi. Trois jours d'attente mortelle. Enfin, la réponse arrive. « Sivrot » a transmis la lettre de Paul à Mathilde d'abord, puis à leur mère, qui en a référé à son mari. La demande n'est pas repoussée: il y a lieu d'espérer...

« C'était divin! » ajoute Verlaine, et, sur-le-champ, il conçoit le plan d'un petit recueil de vers qui s'intitulera *La Bonne Chanson.*

II

LA BONNE CHANSON

Mathilde était partie avec sa famille pour les environs d'Argentan (Orne). Elle demeura trois mois en « Neustrie », mais, par l'intermédiaire du complaisant « Sivrot », une

> Cour par écrit, postale petite oye,

s'établit entre le poète et la fillette. Plus tard, après la séparation, Verlaine parlera des « chères lettres bêtes » de celle qui fut sa fiancée. En cet été de 1869, tant de douce niaiserie l'enchante.

Mme Verlaine mère, cependant, malgré le grand désir qu'elle avait de marier son fils, ne marquait pas beaucoup d'enthousiasme pour le choix qu'il avait fait, d'une façon si brusque et si insolite. Stéphanie eût souhaité d'avoir pour bru l'une de ses nièces, jeune personne énergique, capable de tenir tête à ce forban de Paul. Mais, ni au moral ni au physique, le genre « sévère » ne plaisait à Paul : sa cousine n'était pas son type; tandis que la bêlante Mathilde, rien que d'y songer, le loup bâillait de faim. Stéphanie regrettait aussi que la fiancée fût sans dot. Cette considération, par contre, dut être pour beaucoup dans la bienveillance avec laquelle les Mauté avaient accueilli la requête bizarre de l'amoureux, d'autant plus que celui-ci offrait lui-même des garanties et des avantages : il était fonctionnaire et il aurait un jour des rentes.

En juillet, Verlaine vint à Paris pour entretenir sa mère de ses projets, dissiper les préventions qu'elle avait encore contre son mariage. Ce voyage fut à *la Bonne Chanson* une préface terrible, demeurée inconnue jusqu'à ces dernières années.

Il faut se rappeler qu'à ce moment, les Mauté étant absents de Paris, Paul n'avait pu encore officiellement demander la main de Mathilde. Tout se bornait à cette correspondance mi-tolérée, mi-clandestine entre les jeunes gens. Sivry lui-même était à Argentan. Paul, à Paris, demeurait en suspens, s'énervait. Sans doute, ses fiançailles, à ses yeux, n'étaient-elles pas commencées. Seule, la certitude du bonheur l'amènerait à prendre des résolutions héroïques. En attendant, il buvait.

Un jour, à cinq heures du matin, il rentre ivre à la maison, a une dispute avec sa mère, et, disant qu'il veut la tuer et se tuer ensuite, décroche d'une panoplie un sabre de son père. Mme Verlaine, affolée, court réveiller Victoire, paysanne ardennaise qui avait été servante chez la

tante Louise. Les deux femmes ont peine à calmer le forcené.

Le lendemain, Stéphanie écrit à sa sœur Rose, vieille fille taillée comme un homme, qui inspire à Paul une crainte salutaire. Rose accourt à Paris, morigène son neveu. Malheureusement, elle repart bientôt. Deux jours après, le drame reprend.

Cette fois, Paul est entré, dans la nuit, en compagnie d'un ami dont le nom est resté inconnu. Il fait un tel tapage qu'une voisine, alarmée, se lève. Paul brandit encore le sabre paternel: « Tu as quatre mille francs à moi, crie-t-il à sa mère, tu vas me les rendre à l'instant! » Son ami le saisit à bras-le-corps. Stéphanie et Victoire lui arrachent le sabre des mains. Court répit. A peine l'ami s'est-il retiré que Paul se jette sur sa mère, la renverse, lui serre la gorge: « Tu ne sortiras pas vivante de cette maison! » Victoire, qui est jeune et vigoureuse, réussit à faire lâcher prise au furieux. Alors, celui-ci ouvre à deux battants une armoire. Sur une étagère apparaissent trois bocaux. Là dorment dans l'esprit de vin trois petits frères mort-nés du poète, trois fœtus dont Stéphanie avait accouché avant la naissance de Paul, et qu'elle conservait précieusement. A cette vue, la rage de l'ivrogne augmente. D'un coup de canne, il précipite en bas de l'armoire ces trois témoins aux yeux clos. Les bocaux de verre se brisent : « Au diable les *bocals'!* » hurle-t-il, « donnez-moi *des argents!* » Et la canne vole, s'abat, il casse les meubles, la vaisselle, jusqu'à ce qu'il tombe, essoufflé, écrasé d'un sommeil subit. Mme Verlaine, en pleurant, ramasse les fœtus sur le plancher, les recueille dans un pan de sa robe, et, avec l'aide de Victoire, cette nuit-là, les enfouit dans la cour de la maison.

A son réveil, Paul trouve l'appartement vide: sa mère s'est sauvée chez des amis. Mais, au bout de trois jours, le mauvais fils a obtenu son pardon, la malheureuse femme revient rue Lécluse. Dès lors, Stéphanie cessera

d'élever la moindre objection aux projets matrimoniaux du « grand fou ». Si ce mariage, du moins, pouvait le changer! pense-t-elle.

Fin juillet, Paul est de retour à Fampoux, où Sivry l'a rejoint. Le petit musicien apporte de « Neustrie » de mirifiques assurances. L'inquiétude du poète s'apaise.

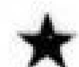
La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien aimée!

Pour le coup, *la Bonne Chanson* est décidément entonnée. Dans l'église de Fampoux, à la grand'messe du dimanche, Sivry plaque joyeusement sur l'harmonium (« infect, d'ailleurs ») la *Marche nuptiale* de *Lohengrin,* agrémentée des motifs de *l'Œil crevé* ou du *Serpent à plumes.* Telle est l'allégresse de Paul, qu'il ne se tient pas d'écrire, le 7 août, à son vieux copain Lepelletier, ce « pître fangeux », récemment condamné pour délit de presse, et auquel il vient d'arriver, de surcroît, un petit accident vénérien, pour lui annoncer la nouvelle de ses fiançailles, sans la lui annoncer positivement:

Canaille améliorée... je te souhaite une guérison radicale... Sérieusement, tu l'eus? Tout, décidément! Prison, et ça! Te voilà sacré homme sérieux. Je crains bien pour ma part ne jamais l'être (— entendons-nous! —) quant à *ça,* car... — Silince, silince!... Donc, je villégiature à tout crin! traduction : je m'em... nuie *sainement.* Car je vais mieux, au fond, matériellement et moralement... A preuve que je... — Silince! silince!... Ça t'agace, ce refrain-là? Vois un peu les nuinces du Kheur humain, moi ça m'amuse. Ah! ah, chacun sa façon. Toi, tu... moi, je... silince! assez!... Et écris-moi, nom de bleu! (Je m'habitue à ne plus jurer, ayant le projet de... silince! silince, tûjûrs)...

Cette explosion de vulgarité, c'est encore de la joie, et qui part du même cœur que les fines musiques.



A l'automne, dès le retour à Paris des Mauté, la demande en mariage fut présentée selon les formes et agréée de même. Mathilde au nom « carlovingien » était si jeune qu'il fut convenu entre les deux familles qu'on attendrait qu'elle eût seize ans pour célébrer les noces. Paul se soumit d'assez bonne grâce. Le temps des fiançailles, dont son impatience s'irritait, le ravissait néanmoins. Ensuite, plus court, il ne lui aurait pas laissé le temps d'écrire son livre. Cela aussi, songe ce littérateur, est à considérer.

Tous les dimanches, le poète dînait, en compagnie de sa mère, chez ses futurs beaux-parents. En semaine, presque tous les soirs, ayant brossé ses habits et rajusté sa cravate, il se rendait rue Nicolet faire sa cour. Dans la main toute petite il glissait en catimini quelque piécette de vers, composée l'après-midi au « bural ». Les réunions avaient lieu dans le salon-boudoir du rez-de-chaussée, « tout intime, très meublé, touffu », sous le lustre mignard qui pendait d'un plafond d'indienne en étoile. La table-guéridon était chargée d'albums, un vase de Chine en son centre. Beaucoup de velours, de peluche et de pompons. Fantin-Latour eût bien peint, dans leur décor quiet, ces deux fiancés, assis sur un canapé, et les doigts unis, le corps un peu gauche, immobile. Mais il était réservé à cet artiste de laisser du poète une image autre, en une autre compagnie. Déjà, pour un observateur, il devait y avoir, semble-t-il, quelque chose de singulier dans le rapprochement de cet homme au masque étrange et de cette enfant naïve. Car, naïve, Mathilde l'était à un point qu'on a peine à imaginer aujourd'hui. La conversation de la fillette s'attachait, candide et pratique, à des projets d'aménagement de son futur nid. Elle voulait,

disait-elle, deux lits, l'un de palissandre, sévère et de bon goût, pour son mari, l'autre en capiton de perse rose ou bleue, pour elle. Mais, sous le front bosselé, les sourcils s'étaient levés. De « l'exquis bafouillage », le satyre hypocrite ne retenait que ces mots: deux lits! Cependant, il souriait... Un autre jour, le loup l'ayant baisée sur la bouche, l'agnelle s'imagine qu'elle est enceinte. Cela, c'est l'histoire classique.

De ces fadaises, ainsi que du meuble et du bibelot de la rue Nicolet, quelque chose est malgré tout resté dans les poésies exquises dont est composé le recueil de *la Bonne Chanson*. Cependant, au madrigal bourgeois, lequel frôle parfois la mièvrerie, deux autres tons s'entremêlent: l'un, d'estampe un peu libertine, est presque imperceptible, mais il eût été plus marqué si l'auteur, par un scrupule de la dernière heure, n'eût supprimé quelques pièces; l'autre, vraiment pathétique, est celui qui confère à l'œuvre son accent fort, sa haute valeur humaine. Verlaine veut « changer sa vie ». D'une enfant jolie et un peu sotte il attend ce travail d'Hercule, le miracle qui va le transformer:

Le foyer, la lueur étroite de la lampe;
La rêverie avec le doigt contre la tempe
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés;
L'heure du thé fumant et des livres fermés;
La douceur de sentir la fin de la soirée;
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,
Oh! tout cela, mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,
Impatient des mois, furieux des semaines!

Cependant, au commencement de l'été 1870, Verlaine et Coppée étant allés rendre visite à Sainte-Beuve, rue Montparnasse, les deux poètes trouvèrent le critique au milieu de ses livres, vêtu de flanelle blanche, une calotte de velours noir posée de travers sur son front chauve. Il félicita les deux jeunes gens sur leurs débuts « avuncu-

lairement » et, vers la fin de l'entretien, comme Verlaine lui parlait de son proche mariage, le vieillard hocha la tête pensivement et dit : « C'est à voir! c'est à voir! » (1).



L'amour de Verlaine pour Mathilde étant lié au sincère désir qu'il avait de se corriger de ses vices, le poète y tâcha de toute son âme. Jamais l'expression « faire effort sur soi-même » n'eut un sens plus poignant, plus désolant. Certes, nous n'avons garde d'oublier que cette période fut, au demeurant, la petite enfance de Paul mise à part, la plus heureuse de son existence. Nous reconnaissons encore volontiers que l'exaltation sentimentale dans laquelle le poète a vécu durant ces longs mois d'attente, fut de nature non seulement à lui inspirer de vertueuses résolutions, mais à le maintenir dans une sorte d'état de grâce qui, un certain temps du moins, lui permit de lutter victorieusement contre ses déplorables instincts. Au feu pernicieux de l'absinthe s'était substituée une flamme bienfaisante, comme l'excitation d'un philtre céleste, une ivresse blanche. Le dramatique, l'affligeant, c'est que toute cette vaillance n'ait été, n'ait pu être fatalement que provisoire, illusoire: quasi une duperie du destin, une promenade de prisonnier par un jour de soleil.

L'absence de Verlaine au Café du Gaz, au Delta, à la Brasserie des Martyrs, ne manqua pas d'être remarquée. De même, le poète, au cours de cette saison, ne fit que de rares apparitions chez Banville et chez Nina de Callias. Les mardis soirs, il recevait chez lui ses intimes: Lepelletier, Coppée, Ricard, Charles Cros, Valade, Mérat. Mathilde, le plus souvent, assistait à ces réunions.

Là, a-t-elle écrit, mon fiancé brillait, avait de l'esprit, récitait des vers... et j'étais fière de lui. Emmanuel Chabrier et

(1) Achevée d'imprimer en juin, *la Bonne Chanson* eut sa publication retardée par les événements. L'avant-veille de la déclaration de guerre, le 17 juillet, Banville annonçait, dans un article du *National*, « ce délicieux bouquet de poétiques fleurs ». Hugo, qui avait le génie des formules frappantes, appellera *la Bonne Chanson* « une fleur dans un obus ».

mon frère jouaient du piano à quatre mains... De temps en temps, un des amis de Verlaine lisait une pièce de sa composition. C'est ainsi que je connus *Ellen* et *Morgane*, lues par leur auteur : Villiers de l'Isle-Adam.

Les autres jours de la semaine, après dîner, quand il ne se rendait pas auprès de sa fiancée, il arrivait à Paul d'accompagner sa mère, comme un bon jeune homme, à des soirées bourgeoises, où l'on jouait, sous la suspension de la salle à manger, au bésigue, à la bouillotte, où l'on servait, vers dix heures, des sirops et des croquignoles. Si l'on ne savait que le poète, ces soirs-là, avait pour le soutenir intérieurement cette autre griserie qu'était son amour, la seule idée d'une pareille contrainte serrerait le cœur. Car il faut toujours avoir ceci présent à l'esprit que le malheureux n'était pas libre, qu'il luttait contre quelque chose de plus fort que ses intentions et que sa volonté: contre son propre sang.

Dans ses *Mémoires* inédits, écrits en 1907, Mme Delporte, ex-Mme Paul Verlaine, Mathilde enfin, âgée alors de cinquante-trois ans, déclare:

Notre mariage fut un mariage d'amour, tout le monde le sait, mais le traditionnel coup de foudre n'avait pas été réciproque, comme le conte Edmond Lepelletier. Je fus d'abord prise de pitié pour ce pauvre être au physique disgracié et qui paraissait malheureux; ce sentiment me rendit plus accueillante et plus aimable pour lui que je ne l'étais pour les autres amis de mon frère; puis je fus flattée et touchée en même temps d'avoir inspiré un si rapide et si sérieux amour.

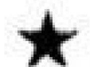
Entre le moment de la demande en juin 1869 et notre mariage célébré le 11 août 1870, il s'est écoulé quatorze mois, pendant lesquels je me suis attachée jour par jour; et je puis dire en toute sincérité que, le jour où je l'épousai, je l'aimais autant qu'il m'aimait. C'est que moi seule ai connu un Verlaine tout différent de ce qu'il était avec les autres : Verlaine amoureux, c'est-à-dire transfiguré au moral et au physique. Lorsqu'il me regardait, sa physionomie devenait

autre et il cessait d'être laid. Au moral, le changement fut presque aussi complet. Pendant les quatorze mois de nos fiançailles et la première année de notre mariage, Verlaine fut doux, tendre, affectueux et gai, oui, gai, d'une bonne gaieté saine et communicative. Il cessa si bien de boire que ceux qui l'avaient connu avant son mariage le crurent à jamais corrigé et que mes parents, ni moi n'eûmes jamais le soupçon qu'il avait été un ivrogne. Nous ne l'avons appris que trop tard, hélas!

Combien cette confidence apparaît navrante, lorsqu'on se représente qu'elle fut faite, au crépuscule d'une vie, par celle-là même qui,

Dans l'éclat doux de ses seize ans,

avait été l' « enfant rieuse au penser grave », celle vers qui un cœur de poète, délirant de confiance en l'avenir, avait exhalé tant d'épithalames.



Quelquefois, les fiancés, chaperonnés par la mère de Mathilde, sortaient ensemble dans Paris. Ils s'arrêtaient aux devantures des bijouteries et des magasins de blanc, discutant du choix des cadeaux qui figureraient dans la corbeille de noces. Le dimanche, ils allaient au concert Pasdeloup. Au carnaval, un après-midi de grésil, sur la place de la Concorde, ils virent défiler le cortège du Bœuf Gras, le dernier d'une époque.

Le mariage devait avoir lieu au commencement du mois de juin. Comme le jour béni approchait, un soir que Paul, tout joyeux, revenait de la mairie et de l'église, où il était allé remplir les dernières formalités nécessaires à la publication des bans, il apprit, rue Nicolet, que Mathilde était souffrante. Une épidémie de variole sévissait alors dans la capitale. Le lendemain, en effet, le mal se déclara.

Son bonheur reculé jusqu'à une date incertaine, Paul vécut des jours d'angoisse. Mais Mme Delporte raconte

que lorsqu'il venait prendre de ses nouvelles, Verlaine avait une telle peur d'attraper son mal qu'il s'arrêtait toujours à la porte du jardin. Pourtant, la jeune fille se rétablit assez vite. Elle avait dit à son fiancé, de sa voix zézayante: « Ze ne me gratterai pas » et comme elle avait tenu parole, elle ne fut point enlaidie. Mais, à peine Mathilde entrait-elle en convalescence, que sa mère, atteinte par la contagion, s'alitait à son tour. Pour la seconde fois, le mariage était remis.

Sur ces entrefaites, la situation politique du pays s'était brusquement assombrie. La candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne s'étant heurtée à l'opposition de la France, une dépêche partie d'Ems, où le roi de Prusse faisait une cure d'eau, annonçait que notre ambassadeur, M. Benedetti, avait essuyé un affront. Quelques jours plus tard, Napoléon III déclarait la guerre à la Prusse.

Paul, libéré autrefois du service militaire par son numéro de tirage au sort et, de plus, ayant fourni un remplaçant, appartenait par sa classe aux contingents non appelés dans l'armée active ou dans la mobile. Pour faire diversion à l'énervement que lui causait ce long jeûne amoureux, une amie des Mauté, que lui-même avait connue chez Nina, la marquise de Manoury, l'emmena passer une semaine en Normandie avec Marguerite, sa future petite belle-sœur, et « Sivrot ». Les voyageurs revinrent dans les premiers jours d'août. Le 6 au soir, arrivait à Paris la nouvelle de la défaite de Frœschviller.

Le mariage était fixé au 11. Le 8, vers la fin de l'après-midi, comme Paul, à l'Hôtel de Ville, au milieu de ses cartons verts, est en train de mandater des paiements entre deux cigarettes, un de ses amis, Lambert de Roissy, fait irruption dans son bureau, un revolver à la main, lui déclare que sa maîtresse vient de mourir en couches et qu'il va se tuer. Cela dit, le désespéré pose sur la table un pli cacheté et se précipite au dehors. Paul court après

lui, mais ne peut le rejoindre. Et il ignore son adresse. Le pli contient un testament. Que faire? Le lendemain, 9, Paul reçoit du même ami un télégramme le priant de se rendre à Passy, telle rue, tel numéro. A l'adresse indiquée, il ne trouve plus qu'un cadavre, le front troué d'une balle, et une mère pleurant son fils unique, comme offensée, dans sa douleur, par ce suicide pour une inconnue, qu'elle nomme une étrangère! Auprès du commissaire de police, du médecin enquêteur, du curé de la paroisse, Paul accomplit toutes les démarches indispensables, et, le 10 août, veille de son mariage, par une chaleur accablante, il suit le convoi du malheureux garçon, avec le seul Anatole France. Le bruit d'une victoire de l'armée de Mac-Mahon ayant couru dans Paris deux jours auparavant, la ville avait pavoisé, mais, comme Paul, au retour de l'enterrement, s'est arrêté au Café de Madrid, une clameur monte de la rue, la foule s'arrache les journaux: l'armée du Rhin est battue, c'est la débâche qui commence. Aussitôt, une manifestation éclate sur le passage d'un régiment. On crie: « Vive la République! » Paul, qui a bu, d'abord pour se rafraîchir, ensuite par entraînement, crie plus fort que les autres. Des argousins le prennent au collet, des amis le délivrent et lui font une ovation à laquelle il se dérobe prudemment. S'étant esquivé par le passage Jouffroy, il entre au Café de Mulhouse boire une dernière absinthe. Là, il demande la *Patrie* et quand il déploie le journal, la première chose qui frappe son regard, c'est le texte d'un décret appelant sous les drapeaux tous les hommes non mariés de la classe 1864: la sienne!

Le mariage fut pourtant célébré le lendemain, à la mairie de Montmartre, soit par une irrégularité, qui pourrait faire supposer que déjà les ordres de la Régente Eugénie n'étaient pas scrupuleusement exécutés, soit par une tolérance recommandée aux officiers de l'état civil dans l'application du décret, à l'égard des jeunes gens

dont les bans étaient publiés avant le 10 août. Léon Valade et Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo, furent les témoins de Verlaine. Camille Pelletan, le dessinateur Félix Régamey assistaient à la cérémonie. Mais Lepelletier était absent. Le « zouave » s'était vaillamment engagé dès le début des hostilités. De l'armée du Rhin il avait envoyé aux époux une pièce de vers détestables, qui témoignaient, une fois de plus, de son bon naturel.

La bénédiction nuptiale fut donnée à l'église Notre-Dame de Clignancourt. Dans la sacristie, une ancienne institutrice de Mathilde s'approcha d'elle timidement et lui glissa dans la main une épître en vers — encore! C'était Mlle Louise, celle qu'on devait surnommer plus tard « la Vierge rouge ».

III

JEUNE MENAGE

Que, dans ses *Confessions,* écrites en 1894, le Verlaine vieilli ait parlé de sa nuit de noces en termes d'un cynisme si commun, cela n'est point très beau. On se demande comment, chez ce grand poète, auprès de l'âme inspirée, capable de si tendres et délicats frémissements, a pu cohabiter cette âme grossière. Il ne s'agit point ici de convenances, mais de réalités morales, sentimentales. Ce qui choque, ce n'est pas le manque de tenue: la tenue, souvent, n'est qu'un masque hypocrite et, dans des *Confessions,* garder de la tenue, c'est encore mentir. Mais alors, disons que ce qui fait peine, c'est que la sincérité oblige Verlaine à montrer constamment cette face d'arsouille, de vieux potache grimaçant.

> La nuit nuptiale? elle fut tout ce que je m'en étais promis... Ma femme, *risum teneatis,* seize ans...

Risum teneatis? Mais nous n'avons pas du tout envie de rire.

Le ménage s'installa 2, rue du Cardinal-Lemoine, au quatrième, dans un appartement d'un loyer de mille francs, dont le balcon donnait sur le quai de la Tournelle.

Ma chambre, écrit Mathilde dans ses *Mémoires* inédits, était réellement jolie avec ses meubles anciens, authentiques, puisqu'ils venaient de ma grand'mère : bergères, canapés, commode et bibliothèque pur Louis XV, laqué blanc à filets roses; tentures perse rose, à bouquets gris. La chambre de Verlaine à côté de la mienne, et qui nous servait de chambre d'ami, était fort bien aussi : bibliothèque, bureau et commode en marqueterie bois de rose et citronnier, le tout ancien.

Brave Mathilde! Comme le mobilier hérité de sa grand'-mère, elle était elle-même bien « authentique », vraiment un pur produit de petite bourgeoisie, en dépit de ses prétentions à la noblesse. Mais poursuivons:

Quant à Paul, il était ravi de notre gentil appartement riant et clair, avec sa vue exceptionnelle à Paris. Une autre satisfaction pour mon mari, c'était de pouvoir déjeuner chez lui, l'Hôtel de Ville étant tout proche... Oh! ces gentils petits déjeûners, quand j'y pense, quels moments joyeux! Ils ressemblaient à des dînettes, avec la vaisselle neuve, l'argenterie brillante, le linge blanc, brodé à notre chiffre. Après le déjeuner, nous prenions le café sur le balcon, avec ce beau panorama sous les yeux; puis on envoyait la petite bonne chercher du tabac ou autre chose, pour pouvoir s'embrasser à l'aise...

Tout cela, en août 1870, quand l'armée du Rhin était bloquée dans Metz. « O Metz, mon berceau fatidique! » dira plus tard Verlaine. Poursuivons encore:

Comme c'était l'été, nous nous promenions souvent le soir en voiture découverte. En rentrant, autre jeu. J'étais, à cette époque, d'une extraordinaire souplesse; je pouvais me plier en cercle à la façon de l'homme serpent, la pointe de mes pieds allant rejoindre ma tête en arrière. Voulant montrer à mon mari mes talents d'acrobate, je m'étendais sur le tapis

à plat ventre, et j'enlevais avec mes pieds le ruban de mes cheveux et les épingles qui les retenaient; puis, prenant dans mes doigts de pied nus le démêloir, je le passais dans mes cheveux, à la grande joie de Paul, ravi de ces tours de saltimbanque...

Bravo! mais autre chose que l'adresse de la femme-enfant devait plaire à Paul dans ce spectacle.

C'est l'époque où le poète écrit *Les uns et les autres*, un acte en vers, dans le goût des *Fêtes galantes*. *Fêtes galantes* mêlées ici de gymnastiques banvillesques, analogues, sur le plan prosodique, aux acrobaties de Mathilde sur le tapis. L'essence subtile des premières *Fêtes* s'y dilue dans un marivaudage de théâtre.

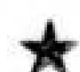
Verlaine se partageait ainsi entre son bonheur sensuel, son bureau quotidien et ce travail de virtuosité littéraire, quand éclata la révolution du 4 septembre.

On riait, on s'embrassait dans les rues, on chantait la Marseillaise... Le soir, la foule s'était rassemblée sur la place de l'Hôtel de Ville et acclamait le nouveau gouvernement. Rochefort paraissait souvent à la fenêtre et était un des plus applaudis...

C'est encore Mathilde qui parle.

L'avènement de *la troisième* fut accueilli avec transports dans l'appartement du coin du quai. Le beau-père de Verlaine, celui que Verlaine appelle « le beau vieux veuf remarié en calotte de drap d'or », délégué cantonal du XVIIIe arrondissement, nourrissait contre l'Empire la même haine que son gendre. Mais « mon père, affirme Mathilde, fut toute sa vie orléaniste ». N'avait-il pas eu pour camarade, au lycée Henri-IV, le duc d'Orléans? Condisciples du duc d'Orléans, que de gens ne se sont pas flattés de l'avoir été! Passons. Mathilde, elle, était républicaine, ayant appris l'orthographe et la grammaire (assez mal, d'ailleurs) de l'excellente Mlle Louise Michel. A l'heure où, sur la place, là-bas, s'éteignaient les der-

niers lampions, la petite épouse, ce soir-là, était donc rayonnante de civisme, et, se serrant contre son mari: « Maintenant que nous l'avons, nous sommes sauvés, n'est-ce pas, dis? » « Nous l'avons », entendez: la République! Ainsi parlait, sur l'oreiller, l'enfant niaise et charmante.



Vint l'hiver. Paris investi. Hugo, dès l'automne, est rentré dans sa ville. Toutes les rumeurs obsidionales trouvent écho dans son âme, mais, déjà, le métal de cette âme a quelque peu perdu de sa vibration merveilleuse. Imperceptible fêlure de l'âge! Hugo a soixante-huit ans: *l'Année terrible* reste inférieure aux *Châtiments*.

Hôtel du Pavillon de Rohan, puis rue de la Rochefoucauld, Verlaine rend visite au vieux maître qui, alors, se méfie de Gambetta et, comme tout le monde, a confiance en Trochu, jusqu'au jour où celui-ci ne sera plus pour lui que le participe passé du verbe *trop choir*.

Un soir, Mathilde accompagne son mari rue de la Rochefoucauld. En présence du grand poète, elle se sentit très émue, mais très à l'aise, dit-elle. Le jeune ménage Verlaine, pendant le siège, fut de toutes les réceptions données par Victor Hugo. Il était du cercle intime.

Un autre soir, Verlaine conduit Mathilde chez Leconte de Lisle, au Gros-Caillou. Ils y rencontrent Mendès et sa femme, Judith Gautier (« le beau ménage », comme Mathilde les appelait), et Villiers de l'Isle-Adam. Celui-ci était occupé à faire cuire, dans la cheminée du salon, du riz à la créole.

Quand le bombardement commença, M. Mauté, croyant sa famille plus exposée sur la butte Montmartre, loua un appartement boulevard Saint-Germain, en face le square Cluny. Il y fit transporter les meubles et y installa sa femme et sa belle-mère. Lui-même resta rue Nicolet, où il avait, dit Mathilde, organisé une ambulance.

« La petite épouse » était enchantée d'avoir sa maman si près d'elle. Son frère Charles qui, lorsque la guerre éclata, venait de se fiancer, avait été incorporé dans la mobile et affecté au fort de Nogent-sur-Marne. Il y contracta la variole, fut rendu aux siens et soigné boulevard Saint-Germain, où sa fiancée, sans parents dans la capitale, avait été recueillie par Mme Mauté.

Dans ce dur hiver de 1870-71, l'appartement du boulevard Saint-Germain devint vite un refuge où les amis de Charles et de Paul se rejoignaient le soir. Mme Mauté ayant une provision de bois, on était toujours sûr d'y trouver un bon feu. Là venaient les trois frères Cros, Camille Pelletan, Régamey, Villiers, Valade, Cabaner.

Les uns ou les autres s'invitaient à dîner sans façon, apportant leur ration de pain ou le peu de provisions qu'ils avaient pu se procurer. Un jour, Villiers de l'Isle-Adam rapporta un hareng saur, puis, ayant passé la nuit au rempart, demanda la permission de se reposer sur un des divans du salon. Charles Cros, qui entra au moment où il dormait, suspendit le hareng saur par une ficelle au-dessus de la tête du dormeur, puis, tandis que le poisson doré se balançait, il prit une feuille de papier et écrivit :

Il était un grand mur blanc, nu, nu, nu;
Contre le mur, une échelle haute, haute, haute;
Et par terre un hareng saur, sec, sec, sec....

Telle serait, d'après Mathilde, l'origine du *Hareng saur*, cette fantaisie « pré-chat-noiresque », destinée à devenir bientôt célèbre dans la bohème littéraire du temps, et qui, plus tard, aux *Hydropathes*, interprétée par Coquelin cadet, devait ahurir et ravir tout ensemble tant de naïfs bourgeois.

Les Cros, qui habitaient rue de Rennes, y reçurent la visite d'un obus. Le toit effondré. Leur chambre soudain remplie de tuiles et de gravats. Mme Mauté hospitalisa les trois frères. Le salon, avec ses divans, fut transformé en dortoir.

Pour Noël, il y eut chez les Verlaine un réveillon très gai. Mathilde avait découvert, rue du Quatre-Septembre, une modiste qui, renonçant à vendre des chapeaux, faisait commerce de victuailles. Cette Parisienne avisée venait justement d'acheter plusieurs animaux du Jardin des Plantes, qu'on avait tués, faute de pouvoir les nourrir. Sa boutique contenait un peu de tout: du singe, de la girafe, du zèbre.

Elle m'offrit, conte Mathilde, de me vendre pour vingt francs le cœur de l'ours; mais cette grosse masse de chair sanguinolente ne me disait rien qui vaille. Elle me montra de jolies petites terrines, sur lesquelles étaient écrits ces mots suggestifs : « Terrines de perdreau de Nérac. Prix : quatre francs. » C'était pour rien. J'en achetai tout de suite plusieurs. Le jour du réveillon, les terrines obtinrent un succès. Leur contenu était vraiment très bon.

Cependant, le docteur Cros y trouva quelques petits os. Les ayant examinés avec attention, il dit à Mathilde: « Ne vous y trompez pas, madame, ce perdreau est du rat, mais ce rat est exquis. Je vous en redemanderai un peu. »

Bientôt les œufs valurent cinq francs la pièce; un boisseau de pommes de terre, quarante francs.

La littérature martiale était une denrée moins rare. Tous les poètes embouchèrent la trompette. On récitait dans les théâtres la *Lettre à un mobile breton* de Coppée. Mathilde dit que Verlaine seul s'abstint. Ce n'est pas tout à fait exact. Il donna au *Rappel* d'Auguste Vacquerie « de vagues sonnets patriotiques ». Mais sous l'anonymat. Non qu'il répugnât précisément au genre, mais sans doute avait-il conscience que le meilleur de ses dons n'y trouvait pas son emploi.

Lepelletier, dans son *Paul Verlaine*, assure que son ami était « bon patriote ». Certes, patriote, chauvin même, il le fut plus tard, du moins en paroles, après sa conver-

sion. Mais nous sommes en 1870. Etait-il patriote alors? Mathilde, dans ses *Mémoires inédits,* s'inscrit en faux contre ce qu'elle nomme une légende. Où est la vérité? J'inclinerai à penser que c'est du côté de Mathilde. Lepelletier, engagé volontaire à l'armée du Rhin, puis ramené avec son régiment sous Paris, n'était pas dans la capitale pendant le siège. D'autre part, les petits faits précis que relate Mathilde ont bien le caractère de l'authenticité.

Cependant, il est certain que, au début de l'automne, entraîné par le mouvement général de résistance, de guerre à outrance, qui suivit le 4 septembre, mêlant à sa foi républicaine une ferveur jacobine, ou bien encore désireux d'échapper, sans trop de risques toutefois, à la monotonie du « bural », Verlaine renonça volontairement à la dispense qui était attachée, dans la garde nationale, à sa double qualité d'homme marié et d'expéditionnaire à la Ville. Mis légalement en dehors des effectifs de marche, il aurait parfaitement pu s'embusquer, ainsi que le fait remarquer Lepelletier, éviter les gardes au rempart, demeurer parmi les « pantouflards », dans le contingent affecté au service des postes à l'intérieur de Paris. Or, il se fit inscrire à un bataillon de marche. Mais attendons la suite.

Pour l'instant, le voilà armé d'un flingot à tabatière. Il ne semble pas qu'il ait jamais fait le coup de feu. Le 160e « Baton » (La Rapée-Bercy), auquel il appartenait, avait son secteur entre Issy, Vanves et Montrouge. Service par roulement. Faction tous les deux jours. Ces bataillons de marche battaient surtout la semelle dans la neige. Le commandant, un avoué bedonnant, mal en équilibre sur un percheron de la Compagnie parisienne des omnibus, portait d'énormes galons blancs et des bottes vernies montant jusqu'aux cuisses. Les hommes jouaient au bouchon sur les glacis.

Heures vides, ennui, bientôt plus écrasant que celui

du « bural ». La première fièvre était tombée. La promiscuité aussi avec les petits boutiquiers excédait ce bohème. Car le bohème, le bohème artiste surtout, est un bourgeois dévoyé. Sociable, il l'est au café, parmi ceux de sa bande, mais, avec le commun, le bohème est distant : tel sera le poète encore, à la fin de sa vie, dans les asiles et les hôpitaux.

Donc, le garde national Verlaine (Paul) commence à regretter son excès de zèle. D'abord, il n'a pas envie, dit-il, de se faire « casser la g... » pour les autres. Mathilde est un peu humiliée de cette poltronnerie. Tous les amis de Paul ne font-ils pas leur devoir sans récriminations? Paul, d'ailleurs, n'est pas très exposé. Mais la mitraille n'est pas le seul danger qu'il redoute. Le froid est cruel. Paul craint d'attraper une bronchite. C'est que sa mère, femme de militaire pourtant, l'a mal aguerri sous ce rapport. Au lit, il a l'habitude de porter des bonnets de coton. Pour éviter les maux de dents, il se met de l'ouate dans les oreilles, s'emmitoufle de cache-nez.

Non, décidément, il gèle trop dur, il faut que Paul trouve un moyen de se libérer du service. Service devant l'ennemi, ne l'oublions pas. S'il obtenait un certificat de médecin? Plusieurs docteurs consultés se refusent, après examen, à le déclarer inapte.

Alors, voilà le truc qu'il invente : il envoie sa femme porter à son capitaine une lettre, par laquelle il informe cet officier qu'il est rappelé à son bureau par une besogne urgente. En même temps, il prévient son chef de bureau qu'il est obligé d'aller monter la garde aux remparts. « Il s'offrait ainsi, dit Mathilde, de petits congés. » La supercherie réussit deux ou trois fois. Mais un garde national du même bataillon, qui habitait, rue du Cardinal-Lemoine, l'appartement au-dessus de celui des Verlaine, découvrit la fraude. Paul, dénoncé, fut condamné à deux jours de prison, ce qui, en temps de guerre, et sous le régime de l'état de siège, ne semble pas d'une sévérité

excessive. Il purgea sa peine à la maison d'arrêt militaire, rue du Cherche-Midi, selon Mathilde; selon Verlaine lui-même, au poste de l'avenue d'Orléans, bâtiment aujourd'hui remplacé par une école. Car le poète, vingt ans plus tard, dans *Mes Prisons*, a conté l'aventure à sa manière. Quand son caporal, un brave petit cordonnier de son quartier, était venu le chercher à son domicile, pour l'emmener à la « tôle », sa jeune femme, en riant, avait garni sa musette d'un de ses fameux pâtés de Nérac. Incarcéré dans un hangar, avec une trentaine d'autres délinquants, le poète profita de l'ombre de la nuit pour savourer dans son coin, *en Suisse*, « le bienheureux pâté de perdreau ». Ce n'est que le surlendemain qu'il apprit de l'enfant espiègle qu'il avait mangé du rat. Le récit de Paul, sur ce point, est confirmé par Mathilde.

Mais il est un autre point, beaucoup plus important, sur lequel les dires de Verlaine et ceux de son ex-épouse ne concordent pas. Mme Delporte soutient que, durant toute l'année qui suivit son mariage avec Verlaine, et même pendant les quatorze premiers mois de leur union, exactement jusqu'en octobre 1871, l'entente n'a cessé d'être parfaite entre elle et son mari. Si Verlaine déjà s'était remis à boire, il n'y aurait paru qu'une seule fois, à son humeur. Un jour, rentrant à la maison, Mathilde trouva son mari assis dans le salon, le chapeau (un haut-de-forme) sur la tête. C'était son habitude de rester couvert quand il avait bu.

Il se montra, dit-elle, taquin jusqu'à la cruauté, critiquant tout... Il alla même jusqu'à dire qu'il avait assez de cette écœurante viande de cheval, et qu'à partir du lendemain, il irait déjeuner au Café du Gaz où on lui donnerait du bœuf.

Et, de fait, pendant une quinzaine, Verlaine déjeuna dehors.

Mais, ajoute Mathilde, cet incident n'amena pas entre nous la plus petite querelle.

Mme Delporte m'a tout l'air ici d'arranger les choses, et, comme il advient souvent en pareil cas, elle livre sur le fond beaucoup plus qu'elle ne croit. Sa préoccupation principale me semble être d'accorder, sinon ses souvenirs, du moins ses *Mémoires* (qu'elle comptait bien, à l'époque où elle les écrivit, pouvoir un jour publier) avec ce qui fut la thèse de ses défenseurs, lors du procès en séparation qu'elle plaida contre son premier mari. La mésintelligence entre les époux aurait commencé à une date précise, et cette date (octobre 1871) coïncide avec l'arrivée à Paris d'un étrange voyageur. Comme la responsabilité de celui-ci fut lourde, en effet, dans les événements qui amenèrent la rupture, les conseillers de Mathilde l'engagèrent probablement à déclarer que l'hôte imprévu avait non pas aggravé une désunion déjà existante, mais apporté la discorde dans un ménage heureux. C'est pourquoi nous préférons nous en rapporter ici au témoignage de Verlaine.

Il semble bien que l'époque du siège fut néfaste à ce caractère faible. La rigueur de la température, la fatigue des nuits de garde, le désœuvrement des jours, la camaraderie du troupier, tout, dans les circonstances exceptionnelles du moment, paraissait excuser l'oubli des bonnes résolutions, le retour aux habitudes anciennes. Chaque relève était, pour nombre de gardes nationaux, une occasion de boire la goutte à tous les cabarets du chemin. Verlaine, pour franchir le seuil du mastroquet, n'avait pas besoin qu'on le poussât beaucoup. Il y eut des rentrées au foyer assez titubantes, suivies d'orages domestiques. Pour la première fois, Mathilde s'apercevait bel et bien, quoi qu'elle ait pu dire par la suite, qu'elle avait épousé un ivrogne. Mais, d'autre part, il est vrai que les deux époux s'aimaient alors. Leurs querelles aboutissaient encore à des réconciliations passionnées, qui effaçaient jusqu'au souvenir des mauvaises heures. Cependant, certains jours, non seulement Paul rentrait ivre à

la maison, mais l'ivresse faisait de lui un autre homme, et Mathilde avait un peu peur. Un soir, aux reproches qu'elle lui fit, il répondit par une claque.

« La première claque! » il en parle, dans ses *Confessions,* sur un ton badin, comme d'un geste fâcheux qu'un homme, dans son ménage, doit éviter autant que possible, à cause de l'entraînement qui s'ensuit, en raison de « la vitesse acquise ». Que ce ton est déplaisant! Tel fut pourtant celui que d'aucuns ont appelé le « doux Verlaine ».

Dans le courant de l'hiver, moins de six mois après son mariage, Mathilde se réfugia une première fois chez sa mère. Mais, Paul ayant paru regretter sa conduite, l'enfant, sur le conseil de Mme Mauté, retourna auprès de son mari. Mme Mauté a toujours prêché dans le ménage la conciliation. Sans excuser son gendre, elle semble avoir jugé ses incartades, pendant longtemps, avec une certaine indulgence.

> Vous fûtes bonne et douce en nos tristes tempêtes,

a dit le poète. Verlaine, toutefois, abuse, quand il compare les sentiments que sa belle-mère a pu avoir pour lui à ceux de Maria Clemm pour son gendre Edgar Poe. C'est principalement en ce qui le concerne que la comparaison est trop flatteuse, car je ne sache pas qu'Edgar Poe, au plus fort de ses accès d'ivresse, ait jamais brutalisé la fille de Maria. S'il en avait été ainsi, l'angélique Maria ne l'eût point aimé. Mais Verlaine a souvent cette double attitude: il est enclin au repentir dans l'effusion lyrique; dès qu'il raisonne, il ergote et rarement se donne tous les torts.

Le siège se prolongeait. Paris était à bout de vivres. Une tentative de sortie à Champigny, repoussée, l'espoir diminuait dans les âmes.

La punition que Verlaine avait subie, loin de le ramener dans le devoir, l'incita à trouver un autre stra-

tagème, pour se soustraire, cette fois définitivement, à la garde nationale. Ce qu'il fit, Mathilde nous l'apprend. Il se transporta tout simplement avec sa femme, chez Mme Verlaine mère, aux Batignolles. De là, il écrivit à son capitaine que, ayant changé de domicile et de quartier, il appartenait maintenant à un autre bataillon. Cette ruse grossière eut plein succès, le capitaine ayant négligé de faire vérifier la déclaration. Ainsi le poète fut laissé tranquille jusqu'à la fin de la guerre. A Buzenval, d'autres que lui (parmi lesquels le peintre Henri Regnault) se firent « casser la g... », comme il disait. Notons que sa mère, veuve d'officier, était complice du mensonge.

★

18 Mars. Dès le matin, l'atmosphère est à l'émeute. Des affiches blanches sur tous les murs. Le Comité central de la garde nationale refuse de désarmer ses troupes et fait appel à l'insurrection.

Ce même jour, Victor Hugo ramène de Bordeaux le corps de son fils, Charles, décédé subitement dans cette ville. De la gare d'Orléans jusqu'au Père-Lachaise, le convoi s'avance lentement au milieu du peuple en armes, qui se découvre avec respect.

> Le peuple a l'arme au bras; le peuple est triste; il pense;
> Et ses grands bataillons font la haie en silence...

Derrière le corbillard, les yeux rouges, la barbe hérissée, un petit homme chenu, pareil à un sanglier blanc : c'est le grand poète. Paul, dans le cortège, marche aux côtés d'Edmond de Goncourt, lui-même encore tout meurtri de la mort récente de son frère cadet. Exalté, et déjà, peut-être, un peu gris, Verlaine scandalise l'homme d'ordre par ses propos incendiaires.

Dans la soirée, l'émeute triomphe, aux cris de « Vive la République communaliste! » M. Thiers quitte Paris

en calèche. Les magasins se ferment, les cafés rentrent les tables et les chaises de leurs terrasses. Les canons que la garde nationale est allée chercher sur les hauteurs de Montmartre sont répartis entre les barricades. Rue des Rosiers, les généraux Lecomte et Clément Thomas sont saisis par la populace, entraînés dans une cour d'école. Clemenceau, le jeune maire du XVIII[e], se précipite, les bras levés : « Pas de sang! mes amis, pas de sang! » Il arrive trop tard. Les généraux ont été fusillés. Quand la nouvelle du drame se répand sur les boulevards, Verlaine déclare : « Cela même est très bien! »

Quelques jours plus tard, non content d'applaudir aux violences, le poète adhère officiellement à la Commune. Parmi les chefs du mouvement, plusieurs : Rigault, Andrieu, Léo Meillet, sont pour lui de vieux amis, des « copains »; d'autres : Delescluse, Flourens, des relations, qu'il a nouées chez Nina. Le voilà donc installé au bureau de la Presse, poste non négligeable auprès d'un gouvernement insurrectionnel. Paul eut même assez d'entregent pour procurer à son beau-frère, Charles de Sivry, musicien oisif, marié depuis quelques semaines, une place d'employé à l'Etat-civil, dans une mairie parisienne.

Sur la foi d'Edmond Lepelletier, on a longtemps considéré que, dans la vie de Verlaine, cette page était sans importance. Le poète lui-même a varié d'opinion là-dessus. Certes, en 1882, lorsqu'il sollicita du Préfet de la Seine sa réintégration dans les cadres administratifs, il n'était pas porté à se prévaloir du titre d'ancien communard (titre dont il est permis de supposer qu'il se serait fait gloire dans l'hypothèse où la Commune eût été victorieuse); et Lepelletier, qui, à l'époque, appuya la requête de Verlaine auprès de Charles Floquet, reste dans son rôle, lorsqu'il plaide l'innocence de son ami. Au surplus, le « zouave », pour son propre compte, après avoir fait la guerre, avait dirigé à Paris, pendant

la Commune, un journal révolutionnaire, *le Tribun du Peuple*. Un influent du jour, Alphonse Humbert, fiancé à sa sœur Laure, l'avait fait nommer Conservateur au Conseil d'Etat. Lepelletier, homme simple et courageux, devait être sincère lorsqu'il représentait le rôle joué par Verlaine en 1871 comme absolument anodin. C'est qu'il en mesurait les responsabilités aux dangers que le poète avait courus : ceux-ci étant nuls, et Verlaine, au Bureau de la Presse, n'ayant jamais été qu'un subalterne, l'avocat en tire argument pour prouver que son client est blanc comme neige.

Mais voyons d'abord les faits. Verlaine, ayant repris ses fonctions régulières à l'Hôtel de Ville avant le 18 mars, serait resté, après cette date, attaché à son rond de cuir, « comme le serf à la glèbe ». Cependant Lepelletier ajoute que le poète fut naturellement bienvenu des nouveaux maîtres et félicité de son allégeance. Quel mauvais défenseur que ce brave homme! Sur tous les chefs où il a plaidé la cause de son camarade, il l'a compromis. C'est qu'il est bavard. Le bon avocat est celui qui n'en dit pas trop. La plupart des bureaucrates, lors de la tourmente, s'étaient repliés sur Versailles. Sans doute ils n'y étaient pas obligés, mais, par la voie des journaux, le gouvernement de M. Thiers avait informé les fonctionnaires de l'Etat et de la Ville, en résidence à Paris, qu'ils eussent à s'abstenir de tout service jusqu'à nouvel ordre. Cela, Verlaine ne l'ignorait point.

D'ailleurs, dans cette adhésion du poète à la Commune, peu nous importe aujourd'hui la question de savoir si les fonctions qu'il a assumées engageaient sa responsabilité; ce qui est intéressant à connaître, c'est son état d'esprit à cette époque : or, celui-ci le range carrément parmi les insurgés.

Verlaine, écrit Mme Delporte, était très enthousiaste de la Commune, et je dois dire qu'au début, presque toute la popu-

lation parisienne pensait comme lui. Presque tous nos amis ont été pour la Commune.

Déjà, sous l'Empire, Verlaine se disait Hébertiste, Maratiste, Babouviste. Ernest Delahaye, qui ne rencontra le poète pour la première fois, il est vrai, qu'en novembre 1871, mais fut son intime par la suite, a dit qu'il s'était reconnu dans la Commune. Il y a dans le mot une part de vérité, en ce sens que la violence, l'exaspération étaient, chez Verlaine, des sentiments fréquents, presque habituels. Mais, dans un autre sens, le rapprochement est injurieux, j'entends pour la Commune elle-même. En effet, la frénésie verlainienne est une forme larvée de *delirium tremens,* et, si la Commune eut ses jours de fureur ignoble, qui se peuvent comparer à la folie alcoolique, il n'en serait pas moins injuste d'assimiler à ce bas délire le mouvement communaliste tout entier : celui-ci eut sa noblesse, il eut ses purs et ses martyrs.

Lorsque l'armée de Versailles s'avançait dans Paris, c'est alors que la prudence dut inspirer à Paul le sentiment très vif qu'il n'avait été en somme qu'un communard en manches de lustrine. L'attitude qu'il allait prendre dorénavant à l'égard de son expérience révolutionnaire lui fut, ce jour-là, dictée, si l'on peut dire, par le bruit de la fusillade. Tandis que les « vrais » se faisaient tuer sur les barricades, ou tombaient, par grappes de douze, dans la cour de la caserne Lobau et les bosquets du Luxembourg, lui se terrait à son domicile.

Le lundi 22 mai, le jour était levé depuis longtemps, Verlaine et sa petite femme étaient encore couchés dans leur « lit de milieu » quand une rumeur se fit sur le trottoir. Le poète réveillé sonna la bonne « pour le chocolat habituel du matin ». La servante, surnommée « la linotte », entra et, sans même prendre le temps de déposer sur les deux tables de nuit les tasses et les croissants : « Madame, s'écria-t-elle, ils sont à la Porte Mail-

lot! » *Ils*, les Versaillais. La première barricade avait été enlevée d'assaut la veille au soir. Gros émoi dans le « lit de milieu ».

Lepelletier et Mme Delporte s'accordent à noter « la frousse intense » (l'expression est de Mathilde), qui ne cessa de posséder Verlaine durant ces sinistres journées. Le bruit courait que des obus étaient tombés aux Batignolles. Paul n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa mère, mais l'idée ne lui vint pas de prendre un fiacre pour aller s'enquérir d'elle. Il passa la nuit suivante à se lamenter et à pleurer, se reprochant sa lâcheté.

Sur les cinq heures du matin, le mardi 23, sa femme lui offrit de se rendre avec lui rue Lécluze. « Il objecta que, s'il sortait, il s'exposait à être pris par les fédérés et forcé de faire le coup de feu sur les barricades. » C'est alors que Mathilde lui proposa d'aller seule aux Batignolles, pour en ramener sa belle-mère, « ce qu'il accepta avec joie et reconnaissance ». Une heure plus tard, Mathilde s'élance, bravant la bataille des rues.

Ainsi Paul avait laissé partir seule cette enfant de dix-sept ans, grosse, au surplus, de quatre mois. Mais la peur n'était pas l'unique raison qui le retenait au logis, après en avoir éloigné sa femme : « la linotte » plaisait à son maître. Cela, Verlaine lui-même l'avoue cyniquement dans ses *Confessions*. Mme Delporte se refuse à le croire. La bourgeoise, la « dame » qu'elle est, en rit, d'un rire un peu contraint, comme d'une plaisanterie déplacée. Notre jeune bonne était, dit-elle, « une petite louchonne très laide ». Eh! Paul avait, là-dessus, peut-être, une autre manière de voir. La laideur même ne le rebutait pas. Il le prouvera. Il le chantera :

> C'est une laide de Boucher
> Sans poudre dans la chevelure,
> Follement blonde et d'une allure
> Vénuste à tous nous débaucher.

Cette fille, insiste Mme Delporte, était « d'une bêtise

digne de Jocrisse ». Un jour qu'on lui avait acheté un sablier pour mesurer la cuisson des œufs, elle le mit avec les œufs dans la casserole. Mais « la linotte », en d'autres occasions, pouvait se montrer moins stupide :

Tu possèdes et tu pratiques
Les tours les plus intelligents...

Enfin, nous avons, sur ce caprice ancillaire, le témoignage de Lepelletier. Dans la journée du 24, Lepelletier et son collaborateur Emile Richard, revenant de composer, rue d'Aboukir, le dernier numéro du *Tribun du peuple,* se trouvèrent pris entre deux feux, aux environs de l'Hôtel de Ville. Ils sonnèrent chez Verlaine pour lui demander asile. Le poète, à ce moment, n'en menait pas large. Les secousses des explosions, les échos sourds de la canonnade le faisaient tressaillir, sans toutefois lui faire lâcher son idée fixe, car, se refusant à venir contempler du balcon les lueurs des incendies, réfugié au fond d'un cabinet noir, il essayait encore d'y entraîner la bonne, pour la rassurer, disait-il.

Pendant ce temps-là, Mathilde courait les pires dangers. Le 23, n'ayant pu atteindre les Batignolles, elle s'était réfugiée rue Nicolet. « — Il faut, lui dit son père, que ton mari soit fou, pour t'avoir laissée sortir quand on se bat dans les rues. Maintenant, tu attendras ici que la Butte soit prise. » A cinq heures du soir, la jeune femme supplie ses parents de ne pas la retenir. Puisqu'elle ne peut aller chercher sa belle-mère, elle veut rejoindre Paul. M. Mauté se décide à l'accompagner. Mais la fusillade les oblige à revenir sur leurs pas. Le lendemain, seconde tentative. Le père accompagne sa fille jusqu'au boulevard Montmartre, puis, tout lui paraissant calme, la laisse seule continuer sa route. A Saint-Roch, elle se heurte à un cordon de soldats et doit encore rebrousser chemin. Passant par la rue La Rochefoucauld, elle monte chez son frère, qui, en la voyant, éclate de rire : « — C'est bien toi! On se bat dans les

rues, et tu fais des visites! » Bientôt, elle rentre à Montmartre, où elle passe la nuit. Enfin, le troisième jour, le 25, elle se remet en route, manque d'être fusillée boulevard Saint-Germain, est déjà collée au mur, puis empoignée, bousculée par un capitaine, qui lui hurle : « Voulez-vous f... le camp, N. d. D.! » Dix minutes plus tard, elle est rue du Cardinal-Lemoine, où sa belle-mère vient d'arriver, Stéphanie ayant elle-même traversé tout Paris, en peine de son fils.

J'admire cette vieille femme et cette petite fille, toutes deux également intrépides, ou à qui la force du sentiment masquait la conscience du péril, ce qui est tout pareil.

J'admire moins Verlaine, à cette minute.

Lepelletier et son camarade étaient encore là, quand Mathilde revint. Ils avaient, la nuit précédente, dormi sur des matelas, dans la salle à manger.

Ce sont encore les deux femmes qui, avec l'aide de « la linotte », s'employèrent à faciliter l'évasion des deux suspects. Quant au poète, en ces jours sanglants, il joue le rôle piteux et ridicule du galantin commotionné.



Verlaine, après la semaine sanglante, se garda bien de paraître au Luxembourg, où les services municipaux venaient d'être installés provisoirement, l'Hôtel de Ville ayant été détruit par le feu. Un vent de délation soufflait sur la capitale. L'ancien chef du bureau de la Presse jugea expédient de prendre l'air. Dans le courant du mois de juin, il s'en fut avec sa femme à Fampoux, chez l'oncle Julien Dehée, et, de là, à Lécluze, chez le cousin Dujardin.

Les craintes du poète étaient peut-être exagérées, mais nullement chimériques. Dans les semaines qui suivirent le triomphe de « l'Ordre », la justice, on le sait, fut souvent expéditive. Sans risquer absolument le peloton

d'exécution, Verlaine pouvait être inquiété. Son beau-frère, l'inoffensif Charles de Sivry, qui avait accepté une place de chef d'orchestre au Casino de Néris-les-Bains, ne venait-il pas d'être arrêté dans cette ville et ramené à Satory? Satory! le mot rendait un son pénible, où des feux de peloton lointains semblaient prolonger leurs échos. On imagine la venette de Paul, à cette stupéfiante nouvelle, qui lui parvint dans sa retraite flamande. N'est-ce pas à lui, Verlaine, que « Sivrot » avait dû son emploi? Alors, si l'on poursuivait « Sivrot », c'est donc que...? Diable!

Cet événement inclinait Paul à apprécier mieux encore l'aigre bière du Nord : il fut décidé qu'il attendrait, pour rentrer à Paris, que l'atmosphère y fût devenue plus respirable, et que, à son retour, il ne remettrait pas les pieds à l'Hôtel de Ville. Mathilde écrivit donc à son père que les appointements de son mari allaient bientôt manquer à leur budget. La réponse fut des plus favorables. M. Mauté offrait à son gendre de venir habiter chez lui : le second étage de l'hôtel serait réservé au jeune ménage. Paul fut enchanté de cette combinaison, qui assurait à sa famille le vivre et le couvert et lui laissait une entière liberté.

La participation de Verlaine à la Commune étant demeurée assez obscure et, dans le désarroi général, nulle enquête n'ayant été ordonnée à son sujet, il ne fut pas révoqué, mais simplement, pour cause d'absence, considéré comme démissionnaire de fait et rayé des états.

Il n'apparait pas que Verlaine, dans la solitude de la campagne, ait fait beaucoup réflexion sur sa conduite récente. Mais celle-ci, passage Choiseul, avait été mal jugée, et ce blâme de quelques-uns l'inclinait à un pessimisme grognon envers l'humanité. Il se propose « à l'avenir de battre froid à la plupart des personnes en question » (la haine de Verlaine pour Leconte de Lisle date de là); et il conclut sur cette déclaration de prin-

cipe : « Avoir quelques bons amis bien sincères et bien francs, et quant aux camarades, s'en servir s'il y a lieu. » C'est au poète Emile Blémont qu'il se confie ainsi par lettres, et c'est à lui qu'il réclame, bien vite, bien vite « les derniers potins de la *boite à cancans,* la boutique à Lemerre ».

Certes, « l'année terrible » prend un aspect bien bénin, comparée à la guerre de 1914-18. Dans l'été de 1871, les écrivains, déjà, se regroupaient. Dès le mois d'août, le fameux Dîner littéraire des *Vilains bonshommes,* fondé au lendemain de la première du *Passant,* ressuscitait. Verlaine apprend la nouvelle avec une excitation singulière : « *Eh bien, j'en suis...* Le local est-il toujours le même?... A-t-on dit des *verses* au dessert? » Ah! comme le futur « vieux vagabond », ce prétendu « nouveau Villon » est homme de cénacle, homme de lettres!

Mais que pense-t-il de ce qu'est devenu en si peu de temps son rêve de la *Bonne Chanson?* Il ne semble pas s'apercevoir nettement de cette faillite. Blémont lui ayant annoncé son prochain mariage, il le félicite sur un mode sentencieux, légèrement prud'hommesque : « Encore un homme dans le vrai! » Le vrai! Est-ce qu'il considérait les claques dont il était si prodigue comme faisant partie de cette vérité? Il a oublié de prendre là-dessus l'avis de Mathilde. Pourtant, quoique encore attaché à sa jeune femme, qu'il est loin, déjà, des premiers enthousiasmes! « Tâchez de tirer un bon numéro! Je n'ai pas, quant à moi, à me plaindre du mien... » Il est, ma foi, bien gentil! Mais du « numéro » que le sort lui avait octroyé, qu'eût dit, la joue encore chaude des gifles reçues, la pauvre « petite fée »?

A la fin d'août 1871, Mathilde lourde de son fruit, un peu dolente, et Verlaine maintenant rassuré, prennent le train pour Paris. Chez Lemerre, une lettre attendait le poète, qui allait bouleverser toute sa vie.

FRANÇOIS PORCHÉ.

(*A suivre.*)

PRÉFACE AU PROBLÈME DE JÉSUS

—

I

Jésus a-t-il existé? Dans un numéro récent du *Mercure de France* (1), le grand écrivain russe D. Mérejkowsky a tranché la question par une affirmation fervente et indignée. Peu de temps avant de mourir, le critique danois Georg Brandès a posé aussi la question et a conclu par la négative. Ce n'est pas une question à mettre aux voix. Ni un vote, ni un livre, ni une bibliothèque peut-être, ne suffiront à la vider. Y répondre est moins important que voir quelle immense perspective elle commande et de combien de graves questions préalables elle dépend.

Jésus a-t-il existé? Ce n'est que la petite face étroite, irritante, baroque d'un problème dont la grande face est: comment le christianisme est-il né? Problème historique de première grandeur, problème profond que résoudra peut-être, quand elle sera adulte, l'histoire des religions.

Jésus a-t-il existé? Cela ne veut pas dire: le christianisme est-il vrai ou faux? (question de foi), mais (question d'histoire): a-t-il déifié un homme ou humanisé un Dieu?

II

Tout repose sur la juste interprétation à donner aux évangiles. Il n'y a pas de témoignage extérieur sur lequel

(1) Mercure, 1er octobre 1932.

on puisse faire fond. La phrase rapide de Tacite destinée à expliquer le nom des *chrétiens* (*Auctor nominis eius Christus Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum adfectus erat*) est, selon toute probabilité, l'écho du dire des chrétiens. Les quelques inventions, injurieuses ou bouffonnes, éparses dans le Talmud sont des ripostes aux évangiles, sans valeur propre et sans consistance. La note de Suétone (*Iudaeos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit*) est hors du débat: elle vise seulement une agitation, peut-être messianique, des Juifs de Rome sous Claude. Le rapport de Pline à Trajan sur les chrétiens de Bithynie et du Pont (*Carmen Christo quasi Deo dicere*) constate seulement le culte du Christ assimilé à Dieu ou à un dieu. Les interpolations chrétiennes à Josèphe prouvent combien le silence de Josèphe a fini par surprendre les chrétiens (2).

L'homme Jésus n'est pas à chercher au dehors des évangiles. Il est le héros (humain ou divin?) de ce quadruple livre. Tout entier il est enfermé dans ces versets cadencés, si propres à toucher et à convertir le cœur.

III

Pour juger si ce qui est raconté dans les évangiles l'est d'un homme ou d'un Dieu, rien ne vaut le contact du texte. Relisez une des pages les plus belles et les plus fameuses des évangiles (Jean, XI):

> Il y avait un malade, Lazare de Béthanie,
> du village de Marie et de Marthe, sa sœur,
> Marie était celle qui avait oint le Seigneur de parfum
> et lui avait essuyé les pieds de ses cheveux.
> Son frère Lazare était malade.

(2) J'ai développé ces points dans *le Mystère de Jésus*, Paris, Rieder, 1924. Les additions au texte slave de Josèphe sur lesquelles s'appuie Robert Eisler n'ont aucune chance d'authenticité.

*

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus:

— Vois, Seigneur: celui que tu aimes est malade.

....

*

En venant Jésus le trouva
depuis quatre jours déjà au tombeau.
Béthanie était près de Jérusalem,
comme à quinze stades.
Bien des Juifs étaient venus chez Marthe et Marie
pour les consoler sur leur frère.

*

Marthe, dès qu'elle entendit : — Jésus vient!
fut à sa rencontre.
Marie s'assit à la maison.

*

Marthe dit à Jésus:
— Seigneur! si tu avais été là,
mon frère ne fût pas mort.
Mais je sais que ce que tu demanderais à Dieu,
Dieu te le donnerait.

*

Jésus lui dit:
— Ton frère ressuscitera.
Marthe lui dit:
— Je sais qu'il ressuscitera
à la Résurrection, au dernier jour.

*

Jésus lui dit:
— Je suis, moi, la Résurrection et la Vie.
Qui croit en moi
même s'il mourait vivrait.
Quiconque en moi vit et croit
ne mourra de l'éternité.

*

Le crois-tu?
Elle lui dit: — Oui, Seigneur!

Je crois, moi, que tu es le Christ Fils de Dieu
venant dans le monde.

*

L'ayant dit, elle s'en fut
et appela Marie sa sœur en disant bas:
— Le Maître est présent, il t'appelle!
Elle, dès qu'elle a entendu, se lève vite.
Elle alla vers lui.

*

Jésus n'était pas arrivé au bourg.
Il était encore où Marthe l'avait rencontré.
Les Juifs qui étaient avec elle à la maison
et la consolaient,
voyant Marie se lever vite et sortir
l'accompagnèrent,
croyant qu'elle va au tombeau pour y crier.

*

Marie, dès qu'elle fut où Jésus était,
le voyant tomba à ses pieds
en lui disant:
— Seigneur! si tu avais été là,
mon frère ne fût pas mort.

*

Jésus, dès qu'il la vit crier,
et les Juifs venus avec elle crier,
gronda par l'esprit et s'agita.
Il dit: — Où l'avez-vous mis?
Ils lui dirent :
— Seigneur! viens voir!
Jésus pleura.

*

Les Juifs disaient:
— Vois comme il l'aimait!
Quelques-uns dirent:
— Ne pouvait-il, lui qui ouvrit les yeux de l'aveugle,
faire que cet autre ne mourût pas?

★

Jésus, grondant de nouveau en soi,
vient au tombeau.
C'était un caveau, une pierre était dessus.
Jésus dit:
— Levez la pierre!

★

La sœur du mort, Marthe, lui dit :
— Seigneur! il sent déjà:
il est de quatre jours.
Jésus lui dit:
— Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais
tu verrais la Gloire de Dieu?
On leva la pierre.

★

Jésus leva en haut les yeux et dit:
— Père, je te remercie de m'avoir écouté.
Je savais, moi, que toujours tu m'écoutes,
mais à cause de la foule présente je l'ai dit,
pour qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé.

★

L'ayant dit, à grande voix il clama:
— Lazare, ici, dehors!
Le mort sortit,
lié, pieds et mains, de bandes.
Son visage était entouré d'un mouchoir.
Jésus leur dit:
— Détachez-le, laissez-le aller.

Il faut être, je pense, très dépourvu du sens des choses religieuses pour ne pas voir qu'un tel récit exprime une vérité et non un fait. Le Seigneur Jésus est la Résurrection et la Vie. A ceux qui croient en lui et vivent en lui il donne, même s'ils meurent, la vie éternelle. Cette vive croyance jaillit non en une formule théologique, mais en un récit à la fois très simple et très majestueux, qui est aussi une vision mystique d'une résonance infinie.

Il ne peut y avoir aucune commune mesure entre un tel récit et l'histoire.

Si l'on veut, contre l'évidence du sens, faire descendre cette page sublime du domaine des vérités dans celui des faits, si l'on y poursuit de force ce qu'elle ne contient pas, si on la met au pressoir pour en tirer, bon gré mal gré, n'importe quel résidu historique, on ne peut aboutir qu'à des imaginations grotesques et navrantes.

Renan, avec tout son talent, n'y a pas échappé. S'il a pu, historien aventuré, romancer avec art les évangiles, il a buté sur la résurrection de Lazare. Il suffit de rappeler ce qu'il a écrit à ce sujet dans la première édition de la *Vie de Jésus* (pages 359 à 363) pour faire sentir les dangers d'une critique pseudo-historique des évangiles:

Jésus revint à son séjour chéri de Béthanie où se passa un fait singulier qui semble avoir eu sur la fin de sa vie des conséquences décisives. Fatigués du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, les amis de Jésus désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant. (...) Il faut se rappeler que dans cette ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hommes et non par la sienne, avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale. Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus. Sa mission s'imposait à lui, et il obéissait au torrent. Comme cela arrive toujours dans les grandes carrières divines, il subissait les miracles que l'opinion exigeait de lui bien plus qu'il ne les faisait. A la distance où nous sommes, et en présence d'un seul texte, offrant des traces évidentes d'artifices de composition, il est impossible de décider si, dans le cas présent, tout est fiction ou si un fait réel arrivé à Béthanie servit de base aux bruits répandus. Il faut reconnaître cependant que le tour de la narration de Jean a quelque chose de profondément différent des récits de miracles, éclos de l'imagination populaire, qui remplissent les synoptiques. Ajoutons que Jean est le seul

évangéliste qui ait une connaissance précise des relations de Jésus avec la famille de Béthanie et qu'on ne comprendrait pas qu'une création populaire fût venue prendre sa place dans un cadre de souvenirs aussi personnels. Il est donc vraisemblable que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complètement légendaires et dont personne n'est responsable. En d'autres termes, nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection.

La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois faits de ce genre. La famille de Béthanie put être amenée presque sans s'en douter à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré. Il semble que Lazare était malade et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. Peut-être aussi l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée, que fermait une dalle énorme. Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus et, sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnaient les miracles; l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. Jésus (toujours dans l'hypothèse ci-dessus énoncée) désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection.

En regard du texte évangélique, le commentaire de Renan est d'une ineptie exemplaire. L'homme de goût qu'était Renan s'en est aperçu. A partir de la 13e édition,

il a remplacé sa première exégèse par une autre, moins choquante, mais aussi inepte (*Vie de Jésus*, 13e édition, pages 371-374):

Fatigués du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, les amis de Jésus, ce semble, désiraient parfois un grand prodige qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. Une résurrection dut leur paraître ce qu'il y avait de plus convaincant. On peut supposer que Marthe et Marie s'en ouvrirent à Jésus. La renommée lui attribuait déjà deux ou trois faits de ce genre. « Si quelqu'un des morts ressuscitait, disaient sans doute les pieuses sœurs, peut-être les vivants feraient-ils pénitence. — Non, devait répondre Jésus, quand même un mort ressusciterait, ils ne croiraient pas. » Rappelant alors une histoire qui lui était familière, celle de ce bon pauvre, couvert d'ulcères, qui mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham: « Lazare reviendrait, pouvait-il ajouter, qu'on ne croirait pas. » Plus tard, il s'établit à ce sujet de singulières méprises. L'hypothèse fut changée en un fait. On parla de Lazare ressuscité, de l'impardonnable obstination qu'il avait fallu pour résister à un tel témoignage. Les « ulcères » de Lazare et la « lèpre » de Simon le Lépreux se confondirent, et il fut admis dans une partie de la tradition que Marthe et Marie eurent un frère nommé Lazare, que Jésus fit sortir du tombeau. Quand on sait de quelles inexactitudes, de quels coq-à-l'âne se forment les commérages d'une ville d'Orient, on ne regarde même pas comme impossible qu'un bruit de ce genre se soit répandu à Jérusalem du vivant de Jésus et ait eu pour lui des conséquences funestes.

Anatole France aimait citer cette variante énorme de Renan. Il disait: « Croyez-vous sérieux M. Renan? Quand, sur un point capital, un historien peut remanier à ce point son récit, comment ne voit-il pas que c'est son livre entier qui est à refaire? »

L'histoire des religions a fait quelque progrès et nous apercevons clairement l'erreur de Renan. Il a interprété un texte religieux, un *hieros logos*, par les méthodes qui

peuvent servir à interpréter un texte légendaire. Or, il n'y a aucun rapport entre une histoire légendaire et une histoire divine. Malgré des ressemblances superficielles, les deux genres sont absolument opposés. Une histoire légendaire déforme des faits réels. Une histoire divine exprime une foi par des « vérités » qui prennent apparence de faits, mais sont des paraboles.

Si je lis, dans la vie d'un Apollonius de Tyane ou d'un saint Martin, la résurrection d'un mort, je suis libre de supposer quelque charlatanerie, ou quelque métaphore mal entendue, ou, plus simplement, la grosse invention d'un scribe. Il s'agit là d'une histoire légendaire, que, d'ailleurs, l'insertion d'un pareil épisode rend illisible à l'honnête homme.

Mais si j'ai à faire l'exégèse d'une histoire divine, par exemple de l'Hymne homérique à Déméter, vais-je écrire ceci : « Athènes conservait le souvenir d'une jeune fille dont on avait perdu le nom. On l'appelait simplement la jeune fille, Koré. Un jour que pour cueillir des fleurs elle s'était imprudemment éloignée dans la campagne elle ne reparut pas. Elle était tombée, ce semble, dans un de ces ravins profonds que l'on rencontre à chaque pas autour d'Eleusis et que dissimulent des touffes de laurier-rose. Blessée, avait-elle été recueillie par quelque pâtre, peut-être connu d'elle, dont les tendres soins, puis l'amour, l'avaient retenue? Plus probablement, elle avait été enlevée par un de ces pirates qui infestèrent si longtemps le Golfe Saronique. Dans les récits qu'elle fit plus tard, il devint un guerrier géant, un roi terrible, monté sur un quadrige. Le désespoir de sa mère Déméter toucha les bons sujets du roi Kéléos. A la cour campagnarde de celui-ci, Déméter tenait l'emploi honoré de nourrice. Son air égaré, sa douleur inconsolable et quelques pratiques innocentes de magie lui valurent l'affection des quatre filles du roi. C'est à cette circonstance, sans doute, qu'est due la notoriété de sa mésaventure. Quand enfin

sa fille revint, tout le monde se réjouit. Les imaginations s'échauffèrent. On raconta que le roi des enfers, Hadès, avait ravi Koré et qu'il avait fallu l'intervention de Zeus pour qu'il consentît à la rendre à sa mère. Encore ne la cédait-il que quelques mois par an. Le reste du temps Koré devait retourner aux enfers, c'est-à-dire sans doute en des bords qu'elle voulait laisser mystérieux. »

Le ridicule d'une exégèse de cette sorte saute ici aux yeux parce qu'on voit bien que l'Hymne à Déméter est une histoire divine. Les noms propres, les particularités de lieu, les détails n'y font rien. Dans la descente de Koré aux enfers et dans son retour au sein de Déméter, ce n'est pas un fait embelli par la légende qui est traduit. C'est une foi, la foi profonde et grave d'Eleusis, la certitude que la mort sera suivie d'un retour à la vie, qu'il y a au pays des morts des temples hospitaliers, des puissances redoutables avec qui il est possible, dès cette vie, de faire amitié.

De toute évidence aussi le récit de la résurrection de Lazare n'est pas un fragment légendaire, mais un *hiéros logos*, une histoire divine. La pure foi chrétienne s'y affirme, la foi en la Résurrection et la Vie qui ont pour nom Jésus. Il ne s'agit pas d'un fait particulier, mais d'une vérité religieuse. Les circonstances du récit, topographie, distances, personnages, noms propres sont secondaires. Il y en aurait dix fois plus, le caractère foncier du texte resterait le même. S'attacher à ces prétendues réalités, c'est laisser échapper la réalité véritable. Demander si *c'est arrivé,* c'est montrer qu'on n'a pas compris. Toute explication « historique » est non seulement inutile, mais exclue (3).

(3) Dans sa récente *Vie de Jésus* (Payot, 1932) M. Goguel a simplement passé sous silence la résurrection de Lazare. Ce récit pourtant ne se présente pas autrement que les récits à fond prétendu historique.

IV

Cette clef une fois trouvée, le grand sens des évangiles commence à apparaître.

La résurrection de Jésus n'est pas, elle non plus, sur le plan de la légende. Toute explication « à la Renan »: hallucination d'une femme hystérique, perte accidentelle du cadavre, illusion des disciples, est à rejeter comme puérile et vaine. Jésus n'est pas un ressuscité *par accident*, mais par nature. Il est la Résurrection. Il le dit lui-même. Comme Osiris, comme Adonis et Attis, il est le Ressuscité parce qu'il est le Sauveur. Là encore la foi chrétienne est tout. Elle peut s'exprimer par un dogme, par un cantique, par un récit, par plusieurs récits mal accordés. C'est elle, ce n'est pas le récit, qui est la réalité.

Le reste n'est pas à interpréter autrement.

Jésus apaise d'un seul mot la tempête. Il marche sur les flots. Si vous voulez comprendre, ne pensez pas à d'enfantines thaumaturgies exagérées de bouche en bouche. Pensez aux tempêtes qui fondent sur les fidèles, aux abîmes qui menacent de les engloutir. L'image de Jésus sur les flots, c'est l'appel de l'espérance chrétienne. Ici le récit, pour être compris, doit être lu comme un psaume.

Jésus cherche des figues sur un figuier quand ce n'est pas le temps des figues. Il maudit le figuier qui devient sec à jamais. Là encore il ne s'agit pas d'un fait légendaire et le figuier n'est pas un arbre. Le figuier est Israël. En refusant de se convertir, Israël est le scandale permanent des chrétiens. Jadis pourtant il a porté des fruits, quand il avait des prophètes inspirés de Dieu. Maintenant il n'a plus de prophètes. Il est maudit par Dieu, justement et pour toujours. Le récit, là, doit être lu comme une parabole.

Le figuier est un arbre idéal; Jaïr, dont le nom signifie : *Dieu (me) ressuscite*, est un personnage idéal; La-

zare, Marthe et Marie sont des figures idéales. Sans peine le récit évangélique se meut dans l'irréel, c'est-à-dire dans l'autre réel. Croire matériel ce qui est symbolique et spirituel, c'est être de l'école du sot Nicodème à qui Jésus annonce : « Amen, Amen je te dis : si l'on ne naît pas à nouveau, l'on ne peut pas voir le royaume de Dieu » et qui répond : « Comment un homme peut-il naître s'il est vieux? Peut-il entrer dans le ventre de sa mère une seconde fois et naître? » Plus d'un exégète, qui prend un ton supérieur, est disciple de Nicodème. La haute poésie spirituelle des évangiles est accessible à beaucoup de simples et inaccessible à bien des savants. Si l'on n'a sur les yeux que les lunettes de l'historien et du folkloriste, l'on ne peut pas voir le royaume de Jésus.

V

Mérejkowsky a bien vu un point. Le *docétisme*, c'est-à-dire l'idée que Jésus n'est qu'*en apparence* un être de chair et d'os, est aussi ancien que le christianisme. « De Marcion jusqu'à nos jours, en passant par Jean Chrysostome et Athanase le Grand, tout le christianisme est imprégné de docétisme. » Hé oui, la querelle qui divise aujourd'hui *historicistes* et *mythologues* a divisé les évangélistes eux-mêmes. Elle ne s'est pas élevée entre des partisans et des ennemis du christianisme, mais entre des chrétiens également fervents, également sincères.

On n'accusera pas l'éditeur, le disciple, le continuateur de saint Paul, l'apôtre ascète Marcion, d'être un demi-chrétien. S'il y a jamais eu un chrétien intégral, c'est celui qui a voulu séparer complètement le christianisme du judaïsme. Nul n'a mis l'Evangile plus haut. Mérejkowsky cite et fait siens ces mots de Marcion: « O miracle des miracles, ravissement et sujet de stupeur, on ne peut rien dire, rien penser qui dépasse l'Evangile; il n'existe rien à quoi on puisse le comparer. »

L'Evangile dont Marcion parle en ces termes commence ainsi:

> L'an quinze du règne de Tibère César,
> au temps du gouverneur Ponce Pilate
> Jésus descendit du Ciel
> et apparut à Capharnaüm, ville de Galilée.

Un être qui est présenté ainsi n'est pas donné pour un personnage historique. Sa courte apparition sur la terre est une théophanie. Selon Marcion, il n'a pas de chair et, par conséquent, il n'est pas né. Sur ce point tous les témoignages sont concordants. « Il est issu du ciel, tout grand, tout adulte, tout de suite Christ, seulement Esprit, Force et Dieu (4). » « Marcion a nié absolument la naissance de notre Sauveur... Si Jésus, dit-il, est descendu du ciel, c'est afin d'être affranchi de tout mal (5). » « Marcion dit: Dieu n'aurait pas pu prendre chair et rester pur (6). » « Une naissance de Dieu est chose très honteuse, *turpissimum Dei nativitas* (7). » « Marcion dit: Jésus ne s'est pas fait homme, mais est devenu en ressemblance d'homme (8). » C'est l'expression dont s'était servi saint Paul: *devenu en ressemblance d'homme* (Phil. II, 7) : « S'il était né et avait vraiment endossé l'homme, il eût cessé d'être Dieu, perdant ce qu'il était, devenant ce qu'il n'était pas (9). »

Au contraire, l'évangile de Luc raconte en détail la conception et la naissance de Jésus. Il est vrai que cette conception est divine. Jésus, comme Persée, naît d'une vierge sur qui est passée l'ombre de Dieu. Néanmoins, cette naissance lui donne rang parmi les hommes. Elle

(1) *De caelo expositus, semel grandis, semel totus, statim Christus, spiritus et virtus et deus tantum.* Dans Tertullien, *Adversus Marcionem*, IV, 21.

(5) Hippolyte, *Philosophumena* VII, 31.

(6) Chrysostome : *Hom. in Ephes.* 23,6.

(7) Tertullien : *Adv. Marc*, III, 11.

(8) Chrysostome : *Ad Phil.*, 2,7

(9) *Si Christus natus fuisset et haminem vere induisset, deus esse desisset, amittens quod erat, dum fit quod non erat.* (Dans Tertullien, *De Carne*, 3.)

lui confère un état civil que Luc cherche à authentiquer au moyen du recensement de Quirinius rapporté par Josèphe. Ce qui permet au naïf Justin d'écrire dans sa supplique à l'empereur Antonin et à ses fils: « Jésus-Christ est né à Bethléem: vous pouvez vous en assurer par les registres du cens de Quirinius, votre premier gouverneur en Judée (10). »

Luc ne croit donc pas que la naissance d'un Dieu soit chose honteuse. Il ne craint pas de donner une chair à Jésus. Il craindrait plutôt qu'on ne la lui donnât pas et qu'on ne le tînt pas pour un homme recensé comme tel. Luc et Marcion représentent deux tendances opposées de la sensibilité chrétienne.

Lequel a raison, de l'évangile à la façon de Luc ou de l'évangile à la façon de Marcion? La question fut âprement débattue à Rome, entre 140, date où Marcion, l'ascétique marin, y aborda sur son navire, apportant son évangile, et 144, date où la décision fut prise. Marcion fut rejeté, déclaré hérétique. Mais ses églises, où se gardait l'esprit de saint Paul, lui restèrent fidèles. L'écho de cette grande dispute est conservé dans le *De carne* de Tertullien. On y voit la principale raison pour laquelle la chair fut définitivement attribuée à Jésus. Il s'agissait de sauvegarder la résurrection de la chair, qui était, comme on le voit par la lettre de Clément Romain et par le *Pasteur* d'Hermas, le grand dogme de l'Eglise romaine.

Ainsi, pour des raisons théologiques, les *antidocètes* l'emportèrent sur les *docètes*, à Rome, en 144.

VI

L'évangile de Luc était-il antérieur à celui de Marcion? Les champions de la cause devenue orthodoxe, Tertullien vers 208 et deux siècles plus tard Epiphane, l'ont affirmé. D'après eux, Marcion avait mutilé, abrégé et altéré l'évan-

(10) I. Apol. XXXIV, 2.

gile de Luc. Aujourd'hui nous pouvons en juger sur pièces.

L'évangile de Marcion a été en usage jusqu'au ve siècle dans les églises marcionites. Il s'est perdu depuis. Mais il a été cité et réfuté avec une telle abondance par Tertullien, Adamantios, Epiphane, Origène, Chrysostome, Ephrem, Isidore de Péluse et tant d'autres, qu'il est possible de le restituer presque intégralement. Nous l'avons aujourd'hui sous nos yeux, semblable à une statue brisée dont de patients archéologues ont rassemblé et raccordé les fragments épars (11).

La comparaison avec l'évangile de Luc est donc possible. Elle demande un examen complet et minutieux. Cet examen ne peut, je crois, que montrer l'antériorité de l'évangile de Marcion. Ce que celui-ci a en moins de l'évangile de Luc, c'est surtout l'introduction qui raconte la conception et la naissance de Jean-Baptiste et de Jésus, l'anecdote de Jésus parmi les docteurs (semblable à une anecdote que Josèphe raconte de lui-même), la prédication de Jean-Baptiste, le baptême de Jésus et sa généalogie, sa première prédication à Nazareth. Or, par les idées et par les procédés de style, cette introduction fait disparate avec le corps de l'évangile, lequel est en grande partie commun à Marcion et à Luc. On en conclura qu'elle est une addition à l'ouvrage primitif.

Si l'antériorité de Marcion par rapport à Luc apparaît ainsi, tout le problème critique de la filiation des évangiles est à reprendre (12). Et l'antériorité du *docétisme* sur la doctrine du Christ de chair et d'os se trouve par là même établie.

Elle l'est bien mieux encore par le fait que le texte de saint Paul: *devenu en ressemblance d'homme* (*homoiôma,*

(11) Cette restitution a été faite par Th. Zahn et par A. Harnack. Je me propose de publier le texte de l'évangile de Marcion et en indiquant en regard de chaque ligne ce qui est attesté et ce qui reste conjectural.

(12) Voir *Les cinq Evangiles* dans *Le Problème de Jésus et les Origines du Christianisme*. Paris. Les Œuvres représentatives, 1932.

schéma, les paroles effrayantes de Paul, comme dit Mérejkowsky) est antérieur à tous les évangiles.

VII

Des quatre évangiles canoniques, les critiques s'accordent à reconnaître celui de Marc pour le plus ancien. Quelle est la date de l'évangile de Marc?

Benjamin W. Bacon a très bien fait voir (13) qu'elle ne peut être tirée que d'un verset, le verset XIII, 14, où l'événement qui doit mettre en branle le scénario tout préparé de la fin du monde est ainsi décrit: « Quand vous verrez l'abomination de la désolation installée où il ne faut pas... »

Ce terme mystérieux: *l'abomination de la désolation* est la traduction littérale des mots hébreux qui désignent dans le livre de Daniel (XI, 31) et dans le premier livre des Maccabées (I, 54) l'autel d'un dieu païen. *Où il ne faut pas* désigne l'emplacement du temple de Jérusalem. Au temps d'Antiochos Epiphane, l'autel de Zeus Olympios avait été érigé dans le temple de Jérusalem. L'apocalypse de Daniel avait vu dans cette profanation suprême le grand signe de la proximité du cataclysme cosmique et du grand Jugement. L'évangile de Marc se réfère à la répétition du même fait. Quand vous verrez l'autel d'un dieu païen installé à la place du temple de Dieu, ce sera le signe de l'approche du Juge céleste, Jésus.

Bacon, après Torrey et Piganiol, a cru voir là une allusion à la profanation dont fut menacé le temple sous Caligula. Nous savons par Josèphe (*Ant.* XVIII, 8) et par un dramatique récit de Philon que Caligula ordonna de placer sa propre statue dans le temple de Jérusalem. Le légat de Syrie Pétronius fit faire la statue et l'achemina

(13) *The Gospel of Mark, its composition and date.* New Haven, 1925.

vers la Palestine. Mais le peuple se souleva et marcha au-devant du légat sacrilège. La mort de Caligula (24 janvier 41) arrêta les choses.

Il n'est guère possible que l'évangile de Marc fasse allusion à une profanation qui est toujours restée incertaine et qui, de fait, n'a pas eu lieu. D'autre part, de fortes raisons critiques empêchent d'assigner à cet écrit une date aussi ancienne que l'an 40.

En l'an 70, quand Titus détruisit Jérusalem, le Temple fut brûlé, mais aucun dieu païen ne succéda à Iahvé.

La seule fois dans l'histoire, depuis Antiochos Epiphane, où la prophétie de Daniel s'est réalisée, où *l'abomination de la désolation* a été installée *où il ne fallait pas*, ce fut après la guerre messianique de Bar-Cochébas, quand Hadrien fit dresser sur les ruines du Temple l'autel de Jupiter Capitolinus et sa propre statue et remplaça le nom sacré de Jérusalem par celui d'Aelia Capitolina. Ce fut en 135.

L'unique verset qui puisse servir à dater Marc nous reporte donc à l'an 135 (14). C'est justement l'époque de Marcion. La période où les évangiles ont été composés paraît donc être comprise entre les environs de l'an 135 et l'an 150, date à laquelle ils commencent à être cités. Les évangiles sont dans le christianisme primitif un produit d'arrière-saison.

Aujourd'hui, les *historicistes* extraient surtout de Marc leur Jésus historique. Au deuxième siècle, on ne voyait pas si clairement dans le Jésus de Marc un être de chair et d'os. Au témoignage d'Irénée (15), les Docètes (autres apparemment que les Marcionites) ne voulaient se servir que de l'évangile de Marc. Ils n'y trouvaient donc rien qui fût contraire au *docétisme*.

(14) Un indice convergent est que Marc paraît avoir lu le *Pasteur* d'Hermas, qui a été composé à Rome aux environs de 130. Voir *Quels livres saint Marc a-t-il lus?* dans *The Hibbert Journal*, oct. 1932.
(15) *Haer.* III. 2. 7.

VIII

Avant les évangiles, qu'était Jésus? Tout autre chose qu'un homme historique.

Il est impossible de comprendre le Jésus de saint Paul, ni le Jésus de l'Apocalypse, ni le Pasteur d'Hermas, ni le Jésus de l'Epître aux Hébreux, si l'on y veut découvrir la déformation, la transformation, la déification d'un homme historique.

Ce Jésus-là n'a pas été conçu dans un ventre de femme. Il l'a été dans des cerveaux de prophètes et de voyants. Ses origines sont au fond des apocalypses juives et des mystères judéo-grecs. Il est né d'un culte. Il a grandi avec ce culte même. Il n'est pas devenu Dieu par une ridicule apothéose. Il est dès le principe être divin, médiateur, rédempteur, Homme-Dieu, Fils éternel de Dieu, Pontife céleste. L'invention de son histoire est venue ensuite, secondairement. Il a été défini et senti bien avant d'être raconté.

Je rêve d'un livre qui tracerait par étapes la merveilleuse croissance de cet être divin, détaché de la substance d'Iahvé. On le verrait dans le livre de Daniel à l'état presque virtuel, puis dans le livre d'Hénoch déjà pourvu d'une personnalité divine (16). Dans les oracles de Jean-Baptiste il est le terrible Vanneur attendu. Dans les épîtres de saint Paul il devient un Dieu crucifié par les Puissances célestes; dans l'Apocalypse, l'Agneau pascal égorgé avant la création du monde; dans le *Pasteur*, la personnification de la chair devenue cohéritière de l'esprit; dans l'Epître aux Hébreux, le Grand Prêtre éternel. L'Evangile de Marcion le présente comme l'envoyé d'un Dieu Bon, étranger au monde; celui de Marc comme le Fils Bien-Aimé de Dieu; celui de Matthieu comme le

(16) Voir *L'Homme sur la Nue*, Mercure 1er sept. 1925 et *Les deux Messies*, Mercure 1er nov. 1927.

vraie Messie d'Israël; celui de Jean comme le Logos fait chair; celui de Luc comme le Sauveur des hommes.

A chacun de ces douze *évangiles*, le « Fils de l'homme » prend des traits nouveaux, sans perdre les anciens. Il en résulte un approfondissement et un enrichissement continus. Aux dernières étapes seulement, apparaissent le décor et les détails d'une vie terrestre.

L'histoire de Jésus est l'histoire de la formation de Jésus. Elle s'étend de l'an 160 avant notre ère, date du livre de Daniel, à l'an 150 de notre ère, date probable de l'évangile de Luc. Elle se passe dans les esprits, comme toutes les histoires divines. Elle est donc toute différente de celle qu'a romancée Renan. Elle est sur un autre plan, auquel accèdent facilement l'homme religieux, le poète, le sociologue, l'étudiant des religions. Jésus a, en un sens, plus de réalité que les hommes en qui il s'est formé, de même que don Quichotte a plus de réalité que Cervantès lui-même et que tous les Espagnols contemporains. Mais Jésus a une autre réalité que les hommes, une autre aussi que les simples héros de livres. N'en déplaise à Renan, Jésus n'est explicable que comme Dieu.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

RYTHME ACCÉLÉRÉ

—

SAN MIGUEL DES AÇORES

Sur l'Atlantique d'hiver, tempétueux ces jours derniers encore, soudain devenu une douce soie bleue glissante, ont surgi à l'aube les roches ocres et brunes de San Miguel des Açores. Le soleil levé derrière le plus haut mont les rend de velours rose.

Un à un s'éclairent les villages nichés au creux des belles calanques, taches blanches en éparpillements, que surmonte toujours la haute tour carrée d'une église.

Les haies rousses limitant les champs à pic au-dessus de l'eau composent un damier en relief accroché aux pentes.

Les voiles des barques de pêche s'avancent vers notre navire et les ailes battantes des oiseaux marins mêlées à l'azur nous font escorte.

—

ESCALE AUX CANARIES

Las Palmas, la fauve, l'africaine, aride, pelée, avec le seul sourire de ses maisons aux teintes vives.

La grande cathédrale sévère; on dit que Colon y pria avant de s'élancer en mer, vers les continents inconnus.

Ténériffe, moins âpre, est aride aussi, hérissée de cactus, d'aloès, et sur ses pentes une ville s'accroche.

La Laguna est fière de sa cathédrale au massif autel d'argent. Une fête religieuse se célébrait dans l'île; nous piétinions des fleurs odorantes formant des tapis aux dessins précieux. La foule s'entassait dans la petite église du Christ de la Laguna remplie d'ex-voto étranges.

Moins africaine, plus apparentée aux Antilles tropicales, est la plus occidentale des Canaries, la Palma. Ses pentes sont

rouges et roses de géraniums sauvages. Les araucuérias sont des arbres. D'agressifs « dragons » portent sur de multiples troncs enchevêtrés des groupes de cactus piquants. Lourds raisins noirs dans les vignes, pêches, figues onctueuses, abondance.

Et toujours le charme espagnol des maisons bariolées avec leurs miradors de bois ajouré, leur patio frais... Et ces flâneurs... la paresse de tous... la grâce du peuple insouciant...

Sur le môle deux femmes en habits très pauvres, assises sur une marche, me sourient, me parlent. Veulent-elles une aumône? Non, elles me disent leur souhait de bon voyage.

—

MISSISSIPI

Pendant sept heures, le navire remonte le Mississipi. Combien me plaît la navigation sur ces larges fleuves des contrées chaudes dont les rives se ressemblent!

Par moments, je crois être encore sur la rivière de Saïgon... Ilots de verdures basses, longues bandes de palétuviers au bord des rives. Quelques huttes lacustres. Des oiseaux blancs effarouchés s'envolent.

Le fleuve se rétrécit, s'élargit au gré des îlots multiples, bandes de terre plates entre lesquelles miroite l'eau verdâtre. Accrochées aux arbres, pendant lamentablement, ces longues mousses chevelues d'un gris terne. C'est bien le Mississipi dont les phrases sonores de Chateaubriand bercèrent nos adolescences...

Tout à coup, plus de rives visibles. Seulement une grande étendue étale, incolore, qui luit sous le ciel plombé.

—

XOCHIMILCO

Plaisirs du Mexique.

La plus étonnante des fêtes foraines sur l'eau. Pirogues couvertes de fleurs où pagaie, seule, quelque belle Indienne, chansons espagnoles, grandes barques décorées de guir-

landes d'œillets, de jasmins, où festoient des familles entières. Guitares et « dansons ».

Sur les rives des canaux, toute une « feria » : charros à cheval, le lasso à la main, en croupe derrière eux des « chinas problanas » au rire éclatant sous l'immense chapeau brodé d'or, au costume national garni de paillettes multicolores. Appels des marchands, tirs, baraques, photographes ambulants, cuisines en plein vent.

L'arome des piments cuits, des « salsitas », se mêle à celui des fleurs.

Dans un hangar un orchestre de cuivres alterne « dansons » mexicaines et fox-trots. Les brunes filles très fardées se pâment dans les bras des cavaliers à la ceinture lourde de cartouches.

C'est la fête des Dimanches, beaux Dimanches de Xochimilco.

Je quitte les îles flottantes du lac. Tout près d'ici, au village, une des plus célèbres églises de la conquête espagnole dresse vers le ciel bleu foncé ses tours irrégulières, son clocher d'un rose que le temps a violacé. A l'intérieur, sur les autels surchargés d'or, pleurent les tragiques statues saintes aux longs cheveux.

Je m'aventure dans le cloître à demi-ruiné. Mais je n'y suis pas seule. Un cheval est attaché à l'un des anneaux de la muraille. Près de lui se tient le « padre », vêtu en « charro » : bottes à éperons d'acier, large sombrero. Des enfants arrivent, viennent baiser la main de cet imprévu prêtre-cavalier.

—

LA FERIA DE FEVRIER A ARENAL

Une route accrochée à flanc de monts. Région déserte, royaume des plantes piquantes, griffantes, royaume des cactus de toutes sortes, des « orgues » géants, des « dragons » cauchemardants, des aloès perfides, royaume des pierres volcaniques, des pics déchiquetés en arêtes bizarres.

Et à un tournant de la route — surprise toujours renouvelée au Mexique, — des bruits de fête, des tentes blanches sur une grande place carrée, devant une humble église.

Vite s'approcher, vite se mêler aux Indiens, vite acheter une de ces couronnes-tiares en paille et fleurs de papier, comme celles qu'ils ont tous accrochées à la calotte pointue de leurs grands chapeaux.

Alors on est pris, roulé, emporté, dans le tumulte et la frénésie de cette Feria indienne dont un pèlerinage est le prétexte.

Devant l'église remplie de cierges et de fleurs où l'office continue toutes portes ouvertes, des groupes d'Indiens en costumes rituels, casques emplumés sur la tête, à l'ombre de la bannière de leur confrérie, dansent.

Tapant du pied, rythmiquement, sur sept notes monotones, ainsi qu'ils dansaient le 12 décembre en l'honneur de Notre-Dame de la Guadeloupe, ils dansent ici pour plaire au saint qu'on vénère en ce petit village d'Arenal.

Danse de l'arc, la plus belle, venue du fond des âges, danse des anges, — charmants enfants parés d'ailes dont le rôle est d'éloigner du groupe des danseurs le diable à masque d'animal sur qui pleuvent les horions.

Danse monotone... Et toujours ces visages extatiques, — au terrible soleil de midi, étouffant sous leurs oripeaux, leurs verroteries, leurs casques de plumes, — ils dansent. Et l'on se demande ce qui pourrait arrêter leur piétinement cosmique, fatal, comme les éléments de la nature.

Les autres Indiens venus à la Féria les entourent, et sur la place la foule immense continue son « paseo », va, vient, s'accroupit sous les tentes où l'on mange, où l'on boit le poulque. Tous s'empiffrent de ces « tortillas » pleines de viande hachée, qui ont été, ici même, roulées par les mains des femmes après que le maïs fut pilé sur des mortiers primitifs.

Là-bas sont les chevaux de bois les plus naïfs où s'accrochent avec étonnement des garçons dompteurs d'étalons sauvages!

La foule s'écrase partout, envahit les baraques foraines, achète et vend toutes les denrées, car cette Feria est aussi un gigantesque marché-échange de peuplades sauvages.

Pas un Européen, pas un blanc parmi ces milliers d'êtres

cuivrés. Mais les Indiens, sous leurs tiares de papier fleuri, me regardent sans haine, presque sans étonnement.

Je me sens libre au milieu de ces gens dont je partage les enfantins plaisirs...

—

VIEILLES COUTUMES INDIENNES

Dans les villages mexicains, quand approche le jour des morts, les confiseries en plein vent alignent sur leurs étalages des crânes en sucre coloré, des petits cercueils de chocolat, des squelettes en pâte croustillante que tous, grands et petits, mangent pendant ces jours de fête.

Devant les églises, la nuit, un masque sur le visage, ils dansent au son d'une musique monotone, mais non triste, pour honorer leurs parents trépassés.

—

GRATTE-CIEL DES TROPIQUES

Romantique Castello de Moro que, le premier, voit le voyageur arrivant à La Havane, beau vestige du passé. Je le préfère aux quartiers neufs, orgueil des Cubains.

Rappels d'Amérique : le Capitole modèle Washington, les hôtels à trente étages, gratte-ciel géométriques bien surprenants sous ce ciel de langueur!

Oublions-les sous les hautes voûtes fraiches d'une cathédrale au trésor admirable, élançons-nous en auto dans la nuit étouffante vers les belles avenues bordées de lauriers-roses, et vers le Malecon, large boulevard en bordure de la mer.

Plaisir du « paseo » dans une ville où toutes les femmes ont une grâce séduisante.

Et allons boire des cocktails aux fruits dans les clubs somptueux que berce la chanson marine.

—

JAMAIQUE

Comme toutes les îles des Antilles, celle-ci est plus belle, vue du pont du bateau. Les plans superposés, les jeux de la

lumière sur les monts, changeant aux différentes heures du jour. Et surtout l'extraordinaire coloration de la mer. Splendeur des rives de la Jamaïque, cette eau d'un bleu foncé s'alliant au vert en des luisances, des chatoiements comparables seulement aux ailes des papillons du Brésil.

Dans le port de Kingston, le soir, quelques chansons s'élevaient des cabarets de matelots : « Uncle Tom's cabin », « Ice house », nom ironique dans une rue incendiée, tout le jour, de soleil, — mais port sans animation. Très peu de lumières, très peu de mouvement, de cris. On est loin, dans les colonies de la « pudique Albion », des cabarets bruyants de la Martinique, au fameux quartier des « Plaisirs de Brest »!

Seuls, émergeaient de la nuit deux navires-Léviathan, bateaux-touristes venus d'Europe, les cheminées éclairées en dessous se dressant lumineuses, comme l'Obélisque de la place de la Concorde surgit, tige de cristal, de l'obscurité. Vraiment, une chose très belle sur l'eau où dansaient des reflets.

Guidée par cette clarté d'apothéose, j'ai retrouvé mon bateau dans la nuit.

Dans le plus beau Jardin Botanique de l'île, des couples d'oiseaux-mouches, vivantes pierreries vertes et violettes, se poursuivaient amoureusement.

Tournant autour des fleurs, le mâle raidissait ses ailes avec un vrombissement de petite hélice et, soudain, plongeant son long bec effilé jusqu'au cœur de la fleur convoitée; les ailes amollies, ce n'étaient plus pour lui que silencieuses et voluptueuses délices...

—

CARACAS

Après la route en lacets escaladant la montagne rouge, serpentant à travers un maquis tropical hérissé de « cierges », voici, une fois de plus, une ville aux rues étroites, aux maisons de toutes les couleurs, aux rues accrochées à flanc de monts.

Profusion d'églises, cloches des couvents, claquement des pieds des chevaux sur les pavés, cris des vendeurs de loterie, rires des jolies jeunes filles brunes faisant le paseo sur la

place fleurie, sons lointains de guitares dans la nuit, chère ambiance retrouvée...

Et l'on oublie, devant tant de grâce, les choses de mauvais goût, les panneaux-réclames qui déshonorent certaines admirables routes, les maisons aux mobiliers clinquants, l'américanisme du Nord qui cherche à envahir ces terres lumineuses.

—

LOS TEQUES

Ville de montagne où l'on arrive par des défilés rocheux très étroits et des campagnes florissantes. Les champs de canne à sucre y font des taches vert-pâle. Les cheminées roses des vieliles haciendas semblent des tours italiennes du moyen âge.

Les étalages de « punchos » bleus et rouges, les filets colorés pleins de beaux fruits, accrochés aux arbres, les monceaux de fleurs balancées aux extrémités d'un bâton sur le dos des hommes qui dévalent des hauteurs, les cavaliers fiers, tout, dans ces petites villes des Andes, dit l'insouciance, la douceur facile et gaie des saisons.

Sur le chemin du retour on me montre une séduisante demeure isolée sous les bananiers, dans une gorge de torrent. On me dit : « Un lépreux très riche habite là, seul. » Et soudain tout m'a paru sombre.

—

TRINIDAD ENCORE

Revoir l'île verte, humide, aux monts feutrés d'une végétation touffue, revoir la Grande Allée où l'on passe sous un arc de bambous géants. En bas gronde un torrent. Mordre aux lourds fruits tombés, sucer l'intérieur très dense (sorte de velours blanc onctueux) des gousses rouges des cacaotiers détachées du tronc de l'arbre, se baigner dans une petite crique où l'on accède par une descente à pic entre des lianes, des bananiers, toute une flore tropicale qui tombe jusqu'à la mer.

—

« LE CLUB DES LUCIOLES »

Il se nomme « les Champs-Elysées », ce club anglais de Trinidad, en souvenir de la vieille famille française qui habita autrefois cette demeure campagnarde; mais pour moi il restera « le Club des Lucioles ».

Sur cette terrasse, dès la nuit tombée, tandis que nous envahissaient toutes les odeurs venues des arbres à épices, les mouches de feu voletaient, disparaissaient, flammes légères mariées à la nuit.

—

L'ETRANGE HISTOIRE

« Ils ont parlé de leurs voyages... Une matchiche était le Brésil. »

Elle leur a raconté « l'étrange histoire » : une vieille petite ville coloniale, sous l'Equateur, fière de ses palmiers royaux fusant droit vers le ciel, écrasée de soleil, cernée par la jungle, celle des grands serpents, des caïmans dans les marais... Une population douce, avide de plaisir, de tam-tams, de biguines, — d'apparence inoffensive, mais dominée, dans les campagnes, par des pratiques de sorcellerie, vite influençable, vite nerveuse, et pouvant, alors, devenir cruelle. Une population que rend touchante le culte d'un homme disparu.

Un cimetière sous des arbres sans feuilles aux fleurs couleur de feu. Immédiatement à la limite de ce cimetière, commence l'inextricable forêt marécageuse. La tombe d'un homme est là, éclairée nuit et jour. Les jeunes filles y déposent des fleurs, des gâteaux. On vient lui parler, lui offrir des vœux, à chaque fête.

Eux disent, les plus humbles, les plus simples : « On a cru nous le prendre, mais il est toujours là avec nous. »

Dans chaque maison, chaque case, à la place d'honneur, son portrait.

Qu'eût pu rêver de mieux cet homme qui se dédia à sa colonie d'adoption dans une tragique aventure?

—

SUR LE MARONI

Majesté des larges fleuves du Sud-Amérique, tous les mêmes. Combien en ai-je remonté! Et maintenant, une fois de plus à l'Equateur, c'est le Maroni sur lequel je navigue. La végétation la plus dense, presque noire, au bord des eaux limoneuses. L'impénétrable forêt, repaire de serpents, de crocodiles et de forçats évadés. Quelques carbets en paille parfois sur les rives, quelques très rares pirogues où des Indiens nus pagaient, Indiens presque blancs aux visages farouches.

Il est cinq heures. Je fuis cette oppressante ville de Saint-Laurent. Je m'éloigne. Voici le fleuve, un village habité par quelques Chinois qui trafiquent, m'a-t-on dit, avec des tribus du Haut-Maroni.

Une rangée de pirogues. Debout, pagayant, de grands nègres du Centre-Afrique, anciens esclaves des Hollandais, libérés voici longtemps, rendus à la forêt. Complètement nus, hommes, femmes, les cheveux partagés en d'innombrables tresses formant des petites cornes sur la tête, gris-gris accrochés au cou, aux bras, aux jambes, très profonds tatouages.

Noblesse des beaux corps nus, sauvages.

Une des femmes noires, la plus belle, aux seins droits, fiers, vêtue du plus minuscule cache-sexe, entre chez le Chinois. Je la suis. Elle achète, ou plutôt échange, des produits du fleuve contre une robe de cotonnade à ramages, la passe avec orgueil sur sa sombre peau nue, et voici la noble statue d'ébène transformée en guenon grotesque!

ILES BAHAMAS

Entre de bas îlots madréporiques posés sur la mer d'un bleu dur stupéfiant, le petit canot à fond de verre évolue lentement.

Couleurs changeantes, vertes prairies sous-marines, monticules de sable, jeux des poissons dans les profondeurs. Et soudain, le domaine mystérieux qu'ils appellent ici : « les jardins de la mer », le domaine des fées aquatiques... Jail-



lissement de hautes tiges, de branches de coraux enchevêtrés, de flottantes anémones marines, de ces plantes animales, souples corolles roses entr'ouvertes, prêtes à happer une proie sous leur apparence d'indolente grâce.

L'eau est d'une transparence inouïe. Il semble qu'à travers la mince paroi de cristal toutes ces merveilles des grands fonds pourraient être touchés, caressés par nos mains.

Mais, comme toujours, au moment où l'illusion souveraine nous conduit au « fairy land », le batelier nous ramène au port.

—

ILES DU CAP VERT

Après neuf jours sur l'Atlantique, des terres surgissent à l'aube. Merveille! Une île haute, en sable et en roc jaune. Le désert retrouvé. Le désert posé sur l'eau bleue. Tout est en or. Il n'y a plus un arbre, plus rien. Je retrouve ce que mon cœur attendait : les jeux de la lumière sur des immensités vides.

Entre deux îles passe le bateau. L'autre île est encore dans l'ombre et la mer qui la baigne, presque noire. Des rocs sombres, verdâtres, torturés, ce que pourraient être les montagnes de l'enfer.

Iles du Cap Vert, je me souvenais d'elles. Des tourbillons de sable s'élevaient de la côte aride, à mon premier passage.

Toujours les mêmes tourbillons de sable, mais l'île inviolée que j'ai vu le soleil rosir ce matin comme les monts d'Arabie, m'a paru plus belle, plus précieuse, parce que maintenant, je sais : Pour moi, rien n'existe plus que la fascination du désert.

—

DAKAR

Contraste étrange! Dans de banales rues de sous-préfecture française aux blanches maisons neuves bien alignées, déambulent de hautes statues noires : les Sénégalais.

Où sont les Blancs? Invisibles, accablés par la chaleur, sans doute. La ville appartient aujourd'hui à ces êtres som-

bres, coiffés de turbans inouis ou de chapeaux pointus en feuilles brunes. Les plus violentes couleurs, les bijoux barbares, la beauté très égyptienne des jeunes femmes cambrées portant des charges sur la tête.

Dès les faubourgs de la ville, plus rien d'Européen ne subsiste. Les sacs de grains entassés, les bêtes venues de loin se reposent, les hommes sont là, harassés. Au marché des calebasses, les femmes accroupies forment des îlots de barbares couleurs criardes.

..C'est une saoulerie pour les yeux. Tout cela flambe sous le ciel bleu clair. Une jeune fille passe, idole raidie hiératiquement dans de larges mousselines blanches.

Et que dire de ce village au Cap Vert, ce village de N'gore où nous sommes arrivés, comme on arriverait après des jours d'étapes en un lieu sauvage!

Ce pays traversé, — une plaine désertique, de grosses pierres fauves, de la brousse maigre et basse d'où s'élèvent, tragiques, les grands baobabs.

La route menait à un village de cases coniques en paille, à de hautes jarres, en paille aussi, réservoirs de miel.

Entre des barrières épineuses nous errions, parmi une population aussi étonnée de nous voir que si cela avait été au cœur de l'Afrique.

..Des enfants nus couverts d'amulettes entouraient l'auto, nous regardaient peureusement, au centre de la place.

Les femmes se cachaient dans les cases. Sous un arbre géant, des hommes allongés sur le sol ne daignaient même pas nous voir.

Au loin, on entendait la mer se brisant sur les murailles de roches.

RENÉE FRACHON.

LES POULS CHINOIS

—

L'Acupuncture chinoise, que j'ai décrite brièvement dans un article précédent (voir *Mercure de France* du 1er avril 1932), s'est appuyée constamment sur le contrôle de l'organisme obtenu par les pouls. Pour atteindre à ce but, les observations et les expériences ont été multiples.

Le système le plus en usage, pour étudier les pouls, se divise dès l'abord en deux parties. L'une, la plus importante, est aussi facile à connaître qu'à pratiquer, ne nécessite aucun don particulier, mais ne renseigne que sur l'excitation et pléthore ou sur l'atonie et faiblesse de chacun des organes. « Distinguer le plein ou le vide, le rapide ou le ralenti, c'est vraiment le plus important dans les traditions antiques » (traité *I sio jou menn* du 16e s.; p. 312). La seconde, par contre, nécessite une finesse de tact et une mémoire synthétique assez rares; mais elle permettrait de discerner la maladie même dont le patient est atteint.

Il est en effet assez aisé de vérifier si, oui ou non, l'état d'un organe en dysfonction se reflète par un battement particulier en un point et un niveau précis d'un poignet. On peut aussi contrôler facilement si le battement de ce point et de ce niveau a changé quand le trouble de l'organe a disparu, soit après quelques minutes comme il arrive souvent avec l'acupuncture, soit après un temps plus ou moins long comme avec les autres méthodes.

Par contre, même avec une attention aiguisée, il est assez malaisé de percevoir plus qu'un nombre très restreint de maladies, et la vérification est délicate.

Il faut donc faire deux parts de cette étude : l'une accessible à tous, démontrable aisément, indispensable en Acupuncture et pouvant aider au diagnostic dans toutes les méthodes. L'autre réservée à ceux possédant des dons naturels de perception et de patience.

La première a été vérifiée en Europe. La seconde n'a pu l'être entièrement encore.

§

LES DIFFÉRENTS SYSTÈMES ANTIQUES

Différents groupes de pouls, à différentes époques, ont été employés par percevoir l'état de l'énergie et du sang.

I. — *Pouls carotidiens antiques.* Dès la plus haute antiquité (le *Nei tsing* du 28e siècle le rapporte), on se servait exclusivement des carotides primitives droite et gauche, à niveau de la pointe du cartilage thyroïde (voir fig. 1).

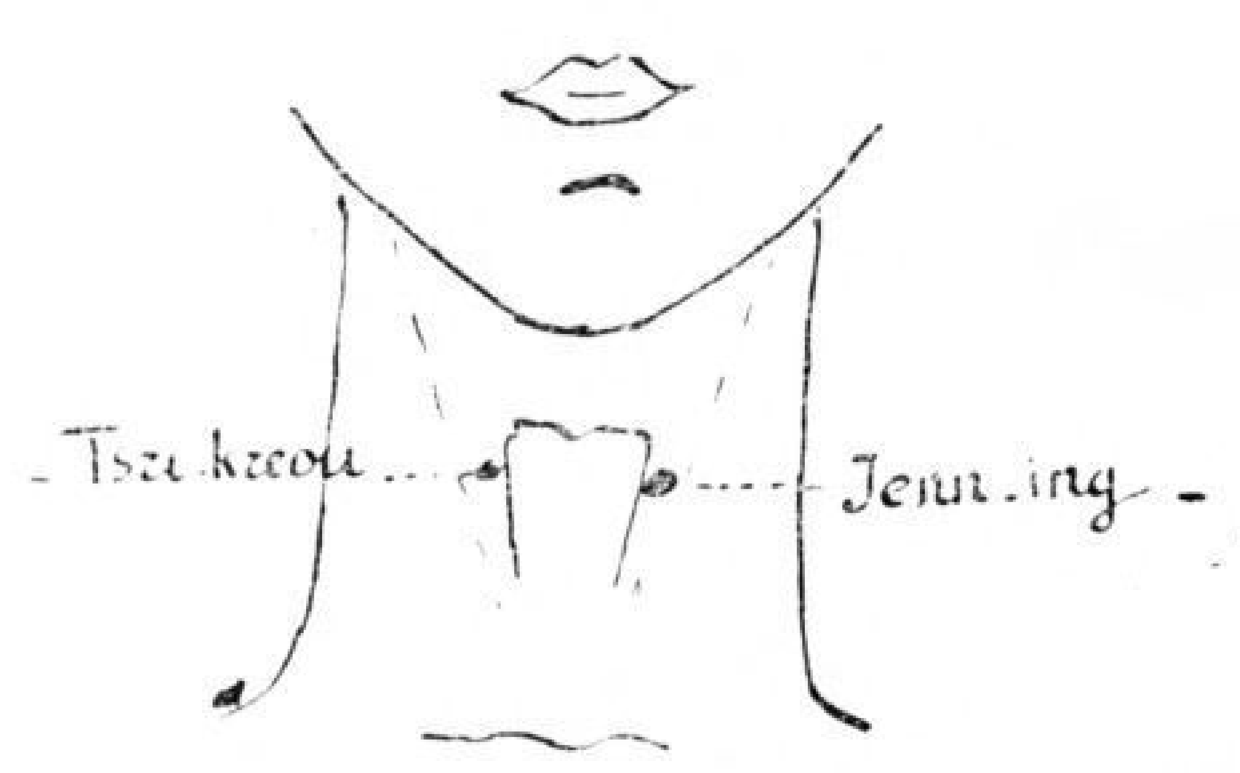


Fig. 1.

« Roa Cheou (12e siècle) rapporte que, dans l'antiquité, comme *jenn ing* « rencontre de l'homme » (pouls de gauche donnant l'état du sang) et *tsri kreou* « bouche d'énergie » (pouls de droite donnant l'état de l'énergie), on se servait des deux côtés du cartilage thyroïde » (*Ta tchreng* VIII, p. 8 v.).

L'aspect du battement de chaque côté et les rapports d'intensité d'un côté à l'autre donnaient des indications sur l'organe atteint. Les livres anciens donnent toujours le rapport de ces deux pouls (2 fois, 3 fois plus grand, etc.), en décrivant les symptômes de plénitude ou de vide de chaque organe (1).

II. — *Les pouls des méridiens.* Les médecins qui tâtaient les points sensibles des méridiens (chaque méridien reflète l'état d'un organe) eurent l'idée de noter les rapports entre les maladies et l'aspect des nombreux pouls battant sous des points sensibles de ces méridiens.

Le grand traité médical I *Sio Jou menn* du 16e siècle (I : p. 21) porte :

> Dans l'antiquité, on se servait aussi des pouls répondant en des points des méridiens. Ces pouls étaient répartis par trois groupes desservant chacun des organes-trésor et des organes-atelier.

Ces trois groupes étaient les trois méridiens *iang* (face externe) et les trois *inn* (face interne) de chaque extrémité (voir article du 1er avril 1932).

Chaque pouls, par son battement intensif ou ralenti et par l'aspect du battement, annonçait un état de l'organisme. Ainsi, la proximité des règles est annoncée par l'agitation du pouls de la pédieuse sur le cou de pied au point *Tchrong iang* ou au point *Traé-tchrong.* Si le Ta-tsri (derrière la malléole interne) bat bien, le malade en danger vivra, etc.

Certaines de ces indications sont encore utilisées par les médecins-lettrés admirateurs de l'antiquité.

(1) Signalons des faits qui égarent souvent les chercheurs : 1° Le nom de *jenn ing* « rencontre de l'homme » a été conservé pour les points du méridien de l'estomac situés à droite et à gauche du cartilage thyroïde sur la carotide, mais les deux côtés portent le même nom; 2° Ce même nom de *jenn ing* sert à désigner l'ensemble des pouls du poignet gauche qui renseignent sur les organes régissant le sang. 3° Le nom de *Tsri Kreou* est donné maintenant à l'ensemble des pouls du poignet droit qui renseignent sur l'état des organes régissant l'énergie.

Une étude complète serait trop longue. Nous nous contentons de donner l'emplacement des plus importants (voir fig. 2).

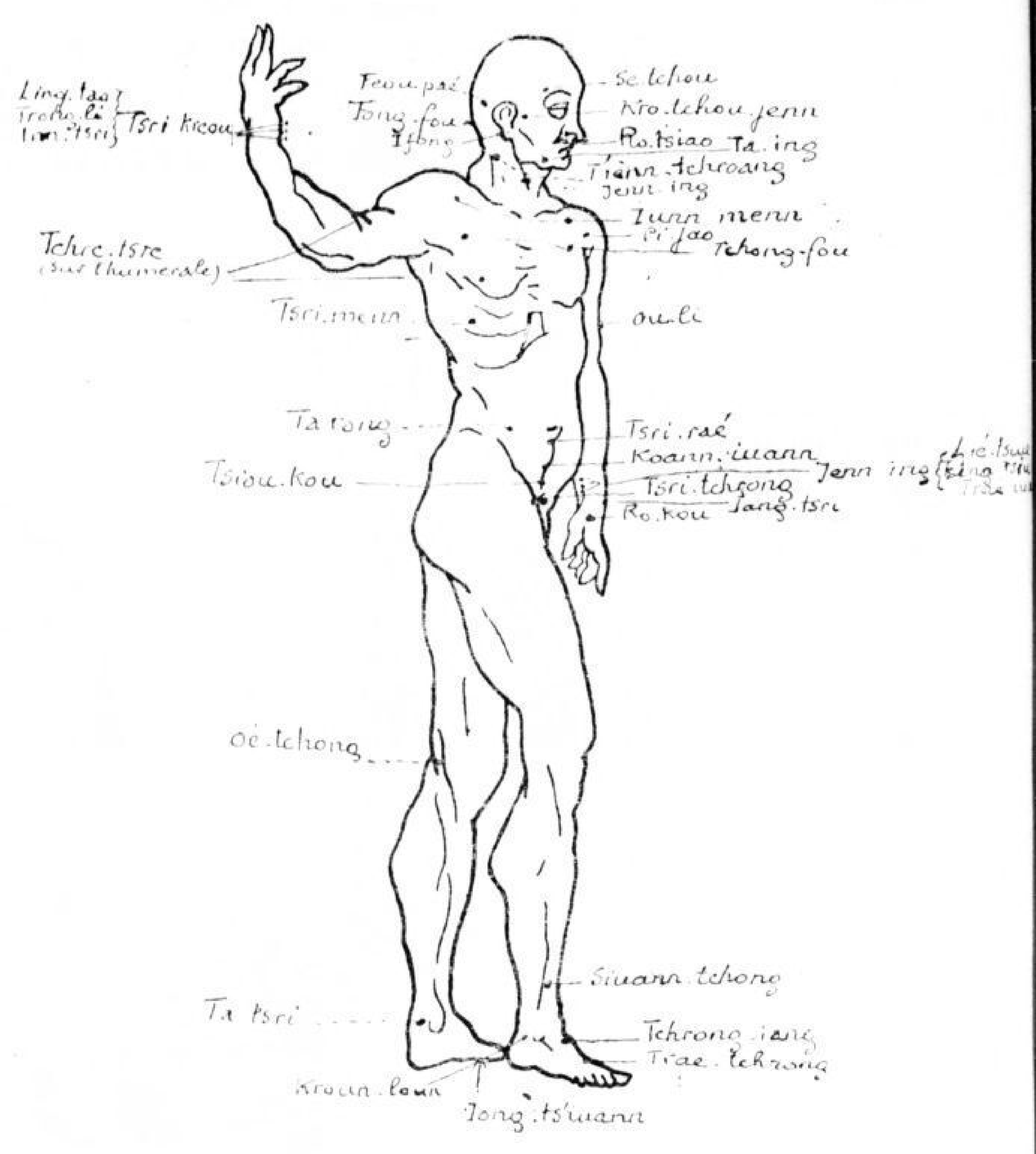


Fig. 2.

III. — *Les pouls radiaux*. La découverte des pouls radiaux serait due à Oang Chou-rouo, qui vécut sous les Tsinn, entre 265 et 420 ap. J.-C.

Roa Cheou rapporte : Arrivé aux Tsinn, Oang Chou-rouo, auteur du *Mo tsiue* « Traditions sur les Pouls », établit de se

servir des pouls radiaux *tsoun kreou* comme on le faisait des pouls carotidien droit et gauche. (*Ta tchreng*, VIII, p. 8 r (2).

Il ne faut pas supposer cependant que les chercheurs se contentaient de répéter servilement l'enseignement du maître. Ils poursuivirent leurs observations. Les systèmes de pouls radiaux peuvent se grouper en trois :

1° L'emploi unique du pouls situé immédiatement à la base du pouce, dans le creux à l'intérieur du long abducteur du pouce et du tubercule du scaphoïde, sur l'articulation du scaphoïde et du radius. C'est ce qu'on appelle, au poignet droit, la « Bouche d'énergie » *Tsri-Kreou* qui traduit les troubles d'origine interne; au poignet gauche, la « Rencontre humaine » ou « ce qui rencontre l'homme » *Jenn-ing*, qui traduit les troubles d'origine externe.

La Bouche-d'énergie est à 1/10 de pouce (env. 3 m/m) devant la Barrière (apophyse du radius) de la main droite. Elle obéit aux sept sentiments, aux fatigues de coït, aux amertumes du travail, aux excès de table, tous symptômes de troubles par causes internes.

La Rencontre-humaine est à 1/10 de pouce de la Barrière de la main gauche. Elle obéit aux six influences atmosphériques, aux excitations génésiques, aux agitations de l'énergie sexuelle, à tous symptômes d'excitation extérieure excessive (*I Sio jou menn*, I, p. 28).

Ce système, trop succinct, ne sert que pour des indications très générales.

2° Le système des « neuf gardiens » *Tsiou reou*. Le pouls radial est divisé en trois régions : la centrale, juste devant l'apophyse radiale; l'inférieure, d'un côté, à la base du pouce dans le creux à l'intérieur du tubercule du scaphoïde; la supérieure, de l'autre côté au-dessus

(2) Signalons que l'Encyclopédie Tsre-iuann, citant un auteur du XIII[e] siècle, met en doute l'attribution à Oang Chou-rouo du livre qui circule sous sa signature. Il est suggéré que cet ouvrage serait un des nombreux faux dont l'époque Song (X[e] au XII[e] siècle) a été l'auteur. Mais, si le livre est faux, son attribution à Oang Chou-rouo tend à confirmer la valeur et la célébrité de celui-ci dans ces études spéciales.

de l'apophyse. Chacune de ces régions est divisée en trois niveaux : Ciel ou superficiel; Homme ou moyen; Terre ou profond. Le tableau est le suivant :

I. Région supérieure.	Niveau superficiel : Vésicule biliaire. — moyen : Trois constricteurs. — profond : Estomac.
II. Région centrale.	Niveau superficiel : Poumons. — moyen : Cœur. — profond : L'énergie dans la poitrine.
III. Région inférieure.	Niveau superficiel : Foie. — moyen : Rate, pancréas. — profond : Reins.

Mais on percevait en même temps les organes aux trois régions (niveau profond et niveau superficiel) des deux poignets, comme on les perçoit actuellement (voir I s. j. m. : I, p. 29 r).

Ce système, très compliqué, a été abandonné.

3° Le système actuel, que nous allons décrire, étudié dès le 5ᵉ siècle apr. J.-C., et qui aurait été mis au point par Li Che-tchenn au 16ᵉ siècle.

§

LES POULS RADIAUX ACTUELS

Ils sont appelés tantôt *Koann mo,* « pouls de la Barrière », et tantôt *tsoun Kreou,* « Bouche du pouce ». Par souvenir du système antique, on conserve à l'ensemble des pouls du poignet gauche le nom de *Jenn ing,* « rencontres-humaines », et à l'ensemble des pouls du poignet droit celui de *Tsri Kreou,* « Bouche d'énergie ». Car, écrit le I *Sio jou menn* (I, p. 21 r) :

> La gauche répond aux influences extérieures rencontrées par les humains, d'où son nom de Rencontres-humaines. La droite répond aux émotions internes, à l'énergie personnelle, d'où son nom de Bouche-d'énergie.

Chaque pouls radial est divisé en trois régions, *pou* : « Pied », « Barrière », « Pouce », que l'on retrouve ainsi :

1°) Sur l'artère radiale, juste à niveau du milieu de l'apophyse du radius, la « Barrière » *Koann* (ainsi nommée parce que l'équilibre du *inn* et du *iang* s'y rétablirait) : « Le iang vit dans le « Pied » et bat dans le « Pouce ». Le inn vit dans le « Pouce » et bat dans le « Pied » (I S. j. m., I : p. 28 r). »

2°) En deçà du niveau du sommet de l'apophyse, à 1 cent. à peine de ce niveau, se trouve le « Pied », *tchre:* ainsi nommé parce qu'il est à un pied (env. 24 cent.) du pli du coude.

3°) Au delà de l'apophyse, entre celle-ci et la base du pouce, se trouve le « Pouce », *tsoun*; à l'intérieur du long abducteur, sur l'articulation scaphoïde radius, à l'intérieur du tubercule du scaphoïde. Ainsi nommé parce qu'il est à un pouce du milieu de l'éminence thénar.

Pour chacune de ces trois régions, on considère deux niveaux superposés : superficiel et profond.

Il y a donc six pouls à chaque poignet; douze en tout. Ce sont les Douze gardiens, *reou*.

L'observation a démontré que l'état de chaque organe se reflète dans le battement de l'un des Douze Gardiens (voir fig. 3). Le tableau est le suivant :

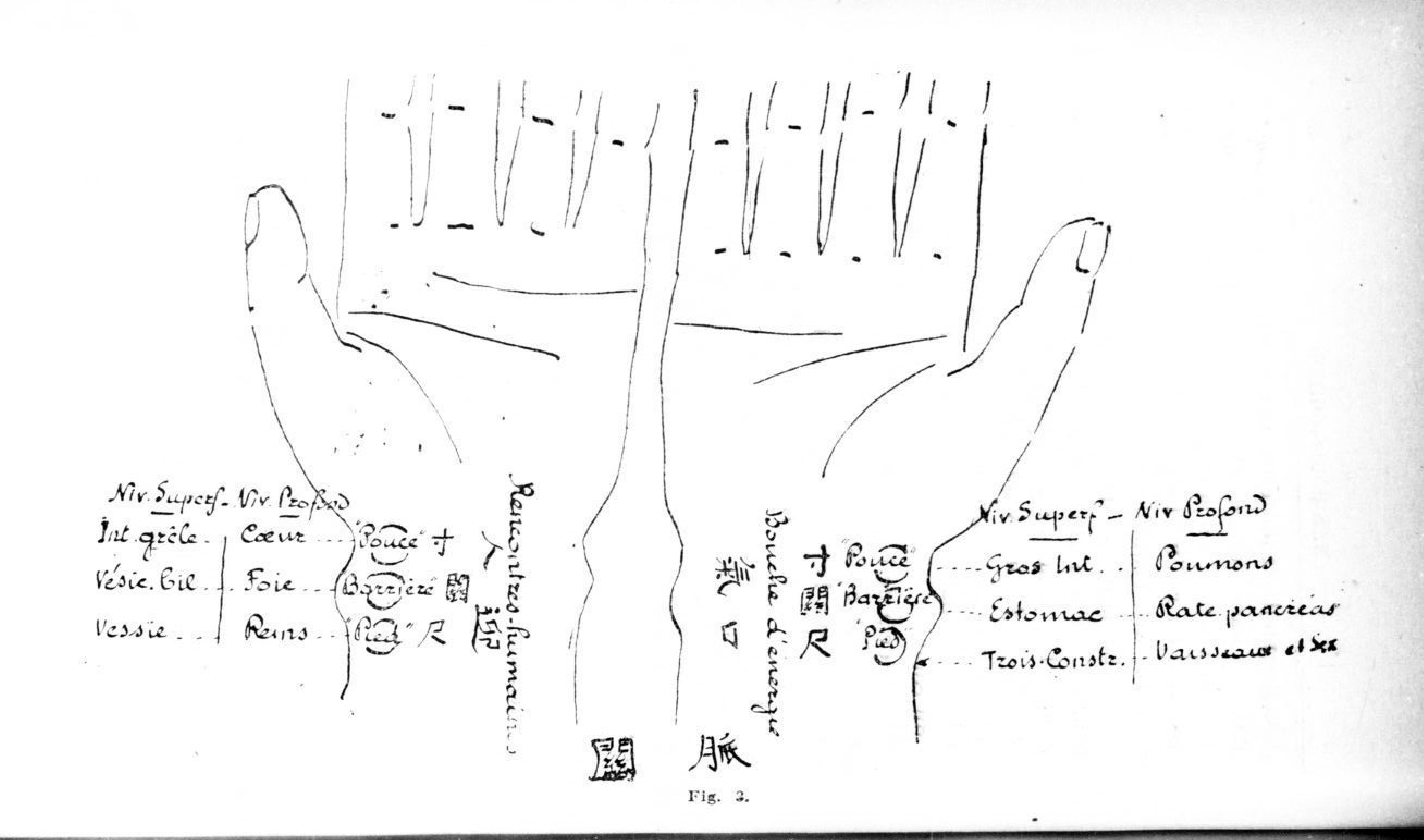
Poignet gauche :

	Niveau profond.	*Niveau superficiel.*
I. « Pouce » :	Cœur.	Intestin grêle.
II. « Barrière » :	Foie.	Vésicule biliaire.
III. « Pied » :	Reins.	Vessie.

Poignet droit :

	Niveau profond.	*Niveau superficiel.*
I. « Pouce » :	Poumons.	Gros intestin.
II. « Barrière » :	Rate, pancréas.	Estomac.
III. « Pied » :	Enveloppe-du-cœur et Porte de Destinée.	Trois constricteurs.

Cependant, le I *Sio jou menn* (I : p. 27 v) note :


Niv. Superf. - Niv. Profond
Int. grêle
Vésic. bil.
Vessie
Cœur
Foie
Reins
"Pouce" 寸
"Barrière" 關
"Pied" 尺
Rencontres-humains
人迎
Bouche d'energie
氣口
寸 "Pouce"
關 "Barrière"
尺 "Pied"
Niv. Superf. - Niv. Profond
Gros Int.
Estomac
Trois-Constr.
Poumons
Rate pancréas
Vaisseaux et Sex
脈
關
Fig. 3.

Au Pied du poignet droit, il y a trois pouls. En superficie, les Trois Constricteurs. Au niveau moyen, l'Enveloppe du Cœur, au niveau profond, la Porte-de-destinée.

La Porte-de-destinée, *Ming menn,* c'est la vie sexuelle. Les femmes enceintes ont ce pouls dur. Aux approches des périodes, ce pouls est agité.

L'Enveloppe-du-cœur est mal définie. S'agit-il des vaisseaux du cœur, ou des vaisseaux en général, ou de la fonction circulatoire? Le point n'est pas encore éclairci.

Les Trois Constricteurs ne sont pas des organes, mais des fonctions : respiratoires; digestives; urinaires et génitales (il ne faut pas confondre sexualité et génitalité).

Rate et Pancréas ne font qu'un. Peut-être étaient-ils soudés chez les anciens Chinois?

Pour tâter les pouls, on place l'index, le médius et l'annulaire sur l'artère radiale, de manière que le medius soit en face du sommet de l'apophyse radiale. L'index et l'annulaire sont plus ou moins serrés, selon la taille du sujet. Pour les enfants, il est nécessaire de prendre les trois régions l'une après l'autre.

On appuie d'abord légèrement pour tâter les niveaux superficiels. Puis lourdement pour percevoir les niveaux profonds.

Il convient d'attendre vingt battements pour chacun afin de juger des irrégularités ou arrêts.

Le *I Sio jou menn* (I p. 21 r) donne l'indication suivante :

Tous ceux qui tâtent les pouls doivent d'abord, avec le doigt du milieu, appuyer et presser à niveau de l'os élevé, la Barrière. Le doigt qui vient en avant et celui en arrière doivent, si le malade est grand, être un peu écartés; si le malade est petit, être un peu rapprochés.

D'abord, on presse légèrement et on examine.

Puis on appuie, ni légèrement ni lourdement, et on examine.

Enfin, on appuie lourdement et on examine.

§

Cette conception chinoise du reflet de chaque organe en un point et un niveau fixes de chaque poignet suppose que chaque pouls bat toujours au même endroit, c'est-à-dire que certains points de l'artère ont une diastole et une systole, tandis que les points voisins restent immobiles.

Ce fait est confirmé par l'observation que si le pouls bat au delà ou en deçà de son point normal, cela indique un excès ou une insuffisance de l'énergie de l'organe.

On peut vérifier en effet cette fixité des pouls en déplaçant d'un demi-centimètre les trois doigts placés à la chinoise. Les pouls, alors, battent entre les doigts et non dessous.

Ce fait, qui n'est pas signalé dans nos traités de physiologie, soulève quelques problèmes. D'abord, que signifie exactement le pouls en Chine et en Europe?

Pour l'Europe, c'est « la sensation de choc éprouvée par le doigt qui palpe une artère en la déprimant sur un plan résistant » (Hédon, *Physiologie*, p. 249). Le point de vue est subjectif et s'attache à la sensation plus qu'à ce qui la cause.

Pour la Chine, l'idéogramme employé désigne toute artère battante qui peut être perçue du doigt. Le point de vue est objectif et s'attache à l'artère battante elle-même.

L'idéogramme *mo* (qui désigne les pouls et les artères) est formé des signes : « chair », *jeou*, et « éternel », *iong*. Ce qui veut dire que leur action est incessante dans la chair. Autrefois l'idéogramme était *mo* formé de : « sang » siue, et *praé*, « se diviser », discriminer . Ce qui discrimine l'énergie et le sang. (I *Sio jou menn;* traité médical du XVIe siècle : I, p 21, n.

Aujourd'hui on a mélangé les deux idéogrammes et l'on a le complexe : « chair-se diviser », ce qui se divise dans la chair.

A quoi le pouls est-il dû? Qu'est-il en soi?
Pour l'Europe (Hédon : *Physiologie*, p. 249) :

Le pouls est dû au changement brusque de la tension artérielle au moment du passage de l'onde qui prend naissance dans l'aorte sous l'impulsion du ventricule.

Cette ondulation se propage jusqu'aux capillaires, où elle s'éteint, avec une vitesse de 9 mètres par seconde.

Il ne faut, par conséquent, pas confondre cette vitesse de l'onde (forma materiae progrediens) avec la vitesse de la masse liquide qui est bien plus faible.

En effet, la vitesse de la masse liquide est pour le cheval de 40 à 50 cent. dans l'aorte, de 20 à 30 cent. dans la carotide, de 56 mm. dans la métatarsienne.

Pour l'homme, cette vitesse dans le poignet n'est pas donnée. Il est indiqué seulement que le tour complet du sang se fait dans l'homme en 23 secondes environ.

Il n'est pas précisé si la vitesse de l'onde diminue graduellement ou s'éteint brusquement aux capillaires. Et, d'ailleurs, s'éteint-elle entièrement dans les capillaires?

Je n'ai pas encore trouvé dans les ouvrages chinois de médecine une explication précise du pouls. Mais, puisqu'il est écrit que l'on doit y chercher des indications distinctes sur l'énergie et le sang, il semble bien que les Chinois aient vu une différence importante entre l'énergie du battement et le mouvement de la masse liquide.

L'état de l'énergie est ce qui intéresse réellement, car il est écrit : « le sang dépouillé d'énergie stagne et meurt. L'énergie se manifeste même par d'autres moyens que le sang. »

Le *Nei tsing* (chap. XV) au 28e siècle comptait que l'énergie, avant de revenir au cœur, avait parcouru « dans les 28 vaisseaux » 162 pieds (env. 40 m. 50). Chaque respiration (1 expiration et 1 inspiration) correspond à 4 ou 5 battements du pouls. A chaque respiration,

l'énergie avance de 6 pouces (environ 75 cm.). « L'énergie fait un tour dans le corps pendant que la clepsydre descend de 2/100ᵉ du jour (28 min. 48 sec.) et pendant 270 respirations. Elle fait 50 tours en 24 h. »

Ceci donnerait environ 40 m. 50 pour le tour des 28 vaisseaux, et une vitesse moyenne, sur ce parcours, de 14 cent. à la seconde.

S'agit-il des méridiens ou des artères et veines?

Il a été bien observé en Europe que le pouls était dû au changement de tension artérielle au passage de l'onde qui prend naissance dans l'aorte et parcourt le sang à une vitesse de 9 mètres à la seconde, mais on ne précise pas la longueur de l'onde (les maxima d'après les Chinois sont séparés d'un centimètre environ chez l'adulte), ni son amplitude, ni sa nature.

Or, les seules ondes qui ont un ventre toujours au même point et un nœud toujours au même point sont les ondes stationnaires qui sont produites par la rencontre de deux ondes opposées.

Les Chinois parlent bien d'énergies opposées *inn* et *iang*. Mais, à défaut d'onde opposée, non encore signalée en Europe, comment expliquer la fixité d'emplacement des battements? Peut-on supposer que l'onde partie du cœur se réfléchit aux capillaires? S'agirait-il, puisque les pouls d'organes sont fixes et séparés, du battement séparé de segments d'artères agissant comme autant de cœurs?

Le déplacement léger, en deçà par faiblesse, au delà par excès d'énergie, montre que, sur l'artère, d'autres segments que ceux des points normaux peuvent battre par moments. Le problème vaut d'être étudié.

D'autre part, il est utile, avant de donner les textes chinois, de rectifier les dénominations, comme dit Confucius, afin que l'on puisse comprendre ce que les textes veulent dire.

On devrait en effet, s'il s'agit d'une onde, classer les

perceptions du pouls selon les points de vue suivants :

1°) Sa hauteur ou sa non-hauteur, c'est-à-dire son amplitude (qui varie selon l'état du sujet) : élevé ou bas ou aboli.

2°) La distance parcourue par un maximum pendant la période, c'est-à-dire sa longueur (les pouls sont fixes et il y a un maximum tous les centimètres environ).

3°) Le grand ou le petit nombre des maxima à la seconde en un même point, c'est-à-dire sa fréquence (le pouls normal de 70 à la minute donnerait une fréquence de 70/60 = 1, à la sec. 166,) : rapide ou lent. Pour les Chinois, la normale est de quatre battements pour une respiration du sujet.

4°) La résistance ou la non-résistance sous la pression du doigt, c'est-à-dire sa pression (variable selon l'état du sujet) : dur ou mou.

5°) La forme du sommet, glissant et arrondi, ou rugueux ou dicrote ou en plateau; c'est-à-dire sa forme.

6°) La régularité des battements; la succession de séries fortes et de séries faibles; c'est-à-dire la régularité. Régulier ou irrégulier.

7°) Les arrêts d'un battement sur deux ou davantage; ou les arrêts de plusieurs battements; c'est-à-dire sa continuité. Continu ou discontinu.

8°) L'endroit où le maximum apparaît ,soit en deçà, soit au delà, soit au point normal; c'est-à-dire son emplacement. En deçà ou au delà.

On verra que les Chinois ont étudié et noté chacun de ces aspects, quoiqu'en ne les appelant pas de ces noms.

§

La partie aisée du diagnostic par les pouls comprend : 1°) Une constatation générale de l'activité de l'énergie et du sang, en tâtant l'ensemble des deux poignets et en les comparant l'un à l'autre; 2°) Ce que l'on pourrait appeler le rapport des recettes et des dépenses d'énergie

par l'examen des organes superficiels *iang* de digestion et assimilation (niveaux superficiels), et des organes profonds *inn* de contrôle du sang (niveaux profonds) ; 3°) L'état d'activité ou d'atonie de chaque organe, par la palpation séparée de chacun des douze pouls.

Le traité médical *i Sio jou menn* du 16e siècle porte (I, p. 21) :

D'une manière générale, les artères transportent l'énergie et le sang.

Quand énergie et sang abondent, les pouls sont égaux et normaux. Quand énergie et sang sont troublés, les pouls sont troublés.

Les pouls sont la matérialisation du sang. L'énergie et le sang sont indispensables aux pouls.

En comparant les poignets, on peut de plus distinguer si c'est l'énergie qui domine ou si c'est le sang. En effet :

1°) Tous les organes du poignet gauche auraient une action directe sur la vie physique, sur la nature et la pureté du sang. Le poignet gauche entier, s'il bat plus fort que le droit, indique une prédominance du sang, du physique, sur l'énergie, sur le conscient et la force nerveuse.

2°) Tous les organes du poignet droit auraient une action directe sur la quantité et la qualité de l'énergie. Si le poignet droit bat plus fort que le gauche, il y a prédominance de l'énergie sur le sang, sur le physique.

Le *I Sio jou menn* (I, p. 21) l'explique ainsi :

Les pouls gauches sont en liaison avec le *inn*. Ceux de la droite avec le *iang*.

En effet, à gauche, le Cœur gouverne le sang qui est *inn*. Cœur, Foie, Vésicule biliaire, Reins, Vessie sont tous des voies suivies par le sang et l'énergie sexuelle.

A droite, les Poumons gouvernent l'énergie qui est *iang*. Rate, pancréas, Estomac, Vaisseaux et Sexualité et Trois

Constricteurs sont tous des transporteurs et transformateurs d'énergie.

Par énergie sexuelle, *tsing*, l'on entend ce qui est considéré comme la source de toutes nos énergies physiques, de toutes nos activités sexuelles ou matérialisées (sublimées, dirait Freud).

Il y a entre Sang (à gauche) et Energie (à droite) des rapports importants, à préciser.

Tout d'abord, nous l'avons vu :

1° Le Sang (gauche) répond davantage aux influences externes : les six températures (chaleur et froid, sécheresse ou humidité, vent ou lourdeur), excitations sensorielles ou sensuelles.

2° L'Energie (droite) répond surtout aux influences internes : Sept sentiments (joie ou mécontentement, crainte ou émotivité, pensée, soucis, chagrin), les fatigues de maison, les excès de travail.

A gauche donc, les pouls en excès indiquent une excitation aiguë causée par un choc externe. Les pouls insuffisants indiquent un affaiblissement du sang par action lente et continue externe.

A droite : les pouls en excès indiquent une surexcitation vitale aiguë morale ou mentale ou bien une excitation vitale douloureuse des organes digestifs par trouble moral ou mental. Les pouls insuffisants indiquent une lassitude vitale par atteinte lente et prolongée morale ou mentale.

Mais il faut indiquer que : à l'état normal et à égalité, la gauche (sang, énergie sexuelle) domine et met toujours en danger la droite (énergie consciente et morale). L'instinct, l'inconscient, sont les maîtres du conscient.

La gauche est solide. La droite est faible. Ils sont différents comme mari (à gauche) et femme (à droite).

Le « Pouce » gauche domine le « Pouce » droit. La « Bar-

rière » gauche domine la « Barrière » droite. Le « Pied » gauche détruit le « Pied » droit. (I, p. 21).

On aurait donc le tableau suivant :

Droite (Energie-Iang)	domine :		*Gauche* (Inn-Sang)
—			—
I. « Pouce » :	Superf. : Int. grêle.	Domine :	Gros Int.
	Profond. : Cœur.	»	Poumons.
II. « Barrière » :	Superf. : Vés. bil.	»	Estomac.
	Prof. : Foie.	»	Rate, panc.
III. « Pied » :	Superf. : Vessie.	»	3 Constric.
	Prof. : Reins.	»	Envel. du cœur et sexualité.

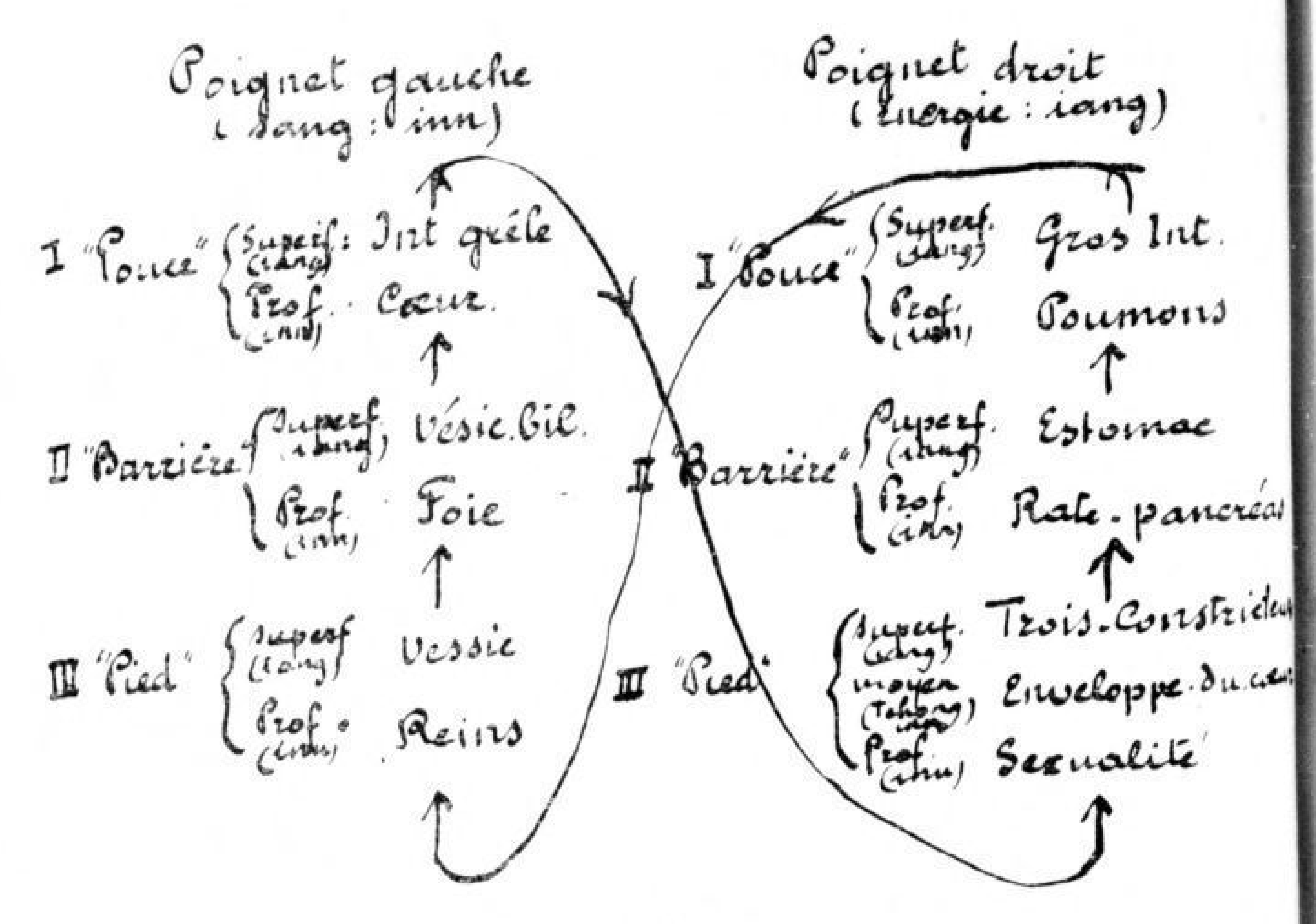


Fig. 4.

La signification pratique de ce tableau est que, si l'organe dominateur, « l'Epoux », est malade, il faut toujours exciter, tonifier, fortifier « l'Epouse », l'organe dominé et encore intact, car le fonctionnement de ce dernier est en danger.

Dans chaque poignet et d'un poignet à l'autre, un second rapport d'organes, celui de la « Mère à Fils », est indiqué en disant que les pouls « s'engendrent » dans un ordre déterminé : dans chaque poignet, dans le sens centripète. Et d'un poignet à l'autre, le « Pouce » de l'un faisant naître le « Pied » de l'autre (voir I. s. p. m., I, p. 21 r). Le tableau serait celui de notre figure 4.

C'est ce qu'on appelle les relations de « Mère » à « Fils ». L'utilité pratique étant que : 1°) Si un organe est en excès, il faut disperser le Fils pour que la Mère puisse s'écouler, se vider de son excès; 2°) Si un organe est en insuffisance, il faut exciter, tonifier la Mère pour que celle-ci puisse « nourrir » le Fils.

Le rapport, dans l'un et l'autre poignet, des pouls profonds *inn* aux pouls superficiels *iang*, est étudié avec soin.

A chaque poignet, il y a trois pouls superficiels et trois profonds. Les trois superficiels sont, nous l'avons vu, ceux des organes *iang* (organes-ateliers qui prennent l'énergie au dehors et dont les méridiens sont sur les faces externes des membres); les trois profonds sont ceux des organes *inn* (organes-trésor, qui distribuent le sang et l'énergie à l'intérieur et dont les méridiens sont sur les faces internes des membres).

Le rapport de ces deux groupes d'organes est à considérer. Il renseigne sur la différence entre les recettes et les dépenses d'énergie ou de sang.

Si la maladie atteint l'ensemble des pouls profonds (*inn*, sang), c'est que la nature ou la circulation du sang sont troublées. Si elle atteint les pouls superficiels (sang, énergie), c'est que la prise d'énergie à l'extérieur, la vie consciente, la force vitale et les réactions de sentiments sont troublées.

Si l'ensemble des pouls profonds, *inn*, est actif en excès avec des pouls superficiels *iang* normaux, c'est qu'il

y a excès temporaire ou inflammation des organes du sang.

Si, au contraire, tous les *inn* sont atones avec des *iang* normaux, c'est qu'il y a usure, épuisement des organes du sang.

Des pouls superficiels, *iang,* actifs, avec des pouls profonds, *inn,* normaux, c'est surexcitation nerveuse; on « prend sur soi », ou bien il y a inflammation des organes digestifs.

Au contraire, des pouls *iang* faibles et mous avec des pouls *inn* normaux, c'est affaiblissement nerveux, atténuation du Conscient : on se laisse aller à son instinct, sans raisonner; ou bien c'est atonie des organes digestifs.

Chaque pouls d'organe renseigne sur l'état de cet organe. Certains aspects sont impossibles à ne pas reconnaître :

Rapide : fièvre, chaleur, suractivité de l'organe.

Lent : atonie, ralentissement, froid de l'organe.

Elevé (haut, grand) et ferme (dur), c'est plénitude, douleur ou contraction récente de l'organe.

Bas (petit) et mou, c'est vide, froid, ou atonie prolongée de l'organe.

Il faut noter l'importance spéciale attachée au pouls de la sexualité, *Ming menn,* « porte des destinées », qui est le pouls le plus profond de « Pied » à droite. Quand le pouls de la sexualité existe, quelle que soit la maladie, on vivra. S'il n'est plus, on meurt.

Les maladies de Sexualité des femmes se voient au pouls de la Sexualité. Celles des hommes se voient au pouls des Reins (I.S.j.m. : I, p. 27r.).

Une femme enceinte a le pouls de la Sexualité dur. Pour une femme non enceinte, peu avant les règles, il est agité. (*Id.,* p. 27r.).

On en arrive bien vite à distinguer de nombreux as-

pects des pouls. C'est ainsi que l'on est tenté d'étudier la seconde partie plus compliquée de la méthode.

§

La seconde partie de l'étude des pouls est complexe et n'a pas encore été entièrement vérifiée en Europe. Elle exige de connaître et d'avoir compris :

1°) La première partie; 2°) Tous les aspects possibles des pouls et la signification propre à chacun de ces aspects; 3°) La signification de ces aspects appliquée à l'ensemble des douze pouls s'ils sont concordants; 4°) La signification de ces aspects par groupes de deux pouls (un profond, un superficiel); 5° La signification de chaque aspect appliqué à chaque organe, et le pouls normal de chaque organe; 6°) Le pouls révélateur de chaque maladie.

Je ne décrirai aujourd'hui que les aspects et leur signification. Le reste fournit la matière d'un volume, et l'abrégé le plus simplifié dépasse le cadre d'un article.

Les aspects particuliers à chaque pouls sont nombreux.

Les Chinois en ont distingué 27 (en réalité 28) bien différents. Chaque pouls peut présenter soit un seul de ces aspects, soit plusieurs réunis.

Les ouvrages chinois anciens et modernes divisent ces 28 aspects en trois groupes :

1° Les « Sept extérieurs », *tsri piao,* qui comprennent tous les aspects que le doigt peut percevoir dès le toucher (Superficiel, Creux, Glissant, Plein, En corde, Serré, Vaste). Ce sont les aspects *iang.*

2° Les « Huit intérieurs », *Pa li,* qui comprennent tous les aspects que le doigt ne perçoit qu'en appuyant (Menu, Sombre, Lent, Ralenti, Rugueux, Couché, Mou, Faible). Ce sont les aspects *inn.*

3° Les « Neuf Voies », *tsiou tao,* qui comprennent les aspects de mouvement (Fin, Rapide, Agité, Vide, Pressé, Noué, Epandu, Changeant, En cuir).

Il y a encore 4 aspects non classés : Au delà, En deçà, Grand, Aboli (voir I. s. j. m. : I : p. 21 r).

En étudiant ces aspects, on constate que les uns sont simples et les autres composés; ces derniers étant si souvent unis qu'ils constituent des entités.

Il m'a paru plus utile, au lieu de les décrire dans l'ordre chinois, de les grouper par caractéristiques d'onde en opposant les contraires (excès ou insuffisance); et de mettre pour chacun la signification très générale qui lui est propre et qui se modifie, on le verra plus loin, selon le pouls d'organe qui présente cet aspect (tiré du I s. j. m. : I : p. 21 r).

1° Amplitude (élevé ou petit)

EXCÈS

1° *Vaste* (*rong*). En longues ondulations pleines, pareilles à la mer.

Chaleur, énergie et sang brûlants. Extérieur et intérieur sont chauds.

INSUFFISANCE

1° *Menu* (*oé*). Comme le fil, aisé à briser d'un collier de perles, il n'est pas apparent, au point que tantôt il semble exister et tantôt ne pas exister.

Froid. Energie et sang sont vides et froids. Amas froids sous l'ombilic formant douleur ou relâchement.

2° *Fin* (*Si*). Comme un fil, mais son mouvement peut encore être examiné et est constant.

Peu d'énergie. L'énergie de base, originelle, est insuffisante. Energie sexuelle et sang sont fatigués.

3° *Aboli* (*tsiue*). Ne se distingue pas sous la pression (décrit aussi comme « sans pouls »).

Vide grave.

2° Fréquence (rapide ou lent)

1° *Rapide* (*Chou,* nombreux). Vient 6 fois ou plus en une respiration (la normale étant de 4).

C'est un pouls de fièvre. Il commande l'agitation du cœur et peut mener au délire.

1° *Ralenti* (*tchre,* retardé). Trois fois en une respiration (4 étant la normale.

Froid. Le iang est vide. L'intérieur est froid. L'extérieur a des symptômes de froid.

2° *Lent* (*roann*). Sensiblement moins rapide que la normale (qui est à 4 battements pour une respiration).

C'est inaction de la peau. Et si on l'a grandement et par moment, c'est qu'énergie et sang ne circulent plus dans le derme qui est dur, paralysé, ou avec rhumatisme chaud et douloureux.

3°*Epandu* (*Sann,* éparpillé). Lent et fuyant sous le doigt. Venue et départ ne sont pas clairs. Si on appuie lourdement on le perd. Il a un extérieur et pas d'intérieur.

Vide d'énergie et sang.

3° Pression (dur ou mou)

1° *Plein* (*che*). Plus on appuie avec force et plus il bat fort (pression et amplitude).

Plénitude de l'énergie. Il y a chaleur car le sang suit l'énergie et circule. C'est le pouls de la chaleur du sang et de l'énergie.

2° *En cuir* (*Ko*). Comme un tambour bien tendu (plein sans amplitude).

Energie et sang vont partir,

1° *Vide* (*Siu*). Bien que perceptible et grand, il est sans fermeté. Qu'on appuye ou non, il ne résiste pas.

Energie et sang sont tous deux vides. C'est pourquoi il y a beaucoup d'idées fausses, d'émotivité, de timidité.

2° *Mou* (*jou*). Entièrement sans forme quelle que soit la manière dont on appuie. Une main légère le laisse venir; une

ou sont étranges, étant détournés de leur règle constante. Les mâles ne transforment plus leur énergie sexuelle en sperme. Les femmes ont métrorragies ou pertes ou des avortements à mi-grossesse. C'est un présage de froid et vide prochain.

3° *En corde* (*Siènu*). Pareil à une corde d'arc tendu, il demeure droit et tendu, que l'on tâte en superficie ou en profondeur (pression sans amplitude).

Lésions de tuberculose. Energie et sang sont tous deux en danger.

main lourde l'écarte.

Transpiration abondante sans cause. Fréquent chez les vieillards. Déchéance et affaiblissement de l'énergie et du sang; vide. Dans la force de l'âge, il y a danger.

3° *Grand* (*ta*). En superficie, soulève le doigt comme le Vaste, mais si on appuie, il est sans force comme le Superficiel et le Mou.

La maladie entre; le mal abonde. Energie et sang sont vides et ne peuvent agir, c'est pourquoi le mal peut entrer.

4° *Faible* (*joann*). Semble sur le point de s'arrêter, mais n'a pas d'arrêt. Si on appuie, semble sur le point de disparaître. Si on relève le doigt, il disparaît.

Vide d'énergie et d'énergie-sexuelle vraie. Douleur engourdissante et picotante d'os et de constitution qui sont creux et vides. Chez des vieillards, pas de remède.

4° Emplacement

1° *Au-delà* (allongé, *tchrang*). qui bat au delà de son emplacement normal. Venue et départ sans différence (déplacement et manque d'amplitude).

C'est signe d'excès d'énergie; mais énergie et sang sont réglés et sans trouble; et même s'il y a lenteur, les cent maladies sont aisées à guérir.

1° *En deçà* (court, *toann*). Atteignant à peine son emplacement en deçà.

Il y a maladie. Est en deçà parce qu'il y a entrave de l'énergie; ou bien l'énergie de l'estomac est déchéante, amoindrie. Dans toute maladie, si on voit cet aspect, guérison difficile.

5° Niveau (battant en superficie ou en profondeur)

1° *Sombré* (*chenn*). En appuyant fort on le perçoit. En appuyant légèrement, on ne sent rien. Le contraire de Superficiel.

Refoulement de l'énergie avec douleur aiguë et sourde. Toute douleur d'énergie.

2° *Couché* (*fou*). Il faut appuyer jusqu'à l'os pour le percevoir.

C'est Koana-ko (arrêt des fonctions); inn et iang sont aplatis, couchés; il y a occlusion et fermeture (des deux besoins).

1° *Superficiel* (*feou*). On peut le percevoir en tâtant avec délicatesse. Il disparaît si on appuie. Le contraire de Sombré.

C'est Fong (hémiplégie, névralgie, contracture).

6° Forme

1° *Glissant* (*roa*). Doux et dur comme des perles allant et venant. Contraire du rugueux.

Beaucoup de glaires. Est causé par l'excès de sang suivant l'énergie qui est elle-même comprimée, monte et forme des glaires.

2° *Serré* (*tsinn*). Pareil à une corde serrée qu'on vient de tordre (dur et petit et rapide).

C'est douleur. Un mal a saisi énergie et sang et les bouleverse; d'où la douleur.

1° *Rugueux* (*che;* raboteux). Son mouvement n'est pas uniforme; il est comme un bambou coupé de nœuds. Contraire de Glissant.

Energie sexuelle et inn sont lésés; le sang est vaincu. Sang et énergie-sexuelle sont sans vie, desséchés. Les mâles l'ont par excès sexuels lésant l'énergie sexuelle. Les femmes enceintes l'ont quand le fœtus a peu de sang ou cause des douleurs. Les femmes non enceintes l'ont par refoulement de sang et entraves de sang.

2° *Creux* (*Kreou*; Dicrote?). Le sommet est divisé en deux têtes comme une tige d'oignon écrasée. Au milieu, il y a un intervalle, une coupure.

C'est vide de sang. Le sang dé-

pend du *inn* dont la règle est la lassitude constante.

3° *Agité* (*tong*, remuant). Comme un pois qui roule, sans aller et venir, semblant rouler sur place sans partir ni revenir.

Sang dépouillé. S'il est constant, c'est le pouls de la tuberculose et du vide. Est causé par dépouillement, écoulement, métrorragie, diarrhée grave, maladie des divisions du sang.

7° Régularité, arrêts

1° *Noué* (*tsié*). Le pouls est lent, vient en retard et a des arrêts.

C'est le pouls des amas. Le *inn* (sang, énergie-sexuelle) abonde et le *iang* ne le remplace pas. A l'intérieur et l'extérieur, entraves du mal formant amas.

2° *Pressé* (*Srou;* en hâte). Six battements pour une respiration (la normale est de quatre), mais s'arrêtant par moment. (Rapide avec arrêts).

C'est chaleur extrême. Le iang abonde; et le inn, à l'intérieur, n'est pas de même force.

1° *Changeant* (*taé*). Rapide avec arrêts. Mais les arrêts ne ne sont pas comparables à ceux de Noué ou de Pressé. Il a en effet dix battements pour un arrêt; ou vingt, trente, quarante battements pour un arrêt. D'abord Rugueux, Mou, puis s'arrête; les arrêts sont réguliers.

Déchéance de l'énergie. L'énergie originelle est déchue à l'extrême; c'est pour les organes-trésor, le pouls qui mène à la mort.

§

Tout ce qui peut aider au diagnostic, et surtout guider pour le traitement, est du plus haut intérêt pour le malade autant que pour le médecin.

Les règles d'hygiène et d'alimentation sont assez répandues de nos jours pour que, sous le contrôle forcément intermittent du médecin, le malade puisse, en prenant son propre pouls, vérifier l'état de ses organes importants, modifier son régime temporairement jusqu'à la prochaine consultation, et apporter déjà, par les sensations observées, une aide précieuse à son conseiller médical.

Pour le médecin lui-même, ce moyen aisé et rapide de contrôle peut attirer son attention sur un organe qui, depuis un récent examen prolongé, est devenu malade sans se signaler encore par des troubles marqués.

Les expériences qui se poursuivent permettront sans doute de mieux comprendre la partie plus complexe de la méthode, l'aspect de chaque pouls d'organe selon son état, et l'aspect des pouls selon chaque maladie. Mais déjà nous serions heureux que la partie publiée aujourd'hui puisse être étudiée et critiquée par tous ceux, savants ou malades, que l'importante question de la santé intéresse.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

LA SOLITAIRE DE PORT-ROYAL

Elle vient de mourir à l'âge de quatre-vingts sept ans. Avec elle disparaît un peu du pittoresque et aussi un peu de l'âme de Port-Royal des Champs. Les visiteurs de l'abbaye ne verront plus sa silhouette menue errer dans les ruines du cloître. Ils ne railleront plus sa coiffure et sa mante antiques, son bâton de coudrier qui la faisaient ressembler, de loin, à quelque vieille fée. Mais ses amis qui connurent l'éclat ingénu de ses yeux de saphir et la douceur angélique de son sourire la pleurent comme une sainte.

La vicomtesse d'Aurelle de Paladines habitait, depuis trente-cinq ans, à Port-Royal, une humble maison qui faisait jadis partie des communs du monastère, entre le colombier et le moulin, à quelques pas de l'église devenue musée et des Cent Marches qu'elle gravissait, il y a un an encore, sa petite main si maigre appuyée sur mon bras.

Car si son cœur aimait le grand cœur de la Mère Angélique, ses affinités spirituelles la portaient, tout en haut des Cent Marches, sur la montagne, vers la demeure des Solitaires où sont conservées intactes les chambres de Pascal, de Racine, d'Arnauld, de Saint-Cyran, de Lancelot, et de ce charmant docteur Hamon à l'âme franciscaine qui fut le maître de Racine.

Cependant, c'est au creux du vallon, en contre-bas de la chaussée de l'étang, près des ruines, que vécut la dernière Solitaire de Port-Royal, dans la mortification, la prière et la pauvreté.

Car elle était pauvre, de cette pauvreté absolue de ceux qui se sont volontairement dépouillés. Aux alentours de

sa cinquantième année, elle avait fait don de tous ses biens, château, domaines, argent, aux membres de sa famille. Et dans un dénuement presque complet, ayant gardé à peine de quoi ne pas mourir de faim, elle était venue demander l'hospitalité à la Société des Amis de Port-Royal. M. Gazier, qui la présidait, obtint pour elle ce logement abandonné dans lequel elle installa sa cellule et ses livres.

La vicomtesse d'Aurelle de Paladines n'avait pourtant pas été destinée à cette vie solitaire et misérable. Marie-Françoise de Reversat-Marsac avait été une très belle jeune fille avant que d'épouser, dans l'éclat de ses dix-huit ans, Louis d'Aurelle de Paladines, neveu du général qui commanda la 1re Armée de la Loire.

Ses années de vie conjugale furent autant d'années de fêtes dans la société du Second Empire et à la Cour même des Tuileries où son esprit brillait autant que sa beauté. Mais, en 1870, elle était déjà veuve. Et son existence, dès lors, ne fut plus qu'une suite de dévouements aux siens, au général vieilli et qui allait mourir en 1877, à son père qu'elle soigna pendant vingt ans.

En 1897, libérée de toutes obligations familiales, délestée de toute fortune, elle s'achemina vers Port-Royal qui, depuis longtemps, attirait son mysticisme. Elle fit, à pied, par petites étapes, le trajet de Lyon, qu'elle habitait alors, jusqu'à Magny-les-Hameaux où achevaient de vivre les dernières religieuses de l'ordre de Port-Royal. Elle arriva non pas exténuée, comme on pourrait le croire, mais au contraire, gaillarde, ardente et déjà toute à Dieu. La Mère Félicité, la Mère Simon l'accueillirent et elle vécut quelques mois à Magny-les-Hameaux où elle connut Rosa Bonheur et ses frères.

Mais, dès janvier 1898, elle se fixa à Port-Royal dans le pauvre logis qu'elle ne devait plus quitter et d'où elle reconstituait de sa fenêtre le monastère tout entier.

Elle avait pensé vivre, là, la vie même des religieuses

cisterciennes et même elle vêtit le costume semblable à celui de la Mère Angélique. On la vit, parée du grand scapulaire blanc à la croix écarlate, s'agenouiller sur l'emplacement de la tombe de Racine ou s'abîmer dans la contemplation du beau portrait d'Hamon peint par Philippe de Champaigne et qui est un des trésors du Musée de Port-Royal. Une de ses amies lyonnaises la photographia ainsi, égrenant un rosaire sous les ombrages de la Solitude. Mais M. Gazier, avisé du fait, la pria de renoncer à ce costume qu'elle n'avait pas le droit de porter. Elle obéit en demandant pardon très humblement.

C'est alors qu'elle adopta sa mante de béguine qui devait la rendre si populaire dans toute la vallée et qui pourtant ne provoqua jamais les sarcasmes de nos paysans, tant il y avait de finesse aristocratique dans son profil émacié et de bonté dans son regard. Mais elle n'en mena pas moins la vie austère des religieuses. Dès cet hiver 1898, elle inaugura ses mortifications en se privant de feu, malgré un froid très rude. Chaque nuit, elle se levait pour prier, à cette même heure où, jadis, les Solitaires descendaient la colline, le long des Cent Marches pour venir chanter Matines dans la chapelle du Monastère. Mais, pour elle, l'appel de la cloche argentine était remplacé par le timbre d'un réveil de bazar.

Elle pratiqua jusqu'à la fin le jeûne et l'abstinence, se nourissant de riz à l'eau qu'elle cuisait elle-même sur un méchant réchaud et sans aucune connaissance de l'art culinaire. Parfois, elle ouvrait une boîte de sardines, s'imposant de n'en manger qu'une seule par jour. Ce qui fait qu'au huitième jour, une huitième sardine avariée faillit l'empoisonner. Tordue de souffrances, elle refusa l'assistance du médecin de Chevreuse et préféra invoquer Hamon, son cher Docteur Hamon qui soignait si bien, il y a trois siècles, les religieuses de Port-Royal! Hamon, de l'au-delà, lui prescrivit le renoncement défi-

nitif aux boîtes de conserves ignorées des Solitaires. Elle guérit grâce à sa santé robuste, héritée d'une lignée périgourdine au sang pur de toutes tares.

C'est cette santé qui lui permit de supporter les pires austérités et d'aborder une vieillesse sans infirmités. Elle n'usa jamais de lunettes. Et pourtant, le temps qu'elle n'était pas agenouillée devant son christ aux bras levés vers le ciel, elle l'employait à lire ou à écrire de sa haute écriture si nette, malgré le mauvais éclairage de sa lampe-pigeon.

Elle possédait une bibliothèque port-royaliste très complète qui était son seul luxe et sa seule faiblesse. Les œuvres de Pascal, de Racine, d'Arnaud y figuraient en éditions rares près d'une très belle Bible de Le Maistre de Sacy et d'un *Port-Royal* de Sainte-Beuve où elle avait, en marge, commenté sévèrement chaque erreur du critique. Car, avec Gazier et André Hallays, ses amis personnels, elle niait le jansénisme et considérait les religieuses de Port-Royal comme des victimes. Elle en voulait personnellement à Louis XIV. J'ai vu ses beaux yeux bleus briller d'indignation à l'évocation de la destruction de l'abbaye et de l'exhumation, en 1712, des restes des religieuses jetés dans la fosse commune du cimetière voisin de Saint-Lambert-les-Bois. Elle savait, par cœur, la page de Saint-Simon qui flétrit la scène abominable dont « le scandale fut grand jusque dans Rome ».

Elle me la décrivit, un matin, qu'elle franchissait, à petits pas, la courte distance qui sépare Port-Royal de Saint-Lambert-les-Bois :

— Nous sommes, me dit-elle, sur la route même où roulèrent les tombereaux chargés des débris hachés, entassés pêle-mêle par des fossoyeurs ivres et suivis par des chiens errants. De ces tombereaux trop emplis, des ossements parfois tombaient au ressaut des cahos. Certains de ces ossements étaient encore revêtus de chairs...

que les chiens dévorants se disputaient entre eux. Le songe même d'Athalie!

» Et voici le cimetière. Le monument ,au milieu, c'est l'ossuaire de Port-Royal, ce que nous appelons « le carré de Port-Royal. ». Parmi les deux mille corps qu'il recouvre se trouvent ceux de Jacqueline Pascal, la sœur de Pascal et de plusieurs Solitaires, du Marquis de Sévigné, l'oncle de Mme de Sévigné, et du docteur Hamon qui, vous le savez, a toutes mes préférences. Près de ses ossements, depuis plus de deux siècles, retournés à l'humus, un jour, mon corps reposera. Je me suis réservé cet emplacement, ici, au pied même de l'ossuaire. Ainsi je serai près du Solitaire dont l'âme s'apparente à mon âme.

Saint-Lambert-les-Bois est un charmant village à l'orée de la forêt. Mme d'Aurelle de Paladines y avait des amis que ses trop rares visites enchantaient. Une petite société existe là où se conserve l'esprit de Port-Royal dans une fine intellectualité et une haute élégance morale. La dernière « Solitaire » y venait quelquefois dans le vieux salon de M. et Mme Guibert, en compagnie de M. le Maire, commenter le dernier ouvrage port-royaliste. *L'Histoire du Monastère* par Cécile Gazier fut l'objet de son ultime enthousiasme. Ele était l'amie de l'auteur comme elle fut l'amie d'André Hallays, lequel, à chacun de ses voyages de documentation, ne manquait jamais de s'entretenir longuement avec la dernière « Solitaire ».

Parler de Port-Royal était pour elle une telle joie! Et elle en parlait avec une si agréable érudition qu'elle avait fini par instruire, de la meilleure manière, les gardiens successifs du musée chargés de conduire les visiteurs.

Le gardien actuel, M. Cagne, connaît maintenant, à fond et sans erreur, l'histoire de l'abbaye, du jansénisme, et il sait, par cœur, les « cinq propositions » !

§

Mme d'Aurelle de Paladines avait eu, dans sa vie de solitaire, deux jours d'allégresse, lors de la commémoration du deuxième centenaire de la mort de Racine, en 1899, et lors de la commémoration du troisième centenaire de la naissance de Pascal, le 16 juin 1923. A cette dernière fête, elle fut conviée au banquet parmi les Amis de Port-Royal, à la droite même du Président, mais elle refusa humblement l'invitation.

A la commémoration de Racine, elle mêlait le souvenir de Jules Lemaître qu'elle avait bien connu. Un beau soir d'été où nous regardions, toutes les deux, le soleil plonger derrière les coteaux de la charmante vallée, dans une expansion de lumière qui faisait paraître plus grands encore les grands arbres de la Solitude, elle me cita cette phrase du discours de Jules Lemaître : « Ces arbres sont bien nés; ils sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses où sont écloses les Pensées de Pascal et les tragédies de Racine. »

Admirable mémoire de Mme d'Aurelle de Paladines, je lui dois des heures exquises. Joli cerveau bien orné. Cœur si sensible!

— Il s'est élevé de ce coin de terre, me disait-elle, tant de ferveur que l'air en est baigné pour toujours. On ne résiste pas à l'emprise de Port-Royal, vous verrez!

— Peut-être, lui répondis-je, mais ce n'est pas vivre que de vivre exclusivement dans le passé. Notre présent aussi a sa beauté.

— Mais je vis aussi mon présent, protesta-t-elle. Venez voir.

Elle me conduisit dans son misérable logis où des journaux abandonnés par les visiteurs du Musée encombraient la pièce dénudée attenant à sa cellule. Elle y avait découpé des photographies, des discours, des bouts de phrases qu'elle avait collés sur les murs blanchis à la

chaux. Chaque bonne action, chaque geste généreux, chaque idée ingénieuse pour le perfectionnement de l'humanité, chaque invention destinée à adoucir sa misère avaient ainsi les honneurs de l'affichage. Elle décidait si le portrait du méritant devait prendre place aux côtés des saintes religieuses ou des sages Solitaires. Et cela avec un esprit absolu d'éclectisme. J'ai vu ainsi Paul Doumer voisiner avec la Mère Angélique, Louis Blériot, casqué de cuir, avec la « Miraculée » peinte par Philippe de Champaigne. Pasteur et Hamon se faisaient vis-à-vis, tandis que Curie et Pascal ornaient la cimaise. Encadrant les maréchaux de France, le sourire de Costes, du Cardinal Verdier et de Gaston Doumergue égayait la soupente — parce que, m'expliqua-t-elle, la gaieté est aussi une force. Autour de Racine, ses écrivains préférés formaient une auréole. J'y vis Louis Bertrand et Henri de Régnier mêlés aux historiens port-royalistes. Mais je ne saurais dire pourquoi l'explorateur Binder et le père Foucaut gardaient les deux côtés de la porte. Peu de femmes, une duchesse d'Uzès, non à cause de ses exploits cynégétiques que pourtant elle admirait, mais à cause de sa vaillance d'infirmière pendant la guerre; une seule femme écrivain : Mlle Cécile Gazier; une seule artiste : Rosa Bonheur.

— Voilà à quoi j'occupe mon heure de récréation les jours de pluie, me dit-elle. N'est-ce pas me mêler à la vie contemporaine?

Hélas, la vieillesse était là qui courbait le corps menu desséché par tant d'austérités. Maintenant, la Solitaire ne quittait plus Port-Royal, pas même pour venir, tout près, jusqu'à ma maison, seule subsistante du hameau détruit et sur laquelle Racine adolescent dut poser ses regards, lorsqu'il parcourait les bois de Vaumurier, un manuel d'Epictète à la main.

C'est moi qui, maintenant, allais la trouver dans sa solitude de plus en plus farouche. Pourtant elle avait

des amis bien dévoués en M. et Mme Ribardière, les propriétaires du domaine des Granges et conservateurs de la *Maison des Solitaires,* qui eussent tant voulu adoucir ses dernières années. Mais, par esprit de mortification plus encore que par fierté, elle persista à demeurer dans sa cellule dénudée et à refuser le bien-être qui lui était offert.

Un jour de février dernier qu'elle cheminait vers ce coin isolé de l'abbaye où la duchesse de Longueville, la belle frondeuse, la sœur du grand Condé, avait édifié sa demeure de pénitente, une bourrasque de neige la surprit qui transperça ses vêtements. Pourtant son robuste tempérament surmonta la pneumonie qui en fut la conséquence. Et il fallut les lourdes chaleurs de cet été pour l'abattre. Elle est morte en même temps que tombaient les premières feuilles d'automne. Son agonie fut particulièrement émouvante. C'est ainsi que durent agoniser les saintes filles de la Mère Angélique. Sa maigreur était telle que la peau déchirée mit ses os à vif. Son corps d'ascète n'était qu'une plaie alors que son cœur, d'une si forte trempe, battait toujours. Elle rendit le dernier soupir dans une extase.

Nous l'avons conduite sous l'humble voûte de notre église de Saint-Lambert-les-Bois. M. le Curé, qui cache la renommée du père Hildebrand, a prononcé son oraison funèbre digne du grand siècle. Puis, enveloppée de son seul linceul telles les religieuses cisterciennes, elle a été couchée à même la terre, au pied de l'ossuaire de Port-Royal, selon sa volonté.

Sur sa tombe, toute fleurie des simples bouquets de nos jardins, demain on pourra lire :

ICI REPOSE

LA DERNIÈRE SOLITAIRE DE PORT-ROYAL

§

Elle avait légué à M. et à Mme Ribardière sa bibliothèque port-royaliste et aussi sa correspondance qui révélera, peut-être, quelques surprises. D'Edouard Drumont à René Viviani, la vicomtesse d'Aurelle de Paladines entretenait des relations épistolaires avec de nombreux hommes politiques. Ses relations littéraires n'étaient pas moins variées. Des lettres de Jules Lemaître y voisinaient avec des billets de Brunetière, d'Ernest Lavisse et d'André Hallays, de Gazier...

M. Ribardière a réuni les mnuscrits, les livres, quelques menus souvenirs, son grand scapulaire blanc à la croix écarlate, son cilice, son christ janséniste et placé le tout dans la chambre d'Hamon qui est entre la chambre de Nicole et la chambre de Pascal, dans la Maison des Solitaires.

Le Musée d'Aurelle de Paladines ne sera pas une des moindres curiosités du musée de Port-Royal des Champs.

LOUISE FAURE-FAVIER.

MALÉFICE

—

Un réveille-matin marquait onze heures: c'était onze heures du soir. La cuisine était presque spacieuse; les murs, blanchis à la chaux, lentement imprégnés par la fumée des plats, présentaient ces cernures, ces taches, ces éraflures qui sont les marques de l'usage, et l'on voyait, près de la porte, des encoches régulières, parce que, d'année en année, les enfants y avaient mesuré leur taille. Les objets étaient rangés sans symétrie, avec ordre, c'est-à-dire que les plus utiles étaient placés à portée de main, sur la planche inférieure de l'étagère, et qu'on avait relégué tout en haut ceux qui ne servaient plus ou qui étaient faits pour orner. Quand Toussainte, devenue veuve, s'était installée dans ces chambres, on s'éclairait encore à l'huile; maintenant, une ampoule électrique, pendant du plafond, avec un papier pour les mouches. Cette ampoule, un réchaud à gaz, la toile cirée sur la table, un moulin à café acheté au bazar du faubourg, dataient à peu près la scène, lui étaient la noblesse d'être de tous les temps. Toussainte, assise près de la table, causait avec une femme qui avait devancé les autres; elles rangeaient la vaisselle du soir, et la banalité de leurs gestes donnait à leurs propos on ne sait quoi de plus inquiétant, de plus bizarre aussi, en les incorporant à cette médiocre réalité.

Quelques femmes entrèrent: des voisines. Celles qui avaient dépassé quarante ans semblaient vieilles; les unes maigres, déjà voûtées, les autres trop grasses, répandues de toutes parts dans leurs vêtements sans

forme. Une jeune femme, l'air fatigué, avait apporté un enfant, qu'elle ne pouvait laisser seul. Pour chacune de ces arrivantes furent échangées ces phrases quasi rituelles, insignifiantes mais indispensables, qui diffèrent dans chaque milieu, mais qui, en somme, attestent partout le même effort de politesse ou d'hospitalité. Quand les voisines se furent assises, Toussainte leur offrit du café; elles refusèrent, disant qu'il valait mieux attendre. Quelqu'un demanda:

— Elle est venue?

— Non, dit Toussainte.

Puis, deux jeunes filles entrèrent. C'étaient les filles de Toussainte. Avec elles, le modernisme de la scène se précisait: elles avaient les cheveux courts et leurs lèvres étaient peintes. Comme la plus jeune, lingère, avait fait quelques saisons dans un grand hôtel de Nice, des expressions d'argot, à contre-sens parfois, acquises dans la fréquentation du liftier et des garçons d'étage, s'enchâssaient dans son dialecte italien.

Ensuite, un pas féminin, plus léger que les autres, résonna doucement le long du couloir. Toussainte leva la tête et dit:

— C'est peut-être elle.

Ce n'était qu'Algénare Nerci, une jeune voisine. Elle était fille de réfugiés du Piémont: son père, un communiste, avait été tué dans une bagarre. Peu après leur arrivée en France, sa mère était morte; son frère, marbrier, était allé tenter sa chance à Paris; elle était restée seule. Elle avait gagné sa vie comme servante, puis comme couturière. Elle était belle, d'une dure beauté brune que ne remarquait personne, parce que trop fréquente dans ce milieu et à cet âge. Elle s'assit dans l'encoignure de la fenêtre, près des deux autres jeunes filles. Le terrible mistral de novembre faisait grincer le volet mal assujetti; une bouffée d'air pénétra dans la chambre; d'une main, Algénare ramena le volet et y appuya

la tête. Elle ferma les yeux. Ce vent sauvage lui rappelait des choses vagues, anciennes, auxquelles elle ne pensait pas d'ordinaire: sa maison d'enfance dans un village de la montagne, une grand'mère qui filait au fuseau, l'émotion avide que lui causaient les histoires de sorcières.

Quelque temps après, un jeune homme entra. On voyait se contrarier sur sa figure le chagrin, la fatigue et l'air satisfait de ceux qui plaisent aux femmes. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Il s'assit près de la table. Toussainte lui fit place avec une sorte d'empressement. Il demanda:

— Elle est ici?

C'était la seconde fois que cette phrase était prononcée. Toussainte secoua la tête. Il reprit:

— Je ferais mieux d'aller la prendre.

— Elle viendra bien toute seule, dit Toussainte.

Il se tut. A son tour, il refusa du café. Une des filles de Toussainte, penchée à la fenêtre, se redressa et dit:

— C'est elle.

Alors seulement, il s'aperçut de la présence des jeunes filles. Il les salua gauchement. Il semblait à tout le monde qu'Algénare avait pâli.

Enfin, celle qu'on attendait parut. Elle était très jeune, presque une enfant. Elle avait un petit chapeau à la plus récente mode, un manteau garni de fourrure, des bas clairs dans des souliers minces. La fièvre et le fard coloraient deux fois sa figure. Comme elle avait monté l'escalier trop vite, elle respirait péniblement. Elle salua tout ce monde avec une sorte d'arrogance timide, car, ayant reçu beaucoup d'affronts, et en ayant souffert, elle s'était habituée à des attitudes de défi. Il y avait près du poêle un fauteuil vide: elle s'y assit. Les femmes, pour lui faire place, reculèrent exagérément leurs chaises; celle qui avait un enfant se rassit dans le fond de la chambre; et l'on sentait à leurs manières qu'elles jalou-

saient sa beauté, la plaignaient parce qu'elle était malade, et redoutaient la contagion. Humbert traîna sa chaise et vint s'installer près d'elle.

Elle dit:

— Je suis en retard?

— Non, dit quelqu'un.

Elle tira de son sac une boîte de poudre comprimée et se poudra le visage. Les femmes, les plus jeunes surtout, palpaient des yeux ses vêtements, son sac de daim, les perles fausses de son étroit collier. On en voulait à Humbert de satisfaire ses fantaisies de malade, car on savait que la famille du jeune chauffeur était pauvre et qu'il n'aidait pas les siens. Il était son amant, mais par pudeur on l'appelait son fiancé, — le fiancé d'Amande. C'était vrai qu'il l'eût épousée, si elle avait pu guérir, ou si sa famille, à lui, avait consenti à ce qu'il se chargeât d'une mourante. On savait qu'Amande continuait de l'en supplier, comme si cela en valait encore la peine, et on la blâmait de vouloir imposer à ce garçon des formalités inutiles, puisqu'enfin elle allait mourir.

Il lui prit la main. Il s'efforçait de lui montrer d'autant plus de tendresse que, depuis longtemps, il avait cessé de l'aimer. A force de la conduire chez des médecins, d'aller la voir à l'hôpital, d'acheter pour elle des médicaments coûteux, il avait fini par oublier l'époque où ils dansaient ensemble dans les bals publics des faubourgs, où il la ramenait, le soir, à l'insu de tous, dans l'automobile de ses maîtres, roulant tous feux éteints le long des routes de montagne, mêlant aux sensations de leurs deux corps l'illusion du luxe des autres. Il avait cessé de la posséder, depuis que la mort, visiblement, s'était installée en elle: Amande était devenue pour lui une sorte de dévotion triste. Cette affection, n'étant plus de l'amour, manquant des moyens qu'a l'amour de se satisfaire, ne pouvait plus que s'exprimer par des symboles, comme le culte qu'on a pour Dieu. La fréquentation d'une ma-

lade enseignait à ce garçon simple les délicatesses de la souffrance: Humbert, assis près d'Amande, tenait cette main trop chaude dont le contact lui était maintenant pénible, et toutes sortes de sentiments obscurs, presque mystiques, le devoir, la pitié, la crainte, composaient sa fidélité.

Elle dit:

— J'ai froid, tante.

Alors, Toussainte, se rappelant qu'elle ne lui avait rien offert, proposa du café, du rhum. Elle but, puis mangea, avec un mouvement qui découvrait ses gencives. Par instants, il lui arrivait d'aimer la maladie, sans laquelle, marié ou non, Humbert l'eût délaissée pour d'autres, et dont, comme tous ceux qui en meurent, elle ne croyait pas mourir. Elle n'avait pas eu d'autre amant; elle n'avait donc qu'Humbert sur qui rejeter ce qu'elle appelait son malheur; il était le seul être à qui elle eût le plaisir de reprocher quelque chose. Puisque tout, d'après elle, était arrivé par sa faute, elle se croyait en droit d'en exiger l'impossible; ses exigences l'en vengeaient, et servaient en même temps à se prouver, à prouver aux autres, qu'un homme pouvait encore se dévouer pour elle. Jalousant chaque femme, elle se jugeait pourtant supérieure à toutes, car toutes, maintenant, s'empressaient à la servir, et il n'était pas jusqu'à leur répugnance à la toucher, à l'embrasser, qui ne lui procurât l'orgueil de faire peur à quelqu'un. Pas une de ces femmes, d'ailleurs, qui ne la détestât, justement parce que la pitié les obligeait à l'aimer; elles lui en voulaient des soins qu'elles croyaient devoir lui rendre, comme un débiteur reproche à ses créanciers sa propre probité. La malignité d'Amande irritait celles même qui pleureraient à son lit de mort; elles s'indignaient, tout le long du jour, de la trouver difficile, insolente, insatiable, et ne comprenaient pas que tel mauvais sourire, telle petite perfidie, telle insulte, étaient, chez

Amande, aussi sûrement l'effet du mal et son attendrissant symptôme, que l'amaigrissement, la toux, ou l'extinction de la voix.

Quelqu'un demanda:

— Et ton enfant?

Alors, elle leur apprit à toutes qu'il pesait maintenant vingt livres. La vigueur de ce petit être qui avait vécu en elle, avait vécu d'elle, mais qu'on lui avait défendu de nourrir, et bientôt d'embrasser, lui était une revanche, presque une compensation. Détaché par l'éloignement, non seulement de son corps, mais aussi de son cœur, il grandissait quelque part, à la campagne, chez une femme qui se chargeait de l'élever, et elle pensait rarement à lui, absorbée, de plus en plus, par le travail intérieur de son mal, comme par une gestation mortelle. Connaissant peu son enfant, elle l'aimait moins qu'elle n'en était fière, et parfois elle le haïssait, comme si, en venant au monde, il lui avait volé sa vie.

Toussainte dit:

— Minuit moins vingt.

C'était l'heure à laquelle on attendait Cattanéo d'Aigues, qui passait, dans la région, pour un guérisseur habile. C'était, surtout, un leveur de sorts. Voyant dépérir Amande en dépit des potions et des piqûres, ses voisines, ses sœurs, sa tante, avaient fini par demander qu'il vînt. Toutes la croyaient envoûtée, soit par une rivale, soit par une sorcière incapable de ne pas nuire, même sans profit, comme certaines bêtes sont incapables de ne pas sécréter du poison. On avait tout essayé, jusqu'au pèlerinage de Lourdes, jusqu'à aller consulter, à Marseille, des professeurs célèbres, et, devant cette faillite de la foi et de la science, qui semblaient admettre, presque approuver la mort, ces gens se retournaient vers les pratiques les plus anciennes, selon eux les plus éprouvées, vers le sorcier qui traite la mort comme une adversaire invisible, tâche de l'effrayer, et la combat

corps à corps. Désespérant des médecins, Humbert consentait à l'épreuve; toutes ces femmes en étaient venues à se soupçonner entre elles, et si beaucoup s'étaient dérangées pour assister à la chose, c'était, peut-être, pour mieux prouver leur innocence.

— On pourrait commencer, dit Toussainte.

— Tante, dit Amande, on aurait pu faire cela chez moi.

L'idée de se dévêtir, devant ces femmes, dans cette chambre étrangère, l'emplissait d'une pudeur et d'une crainte inattendues.

— Chez toi, c'est trop petit, dit Toussainte.

Une femme, qui habitait une chambre contiguë, l'offrit à Amande pour s'y déshabiller à l'aise. Toutes deux sortirent. Elles se rencontrèrent sur le seuil avec Cattanéo d'Aigues. Amande s'effaçait; il lui dit:

— C'est toi, petite?

Elle ne répondit rien; il entra. Les femmes l'admirèrent d'avoir reconnu la malade, sans que personne la lui désignât, comme si l'aspect d'Amande n'était pas fait pour l'avertir. Il s'excusa de s'être mis en retard, se plaignit du temps, défit son manteau, s'assit dans le fauteuil qu'Amande avait laissé vide. Il parlait peu. C'était un petit homme pauvrement mis, qui exerçait pendant le jour la profession de comptable: il apportait, dans ces mises en scène de cauchemar, son formalisme de bureaucrate. Il s'approcha du poêle, et constata avec une colère froide qu'on l'avait laissé presque éteindre. Algénare se leva pour recharger le feu. Comme elle était la plus pauvre, on la traitait en servante.

Les femmes se serraient l'une contre l'autre. Quelqu'un dit:

— Et si personne ne lui a fait du tort, qu'est-ce qu'on verra dans l'eau?

— Rien, dit l'homme.

Toussainte reprit:

— Si on ne lui avait pas fait du tort, elle n'en serait pas où elle est.

Elle se croyait obligée, par une sorte d'esprit de famille, de certifier la santé des siens.

— Tout de même, son père et sa mère sont morts de la maladie, dit Humbert.

Il aimait à le rappeler, se sentant lui-même de santé fragile, et craignant toujours qu'on ne l'accusât de lui avoir communiqué du mal.

— Cette maladie, ce n'est pas naturel, fit Toussainte.

Elle ne croyait pas si bien dire. Pour ces hommes et ces femmes, il n'existait pas de maladie naturelle, et peut-être aucune chose ne l'était. Leur univers en restait au chaos, et tous les événements, même les plus simples, leur demeuraient des mystères, mais il en était de plus fréquents que d'autres, auxquels les accoutumait l'usage. Les phases de la lune, la production du feu dans leur poêle de cuisine n'étaient pas moins inconcevables, pour eux, que le creusement de cavernes dans des poumons malades; n'étaient naturelles, c'est-à-dire justes, à leurs yeux, que les morts de vieillards. Et comme ils étaient pourtant des êtres humains, condamnés, par l'instinct de leur espèce, à la recherche, et peut-être à l'invention des causes, ils attribuaient le dépérissement d'Amande à celle qui était pour eux la plus simple, la plus humaine, à la force dont ils avaient souvent, dans leur vie, constaté les effets : l'envie, la jalousie d'une femme pour une femme.

Quelqu'un dit faiblement:

— C'est vrai qu'elle a dû se fatiguer, à élever seule ses frères et sœurs.

Il y eut un silence. Personne, et la tante d'Amande moins que personne, n'aimait à songer aux efforts qu'avait dû fournir, pour nourrir ses jeunes frères, cette petite fille têtue, qui elle-même n'était qu'une enfant. D'ailleurs, cette allusion au travail, au courage

d'Amande, les blessait tous, comme si on les eût soupçonnés d'une infériorité quelconque vis-à-vis d'elle, fût-ce celle de la fatigue ou du malheur.

— Tiens, dit Toussainte, comme si on avait travaillé moins qu'elle!

En présence d'Humbert, une pudeur empêchait de rappeler les autres causes du mal : les rendez-vous sur la grève, dans l'humidité nocturne, la chaleur moite des salles de danse, les suites de couches difficiles. Amande rentra, étroitement enveloppée dans son manteau; la teinte pâle de ses jambes imitait ses bas mordorés, et, comme elle avait l'habitude des souliers à talons hauts, elle marchait sur la pointe des orteils.

Cattanéo dit:

— Où sont tes affaires?

Elle les portait sous son bras. Elle les déposa sur une chaise, en fit un paquet, méthodiquement, mettant au centre les souliers, y enroulant les bas, enveloppant le tout dans la chemise, puis dans la robe. C'était une robe de soie mince et claire. Une coquetterie l'avait empêchée de choisir la plus usée, et elle regrettait maintenant d'en faire le sacrifice.

Algénare s'approcha pour l'aider. Toussainte lui dit brutalement :

— Non.

Elle recula. Amande leva les yeux sans comprendre; elles étaient amies. Souvent, au début de ses rapports avec Humbert, Algénare leur avait prêté sa chambre; elle lui en savait gré, sans penser que cette fille solitaire, et qui passait pour chaste, se procurait ainsi le plaisir de vivre et de dormir dans une atmosphère d'amour.

Ce fut Cattanéo d'Aigues qui se chargea de placer dans un chaudron neuf ce mince paquet qui faisait songer à une dépouille. On se rassit. L'eau tardait à bouillir, comme toujours s'il se fait qu'on la surveille; les femmes parlaient à voix basse de maladies, de morts,

et de guérisons mystérieuses, échangeant sous diverses formes quelques idées, toujours les mêmes. Cette scène, qui se jouait sur plusieurs plans, eût déçu à la fois les amateurs de pittoresque et les amateurs de drame; les pensées, les instincts remontaient du fond des âges, mais ces deux hommes et ces femmes, assis dans une cuisine, sous la lampe électrique, à surveiller l'ébullition de l'eau dans une lessiveuse de nickel, n'eussent fourni à un observateur que le tableau hebdomadaire, banal, et presque rituel aussi, de la coulée d'une lessive.

Le silence dans l'inaction est pour les gens simples quelque chose de contre-nature. Ils l'associent d'ordinaire au travail, qui les abstrait d'eux-mêmes (le travail, peut-être à leur insu, est le dévouement des pauvres) et confondent se reposer avec se raconter. Et cependant, ici, tous se taisaient, par respect de leur propre attente; les mains, inactives comme les lèvres, s'étalaient sur les genoux avec une gauche tranquillité, et cette halte de la vie, cette passivité déférente leur rappelait la demi-heure, à la fois de repos et de contrainte, qu'est la grand'messe dominicale. L'eau commençait à chanter; les femmes trouvaient à ce bruit on ne sait quoi d'inquiétant, de solennel, qui n'avait plus aucun rapport avec le filtrage quotidien du café et le sablier de la cuisine. Amande, serrée dans son manteau, tremblait, non de froid, mais d'impatience, de peur; elle avait entendu dire que les gens frappés d'un sort meurent toujours, si l'on cherche à découvrir l'enchanteur. Sa maladie, étant au-dedans d'elle, ne lui apparaissait pas comme quelque chose d'extérieur, d'étranger, que l'on pouvait ôter ou donner à quelqu'un, mais comme confusément mêlée, maintenant, à l'idée qu'elle se faisait d'elle-même, comme une présence qui, peu à peu, lui serait substituée. Algénare, de l'autre côté de la chambre, se taisait; Cattanéo d'Aigues surveillait le réveille-matin. Quand les deux aiguilles se furent rejointes en haut du cadran, il se leva, retira le

chaudron du feu, le posa sur une chaise, dit à Amande:

— Viens.

Elle s'approcha docilement. La vapeur l'aveuglait; elle se pencha; elle essayait, sans y parvenir, de distinguer un dessin dans ce bouillonnement sans forme, où, çà et là, se gonflait du linge. Elle aurait voulu voir, ne fût-ce que pour assouvir son angoisse, n'avoir pas attendu pour rien, nue sous ce manteau, parmi ces femmes qui lui parlaient de magie noire, ne fût-ce que pour ne pas désappointer les autres en trompant leur attente. Puisque tout le monde, en pareil cas, voyait, pourquoi n'aurait-elle pas vu? Elle essaya de se rappeler des figures de rivales, d'ennemies, d'en inventer, d'en projeter hors d'elle-même. L'eau agitée ne lui renvoyait pas même son image. Elle chancela. Les femmes tentèrent de s'avancer. Cattanéo d'Aigues les écarta d'un geste. Il posa la main sur la fragile épaule; il dit :

— Regarde bien. La femme qui t'a fait du tort va t'apparaître dans l'eau. Ses cheveux...

Il passa la main sur ceux d'Amande, comme un hypnotiseur. Elle répéta, les yeux désespérément vides:

— Ses cheveux...

Il continuait, créant pièce à pièce l'image:

— Ses yeux...

— Ses yeux...

— Sa bouche...

— Sa bouche...

Algénare s'était jetée à genoux.

— Ne regarde plus, Amande. Ne regarde pas. Tu ne verras rien. Ce n'est pas moi. Tu ne verras rien.

Elle bégayait. Elle répétait, se traînant à terre:

— Ce n'est pas moi, n'est-ce pas? Ce n'était pas moi?

Amande porta les mains à son visage et dit:

— Je l'ai toujours su.

Et elle se laissa retomber sur sa chaise. Une quinte de

toux la prit. Comme ses lèvres s'ensanglantaient, elle ouvrit son sac pour en tirer son mouchoir.

Cette fois, les femmes s'étaient levées, faisant cercle autour de la fille qui se dénonçait par ses dénégations. Cattanéo d'Aigues paraissait ne rien entendre. Il ouvrit le tiroir d'une commode de cuisine, y choisit un couteau, en essaya la pointe, et le tendit à Amande.

Elle le regarda stupidement, sans comprendre. Alors, il lui dit:

— Tu vas enfoncer ton couteau dans l'eau où tu as vu l'image. Tu iras jusqu'au fond, même si l'eau résiste, même si elle crie...

Il ajouta après réflexion:

— Même si elle saigne.

— Je guérirai?

— Oui, dit l'homme.

Amande se leva. Elle reprit:

— Et elle mourra?

On l'entendait à peine.

— Oui, dit l'homme.

Algénare hurlait plutôt qu'elle ne criait:

— Je ne veux pas qu'on me tue.

Amande, penchée sur le chaudron, regardait l'eau. Cette eau, qui allait crier, résister, saigner, la terrifiait comme une femme vivante, plus qu'une femme vivante. Elle en voulait à Cattanéo d'Aigues de l'avoir, en la prévenant, empêchée d'agir. On agit sans savoir ce qui aura lieu, et justement pour le savoir. Souvent elle s'était dit qu'elle tuerait Humbert, s'il l'abandonnait. Mais il ne l'abandonnait pas. Personne ne l'abandonnait. Elle ne pouvait en vouloir à cette fille d'avoir désiré qu'elle meure; à sa place, elle eût fait de même. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, puisqu'elle n'était pas aimée. Humbert ne l'aimait pas. Elle eut envie de rire: qu'était-ce donc que cette fille, qu'était-ce donc qu'une sorcière qui n'est même pas capable de se faire aimer par quelqu'un? Elle

essaya de se représenter le mal qu'Algénare avait pu lui faire, des procédés d'envoûtement, la jettatoure. Elle n'y réussit point. Parmi ces femmes qui la plaignaient, qui se croyaient, en la plaignant, dégagées envers elle, il en était donc une qui l'enviait, qui l'enviait assez pour avoir désiré sa mort. Son bonheur importunait quelqu'un: elle était donc heureuse; et, triomphante, elle regardait cette fille se rouler à terre.

Le murmure incitant de l'eau lui emplissait les oreilles, se confondait, au dedans, avec le battement des artères; elle ne se serait pas douté que son corps contînt encore tant de sang. Des souvenirs lui revinrent, du fond de l'enfance, comme d'un pays éloigné où elle ne retournerait plus; images nettes, coupantes, devenues presque absurdes de n'être plus raccordées à rien: un lapin qu'il s'agissait de tuer, dans la cuisine, pour le repas du dimanche; sa mère lui criait d'aller plus vite; elle n'avait pas le courage d'entamer la fourrure; cela vivait, résistait, répandait de toutes parts sa vie d'une façon qu'on n'avait pas prévue, affreuse. Puis, un jour, on l'avait placée comme servante, presque enfant, chez une femme qui la nourrissait mal, l'exténuait, frappait. Elle ne voulait plus servir; elle avait essayé de se couper le pouce pour qu'on ne la fît plus travailler; le sang coulait; on ne pouvait plus l'arrêter. Elle portait sa main à sa bouche, pour le sucer; sa bouche était pleine de sang. Elle le ravala, péniblement. Si maintenant l'eau de la lessiveuse allait s'emplir de sang, elle se demanda ce qui resterait de propre, de limpide, de buvable en ce monde; elle dit:

— Comme j'ai soif!

Personne ne l'entendit. Elle étouffait; le couteau lui glissa des mains. La voyant défaillir, les femmes se précipitèrent.

Cattanéo d'Aigues enfila son manteau. Il n'était pas tendre. La mort, désormais certaine, d'Amande, lui ap-

paraissait comme un événement en quelque sorte légitimé par la certitude qu'on en avait, pénible pour ses proches, cruel pour son amant, du moins pendant les premières heures, avantageux peut-être pour l'enfant délivré d'une mère inutile, que, n'ayant pas connue, il n'aurait pas à regretter; mais, en tout cas, indifférent pour lui. Il était déçu. En prévenant Amande que l'eau pourrait saigner, il n'avait fait que se conformer à la phraséologie d'usage; bien qu'il eût souvent présidé à ce rite, qu'il croyait efficace, il n'avait jamais vu de sang. Tout au plus, l'envoûté avait perçu une résistance, entendu un cri. Il ne doutait pas que le phénomène complet ne pût avoir lieu, et, comme un savant s'obstine à recommencer une expérience, jusque-là toujours imparfaite, il s'acharnait, de malade en malade, à obtenir la production du miracle. Il en voulait à Amande de ne pas l'avoir mieux secondé, dans des circonstances particulièrement favorables, puisqu'enfin l'envoûteuse était là. Ce paysan lucide, qui ne s'intéressait qu'aux faits, portait, dans ses recettes de sorcellerie, une âme de praticien matérialiste, comme certains hommes de science, au chevet de leurs malades, montrent une âme de thaumaturge.

Il traversa la chambre; ses yeux s'arrêtèrent sur Algénare; elle restait affalée sur le carreau rouge du pavement, sans pleurer, mais avec un bruit de sanglots dans la gorge. Il lui dit:

— Alors, c'est toi qui lui as fait du mal?

Maintenant, il n'était plus curieux que d'elle. Elle continuait de se taire; il lui énuméra les différents modes de l'envoûtement, le cœur de bœuf percé, le citron qu'on ensevelit sous le seuil, les rognures d'ongles qu'on brûle. A chaque phrase, elle secouait sauvagement la tête; elle dit enfin:

— Non... Non... Je l'ai voulu... Seulement voulu...

Il eut pour elle le sentiment de respect, presque d'ad-

miration, qu'on a pour l'adversaire dont on vient de découvrir la puissance.

— Alors, dit-il, tu es très forte.

Il sortit. Des images vagues passaient dans la tête d'Algénare; elle se rappela une descente de fascistes dans la maison paternelle; on l'avait battue; elle avait attendu, assise par terre, repliée sur elle-même, que passât cette tempête d'hommes. Elle se demanda ce que ces femmes attendaient pour la battre, la chasser. Est-ce qu'Humbert la tuerait, maintenant? Elle releva la tête. Humbert pleurait dans un coin. Elle attendait, avec une sorte d'impatience, que commençassent les injures : l'air était dense, vibrant, chargé de cris et de paroles qui ne s'adressaient pas à elle. Puisque ce bruit ne la concernait pas, c'était quand même du silence.

Elle se leva tout à fait. Les femmes s'agitaient autour d'Amande évanouie. Son manteau avait glissé de ses épaules; son corps nu, mince, blanc, lisse comme un noyau que l'écorce et la pulpe auraient cessé de cacher, semblait à la fois contenir et exposer la mort à la façon d'un ostensoir. Sa tête renversée pesait sur le dossier de la chaise; Algénare ne pouvait voir le visage. Une curiosité la poussa, le vague espoir peut-être de quelque chose d'irréparable : penchée en avant, elle posa machinalement la main sur l'épaule d'une femme, qui se retourna dans un cri. C'était la mère de l'enfant. Elle recula; elle dit humblement:

— Mon garçon ne t'a encore rien fait.

Et elle s'efforça de couvrir de son mouchoir le petit visage de l'enfant. Alors, pour la première fois, Algénare comprit que quelque chose était changé, et qu'elle terrifiait ces femmes. Elle n'en ressentit ni étonnement, ni triomphe : ces gens étaient entrés, ce soir-là, dans un de ces cycles où l'extraordinaire se déduit de l'extraordinaire, logiquement, comme dans les géométries du cauchemar. Elle se dit, avec un soulagement tout physique,

qu'on ne la frapperait pas, qu'on la laisserait sortir, qu'on désirait qu'elle sortît. Le sifflement du vent à travers les volets lui rappela qu'elle aurait froid, dehors; elle chercha des yeux, vaguement, quelque chose dans la chambre; elle dit :

— Mon châle...

Le regard des femmes balaya la chambre. Les franges du châle traînaient à terre; en entrant, elle l'avait posé sur le dossier de la chaise, où, maintenant, Amande était assise. Quelqu'un souleva la tête qui s'abandonnait, oscillant de droite à gauche avec une inconscience enfantine. Humbert tira le châle qui résistait, retenu sans doute par une aspérité invisible; et la lenteur qu'il dut y mettre donnait à ce geste si simple une importance inattendue, presque insupportable, dont on ne se fût pas aperçu s'il avait duré moins longtemps. Humbert plia le carré d'étoffe, méthodiquement, comme si cela en valait la peine, et le tendit à Algénare. Leurs regards se croisèrent; il n'y avait, dans celui d'Humbert, ni colère, ni même étonnement, rien que ce vide où nous plonge la soumission au malheur.

Alors seulement s'évanouit ce qui lui restait d'espérances amoureuses, d'autant plus fortes qu'étant inconscientes, elle n'avait même pas à leur reprocher d'être absurdes; elle sentit qu'elle n'appartiendrait pas à cet homme, et que jamais, sans doute, elle ne serait à aucun autre. La peur, en même temps que les possibilités de haine, tuait les possibilités d'amour. Maintenant qu'une épreuve, qu'ils jugeaient décisive, avait révélé en elle le pouvoir mystérieux de nuire, ces gens ne s'indigneraient plus du mal qu'ils la supposaient avoir fait, ni de celui qu'elle pourrait faire: tous, sans parler, se souvenaient de symptômes qu'ils avaient négligés jadis, ou qui les avaient inquiétés sans pourtant les avertir: sa tranquille assurance devant les animaux sauvages, les bruits singuliers qui se produisaient autour d'elle, et jusqu'aux

taches de ses yeux. On se rappelait, enfin, qu'un enfant dont elle avait eu la garde était mort de façon soudaine. Une pitié, produite peut-être par le vieux souvenir des persécutions et des bûchers, renouvelée, dans leur expérience plus récente, par la vue des crises d'hystérie où se débattent les sorcières, se mêlait à la terreur qu'ils avaient d'elle, en faisait presque une forme épouvantée du respect. Un sens obscur de l'économie du monde leur faisait admettre l'existence d'êtres différents des autres, même lorsque leurs actes sont un scandale pour la raison, et quelquefois pour le cœur. Leur acte de foi, ou de résignation envers le Créateur ratifiait jusqu'à la nécessité des sorcières. Exprimant cette notion, d'ailleurs confuse, par un symbole qui n'était pas sans beauté, ces paysans catholiques disaient que le sacrifice de la messe ne pourrait s'accomplir, si ne rôdait, aux alentours de l'église, une servante du vieil ennemi, du vieil accusateur, mais aussi, après tout, du vieil auxiliaire de Dieu. Et, donnant tout naturellement au clergé un rôle d'ordonnateur dans ce monde spirituel, qui est l'arrière-plan et la matrice de l'autre, ils supposaient que le prêtre, à de certains jours de l'année, marque l'enfant qu'on porte au baptême d'un signe qui le prédestinera à l'office douloureux, mais indispensable, de petit serviteur du mal.

Algénare s'enveloppa du châle, frileusement, comme si le froid de la rue l'atteignait déjà. Personne ne prononçait une parole: on entendait le sifflement, de plus en plus saccadé, des expirations d'Amande, et ces bruits, cet effort animal perceptible sous la gorge nue, ces secousses, symptômes du détraquement intérieur, étaient comme la face mécanique de la mort. Quand elle eut fini d'épingler son châle, Algénare gagna la porte: tous regardèrent en silence le battant se refermer.

Elle descendit l'escalier sans lumière avec des précautions d'aveugle. En bas, un bout de bougie brûlait dans une encoignure; un chat, qui la connaissait, vint se frot-

ter à ses jambes, espérant d'être caressé. Elle se pencha; un instant, l'innocence du félin répondit à son obscure innocence. Pas une seconde, elle ne doutait d'avoir tué cette femme en désirant sa mort; elle n'en doutait pas, puisque personne n'en doutait. En même temps, la certitude de cette étrange puissance lui ôtait le remords que cause un crime ordinaire, lui apportant le sentiment d'une irresponsabilité qui n'était pas une excuse, mais une justification. Celui qu'habite une force perdrait toute raison d'être, s'il n'en était pas l'instrument. N'ayant jamais entendu dire que les sorcières éprouvassent de la honte, déjà, s'incorporant à son rôle, elle cessait d'en éprouver. Bien qu'Amande lui fût chère, et qu'elle l'aimât d'autant plus qu'elle l'enviait davantage, s'étant en quelque sorte amalgamée à elle, à force de s'y substituer en pensée, elle cessa subitement de la plaindre, car une jeteuse de sorts ne plaint pas ses victimes. La certitude qu'Humbert n'aurait jamais pour elle d'autres sentiments que l'horreur, et d'autant plus, peut-être, qu'ainsi il se dissimulerait à lui-même le secret soulagement que lui apporterait cette mort, cette certitude, seule saisissable, précise, pesant de tout son poids en elle comme un corps étranger, enlevait à Algénare le bénéfice de son désir de meurtre, qu'elle prenait pour un acte. Oubliant que cette hantise avait eu pour racine l'instinct le plus simple, à coup sûr le plus explicable, elle finissait par l'imaginer gratuite, parce que l'événement l'avait prouvée inutile. N'en pas profiter lui ôtait non seulement tout remords de l'avoir provoquée, mais la notion même d'avoir eu à cette mort un intérêt caché, comme si cet acte, d'avoir été sans profit, acquît ainsi le mystère, presque l'ennoblissement, d'avoir été sans cause.

Des femmes, descendues derrière elle, s'effacèrent pour ne pas la frôler sur le seuil; elle les entendit murmurer qu'Amande ne durerait pas jusqu'à l'aube. Puis, ces vagues spectres la dépassèrent, s'incorporèrent à l'obs-

curité. Maintenant, il pleuvait. Algénare, s'enveloppant plus étroitement de son châle, s'engagea dans l'étroite rue caillouteuse. Tout en marchant, elle pensait.

Elle ne réfléchissait pas. Elle était de celles qui jamais ne réfléchissent, mais pensent par succession d'images: l'auvent baissé d'une blanchisserie lui rappela que Toussainte lui avait demandé de venir, le lendemain, aider à la lessive; elle n'aurait pas à y aller; on ne l'attendrait plus. Elle se dit, avec une brusque joie, que c'en était fini des petits services à rendre aux voisines, moudre le café du soir, allumer le feu du matin. C'en était fini aussi, des causeries avec les jeunes hommes à la lueur des réverbères, des bals populaires dans le fracas rouge des lanternes, et des parties d'atelier qu'on organise au printemps. Elle était seule. Il en était du pouvoir qu'on lui attribuait, et que désormais elle s'attribuait à elle-même, comme de ce cercle des anciens enchanteurs, qui tout à la fois les isole et les défend. Comme ce roi des légendes autour duquel tout se changeait en or, dorénavant, tout, autour d'elle, se changerait en terreur. En même temps, elle n'était plus seule. Elle se sentait reliée, à travers l'espace, par des liens d'autant plus forts qu'ils étaient invisibles, à la communauté de tous ceux qu'à la fois on persécute, l'on amadoue, et l'on révère, à la confrérie dispersée des jeteurs de sorts, des gens à secrets, des sorciers de village. Cette fille, qui jusque-là n'avait rien obtenu de la vie ni d'elle-même, éprouvait l'exaltation intime, organique, de ceux qui viennent de découvrir l'amour ou de celui qui pressent la gloire: quelque chose d'inconnu, qui la transformait, se faisait jour en elle. Une personnalité toute faite, infiniment plus riche que la sienne, lui était substituée, à laquelle, jusqu'à sa mort, elle tâcherait de se conformer.

Elle s'arrêta devant une flaque d'eau laissée par la dernière averse, se pencha sous la lueur qui venait d'une fenêtre éclairée, pour distinguer son visage, et subite-

ment se mit à rire. Elle riait, d'un rire inattendu d'elle-même, sauvage, d'une méchanceté qui, plus que tout autre chose, la persuadait qu'elle s'était transformée, ou plutôt qu'elle s'était trouvée. Non seulement son cœur, mais l'aspect du monde avait changé pour elle: un balai oublié dans une cour, une aiguille à son corsage, le bêlement d'une chèvre à travers le mur d'une étable lui rappelaient non plus les actes usuels, faciles, de la vie ordinaire, mais des scènes d'envoûtement et de sabbat, et, quand elle rejeta la tête en arrière pour mieux aspirer l'air nocturne, les étoiles dessinaient pour elle, en grands jambages tremblés, les lettres géantes de l'alphabet des sorcières.

MARGUERITE YOURCENAR.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

John Charpentier : *Estaunié*, Firmin-Didot. — Paul Hazard : *Les Livres, les Enfants et les Hommes*, Flammarion. — Aimé Dupuy : *Un personnage nouveau du roman français : l'Enfant*, Librairie Hachette. — Charensol : *Comment ils écrivent*, Préface de Fernand Vandérem, Editions Montaigne. — E. Drougard : *Villiers de l'Isle-Adam, les Trois premiers Contes*, Les Belles Lettres. — Jules Mouquet : *Baudelaire : Œuvres en collaboration*, Mercure de France. — Jules Mouquet : *Rimbaud : Vers de collège*, Mercure de France. — Edmond Pilon : *Louis Hémon : Maria Chapdelaine*, Piazza.

Il doit se dire heureux l'écrivain qui voit s'exprimer l'essentiel de son œuvre dans un livre vivant écrit par un critique doué d'intelligence et de sympathie. Je pense que M. Estaunié peut se réjouir du livre de M. John Charpentier (**Estaunié**). Evidemment, le contact direct entre les œuvres d'un grand écrivain et le public est la chose capitale, mais comment garder dans leur plénitude les impressions qu'apportèrent jadis tels ouvrages aimés au temps de leur nouveauté? On a plaisir à rencontrer le livre qui étale vivement sous les yeux le panorama d'une œuvre dispersée au fil des années. Après tout, a dit en substance Sainte-Beuve, je ne suis qu'un imagier des grands hommes. La nuance de modestie glissée dans cette phrase est agréable, mais être un bon imagier des âmes de qualité requiert autre chose qu'un médiocre talent. Une âme qui compte est un univers et la peindre, c'est bel et bien démonter et construire un monde. Louons M. John Charpentier d'avoir été un bon imagier qui a cherché le portrait fidèle dont chaque touche tressaille de la vie du modèle. Louons le soin qu'il a mis au détail et son art de le choisir et sa volonté de le dépasser pour s'élever aux ensembles. Avec tact, il a su s'effacer devant son modèle, ce qui ne l'a pas empêché de glisser dans ses analyses beaucoup de remarques de prix qu'on goûte au passage comme elles le méritent.

Je vais si vous le voulez bien vous en donner un exemple. M. André Bellessort a dit avec force justesse :

Estaunié a horreur de tout ce qui peut ressembler à des confidences, et peu de romanciers ont tenu leur vie intime plus écartée de leurs romans.

M. John Charpentier ajoute :

Mais il y a pour les âmes pudiques une façon de s'épancher très différente des effusions des âmes passionnées. Elle consiste à exprimer la vie par des symboles sensibles, à la ressemblance de ses pensées.

Comme c'est bien vu! Dès qu'on est un peu averti, on s'aperçoit que la confidence directe n'est qu'un moyen parmi beaucoup d'autres pour se révéler soi-même. Dès qu'on arrive au plus secret, au plus étrange, au plus indicible, je dirais même au plus gênant de soi-même (et le plus gênant de soi-même est tantôt le plus répugnant, tantôt le plus noble de l'être à telle enseigne qu'on sent pareille pudeur à cacher de soi ce qui est injure à l'homme et ce qui passe l'homme); dès qu'on touche à de tels éléments, l'allégorie et le symbole deviennent les seuls moyens d'expression loyale et totale. Au fond, qu'est-ce qu'une métaphysique? Renan prétendait qu'elle est pour celui qui l'invente son roman de l'infini, mais elle est aussi, sinon totalement, du moins en partie, une immense allégorie qui exprime en langage d'univers et par un vaste jeu de correspondances, cette forme de nous-même qu'il faut bien appeler le poème de nous-même! Notre moi, c'est la réalité de nous-même et c'est aussi le poème de nous-même. Je sais tels écrivains qui ont donné d'eux-mêmes l'image intense et fascinante dans leurs œuvres les plus impersonnelles, car (et c'est encore une des étrangetés de la vie intérieure) il est certaines voix de l'être qui ne veulent parler qu'à notre insu, lorsque nous appliquons notre attention à autre chose que nous-même. Evoquons Stendhal. Le plus souvent quand il parle directement de lui, il s'efforce d'être l'homme sec, sans illusion, acharné à n'être point dupe. Ah, qu'on ne vienne pas lui en conter sur l'homme, il a vidé l'âme humaine à fond et il a saisi les vrais motifs de nos actions! Le voilà qui prend la plume du romancier, il lit pour

se mettre en bonne forme quelques lignes du Code civil et à travers les plus lucides analyses, un Poète ne tarde pas à chanter éperdument! Aujourd'hui, Stendhal m'apparaît le plus poète des romanciers.

A propos du style de M. Estaunié, M. Charpentier envisage le problème de l'expression dans le roman. Il prend parti contre les romanciers qui, à la manière de Chateaubriand et de Flaubert, apportent dans leur verbe un souci d'art exigeant et imposent à leur prose les magies de la musique. La question est des plus délicates. Mais ne suffit-il pas de demander au roman de saisir la réalité intégrale pour constater que dans les vies les plus quelconques, il est des instants où l'âme est musique? Les musiques profondes de l'âme, du rêve et des choses, représentent-elles oui ou non une part de la réalité vivante? Dès qu'elles entrent en jeu, c'est être simplement réaliste que de tendre l'expression vers le chant. Et d'ailleurs, la sagesse populaire n'est pas à mépriser : « ce qui ne peut se dire, on le chante ». Que dans l'ensemble, le ton du roman soit celui d'un récitatif sans fioritures, je le veux bien, mais quand nous touchons aux instants où la vie d'elle-même rencontre le chant, l'expression à son tour doit muer. Il y a là matière à réflexion.

M. Charpentier sobrement esquisse la vie de M. Estaunié. Il existe une harmonie cachée entre cette vie de fonctionnaire sans éclat, sans parade extérieure, éprise d'une correction stricte qui cache l'ardeur secrète de l'âme, et la forme estaunienne du roman curieux avant tout de la mystérieuse vie intérieure, qui brûle en chacun de nous, inconnue et inconnaissable aux autres êtres. « Si l'essentiel était ce qu'on ne voit pas? » se demande un des personnages de M. Estaunié. M. Charpentier a fort bien montré comment une telle phrase traduit l'essence du roman de M. Estaunié. Il a saisi tout vif M. Estaunié dans son travail créateur. Il nous l'a montré halluciné par les personnages qu'il crée, s'abandonnant à une vraie vie seconde, se laissant porter par la logique cachée des êtres fictifs qui naissent de sa conscience obscure. Il a remarqué par quel réalisme voulu M. Estaunié a contrebalancé sa tendance tyrannique au « subjectivisme ». Il nous le fait voir s'attachant à la peinture de vies médiocres dont

il atteint le tragique caché. M. Estaunié fait dire par un de ses personnages : « la vraie vie est secrète », et par un autre que le mensonge étant à la base de l'état social, c'est ce qui lui tient le plus à cœur que dissimule obstinément chacun de nous. Comme c'est vrai! Qu'elle va loin cette phrase d'un autre personnage : « Il n'y a aucune crise aiguë dans ma vie, rien que de l'impalpable, une poussière de faits, mais avec cela on crie d'épouvante. »

M. Estaunié est un homme timide et un écrivain discret. Je crois pourtant que son œuvre porte les germes de formes romanesques à venir qui pourront être fort audacieuses.

M. Hazard arrive à point pour me permettre de vérifier un des thèmes favoris de M. Estaunié. M. Paul Hazard est connu pour ses travaux d'érudit; il suffit de lire ce petit livre exquis (**Les Livres, les Enfants et les Hommes**) pour être sûr que derrière l'érudit vit en secret un poète. Si un homme naît poète, rien, absolument rien, n'est capable d'anéantir sa poésie. C'est une des tragédies les moins soupçonnées et les plus fréquentes qui se livre en maintes existences entre un poète qui ne veut pas abdiquer et les monotones réalités quotidiennes qui lentement l'effritent. Il y a certainement bien des vies qui ont pour trame à jamais ignorée la lutte d'un Don Quichotte malhabile contre un Sancho-Pança patient et acharné. Dans l'ensemble, M. Paul Hazard a entrepris une recherche historique des plus intéressantes : l'étude des livres qui furent offerts à l'enfance aux diverses époques et dans les divers pays. Il nous montre la véritable nature des enfants longtemps méconnue par les adultes qui les traitent en petits hommes. Il fait apparaître avec finesse comment les enfants surent se défendre en tout temps des livres ennuyeux qu'on leur imposait. C'est une belle lutte, celle de l'enfant qui défend contre l'homme acharné à le faire raisonnable et raisonneur avant l'âge, sa fraîcheur, sa fantaisie et ses rêves! Au vrai, M. Hazard n'a-t-il pas mis la main sur un beau sujet de roman? M. Hazard nous apporte des pages savoureuses sur Perrault, sur la singulière Mme de Genlis, sur Daniel de Foë, sur Swift et sur Andersen! Et puis et surtout, quelle manière fraiche et vive de parler de l'enfance avec, çà et là, la note personnelle, l'intime frisson,

le souvenir ému... Il y a bien de la rosée du matin dans ce livre d'un érudit sur les enfants...

C'est un fort gros livre que celui de M. Aimé Dupuy : **Un personnage nouveau du Roman français : l'Enfant.** Voilà une copieuse thèse qui résume six années de labeur. A voir défiler force romans modernes considérés par rapport à l'enfant, il semble qu'on les voie vivre sous un jour nouveau. En allégeant ce gros livre, en le débarrassant de son appareil d'érudition, je crois que M. Aimé Dupuy en pourrait tirer à l'usage des honnêtes gens un joli livre qui aurait bon nombre de lecteurs. M. Aimé Dupuy recherche les raisons qui expliquent la place qu'a prise l'enfant dans notre littérature d'imagination. Il en donne de fort bonnes. On en pourrait trouver quelques autres. Notre goût pour tout ce qui touche à l'enfance ne se rattache-t-il pas à cette nostalgie du primitif, du sauvage, du naïf, du vierge, de l'irrationnel qui est notre réaction contre les contraintes d'une civilisation trop compliquée et trop oppressive? M. Aimé Dupuy fait remonter à 1875 et à *Jack* d'Alphonse Daudet l'entrée triomphale de l'enfant dans notre littérature romanesque. En se servant adroitement des romans qu'il consulte, il émet beaucoup de remarques curieuses sur l'âme de l'enfant. J'ai apprécié entre tous ses développements sur la mythomanie enfantine qui prouvent à quel point l'enfant découvre de lui-même et tout naturellement les pays enchantés du mensonge. « Bien mentir, disait Albert Thierry, est le premier orgueil des enfants ». Ne nous étonnons pas. L'enfant est aux sources mêmes de la vie et vie et mensonge sont termes à peu près synonymes. Mentir est une fonction biologique des plus importantes au même titre que respirer et marcher. Le miracle, c'est qu'il existe certains hommes qui surmontent la vie au point de poursuivre une vérité qui ne se soucie que d'être vraie. Avant tout, M. Aimé Dupuy est guidé par une pensée sociologique. Il étudie à fond et avec force détails les manières dont varie l'enfant avec les milieux où se forme son âme. Et M. Aimé Dupuy a bien su voir que, vu sous un certain angle, il est, comme disait Jules Renard, « féroce et infernal ».

A ces grands enfants que sont les écrivains, M. Charensol

est allé demander les secrets de leurs méthodes et de leur génie (**Comment ils écrivent**). C'est un livre fort attachant et je m'empresse de donner à M. Charensol le titre d' « accoucheur d'âmes » qu'avait forgé Socrate. Avec sa malice coutumière, M. Vandérem a préfacé l'ouvrage. « Où diable Pascal a-t-il pris que le moi était haïssable? C'est adorable qu'il fallait mettre. Pour nous, par les mille qualités que nous lui voyons; pour les autres, par tout ce qui a de touchant ou de comique son candide exhibitionnisme ».

M. Alexandre Arnoux veut faire un livre, son démon l'emporte et il en fait un autre qu'il n'avait pas prévu. M. Bedel ne peut travailler à la campagne; l'absence de bruit tarit son inspiration. M. Benda s'étend sur son lit et ferme les rideaux, alors les idées viennent : « En vérité, dit M. Tristan Bernard, jusqu'ici je ne m'étais guère demandé comment j'écrivais. » Autrefois, M. Henry Bordeaux faisait des plans, aujourd'hui il avance au hasard. M. Carco part d'un personnage qui suscite le roman, M. Chardonne part d'une idée qui cherche ses personnages. M. Jean Cocteau chuchote des mots sans substance avec un accent secret, Mme Colette se contente d'affirmer qu'elle écrit avec un stylo, de l'encre noire et du papier bleu. M. Descaves n'est lui-même qu'avec une plume de fer. M. Paul Léautaud reste fidèle à la plume d'oie, alors que M. Bedel, M. Tristan Bernard et M. André Salmon sont mis en verve par le cliquetis de la machine à écrire. Ne parlez pas de la machine à écrire à M. Georges Duhamel : il se doit à lui-même de défendre la spiritualité contre la mécanique! M. Dorgelès veut donner l'impression de la phrase écrite au courant de la plume en s'imposant un labeur ardu; pour M. Léautaud les idées ne valent que comme elles viennent : à la diable! M. Duvernois représente l'éclectisme : il fait alterner le stylo, la plume de fer et la plume d'oie. « En travaillant trois ou quatre heures par mois, on a le temps de faire bien des choses », dit négligemment M. Jean Giraudoux. M. Max Jacob a classé les hommes sur l'astrologie et il a autant de dossiers qu'il y a de signes au zodiaque. Chacun des romans de M. de Lacretelle est construit d'après un plan de dix lignes et M. Frédéric Lefèvre n'étant ni joueur de cartes ni joueur d'échecs, fait de la construction d'un roman « un

jeu de patience idéal ». M. Morand travaille dans la peine et c'est pourquoi il juge qu'il n'est pas un grand écrivain. Pour le contrarier, nous refuserons de souscrire à ce jugement. Entre tous m'ont intéressé Marcel Allain et Georges Simenon. L'auteur de « Fantômas », au moyen du parlographe, a déjà composé deux cents volumes. Il imagine au hasard un titre quelconque, se promène quelques minutes pour inventer le roman et il le dicte pendant trois jours : « Au cours des deux dernières années, j'ai publié ainsi quarante volumes. » Quant à M. Georges Simenon, il avoue avec beaucoup de naturel : « Comme je mets en moyenne quatre jours pour faire un roman, il n'est pas très étonnant que j'en aie déjà écrit deux cent quatre-vingts sous seize pseudonymes différents. » Il a vingt-huit ans!

Qu'aurait pensé l'auteur de l'*Eve future* du romancier d'aujourd'hui qui, assisté du parlographe et de la dactylo, utilise les progrès de la mécanique pour créer une manufacture de romans? Le cas l'eût peut-être intéressé. Le voilà livré maintenant à l'érudition moderne la plus minutieuse. M. Drougard lui consacre deux très gros livres (**Villiers de l'Isle-Adam : les trois premiers contes**). Le premier tome publie toutes les variantes du texte, tous les remaniements de manière à mettre en évidence les tâtonnements de l'auteur dans son effort vers la perfection. Le deuxième tome part bravement et patiemment à la quête hasardeuse des « sources ». M. Drougard cherche des modèles à Tribulat Bonhomet dans les personnes réelles fréquentées par Villiers : un certain docteur C..., pour le principal et peut-être Littré et Renan pour quelques traits secondaires. Tribulat serait également fils de personnages livresques : Homais et surtout Joseph Prudhomme. Une telle tentative est une merveille de patience et d'ingéniosité. C'est fort curieux et fort hypothétique.

Un homme qui est un chercheur ardent et courageux, c'est M. Jules Mouquet. Il a fait une chasse en règle à une série d'écrits où Baudelaire aurait mis la main. Il publie : « **Baudelaire : Œuvres en collaboration :** *Idéolus, Le salon caricatural, Causeries du Tintamarre.* » Idéolus est une pièce de théâtre que Baudelaire écrivit à vingt-deux ans en collaboration avec son ami Ernest Prarond. M. Jules Mouquet, com-

parant ce texte avec les poésies de Prarond et avec celles de Baudelaire, a essayé de séparer les vers qui portent l'empreinte baudelairienne. Il le fait avec goût. Et l'entreprise elle aussi est intéressante et périlleuse. Si l'on se persuadait que pour écrire *les Fleurs du Mal,* Baudelaire eut un collaborateur, on y trouverait aisément des vers peu baudelairiens. Le prologue en vers du *Salon caricatural* serait d'après M. Mouquet tout entier de la main de Baudelaire; il a su appuyer son jugement sur des rapprochements suggestifs. Les *Causeries du Tintamarre* sont en prose, elles datent de 1846-47 et Baudelaire les écrivit en collaboration avec Aug. Vitu et Banville. Çà et là, il y a dans cette prose des morsures âcres et des cassures de sarcasme qui sentent une certaine manière de Baudelaire.

M. Mouquet a appliqué son zèle de chercheur à Rimbaud et il nous offre ses **Vers de Collège.** Ce sont des vers latins qu'il fit à Charleville. Il est curieux de constater que ce poète de la spontanéité jaillissante et de l'inspiration ivre a été rompu fort jeune à ce travail de mosaïque qu'étaient les vers latins. Le miracle de l'adolescent prodigieux en devient moins miraculeux : il avait acquis fort jeune une belle virtuosité dans ces savants exercices de gammes qu'étaient les vers latins. Le poète d'extrême avant-garde se trouve donner ainsi un témoignage en faveur d'un exercice scolaire abandonné. Ironie, encore un de tes jeux!

A une belle édition de **Maria Chapdelaine,** M. Edmond Pilon consacre une préface écrite avec un grand charme et une remarquable pureté d'expression. Il l'évoque à merveille et sobrement, la vie rude et mouvementée de l'écrivain franco-canadien et il caractérise son chef-d'œuvre en termes heureux : « Ce récit d'une atmosphère et d'un sentiment bien canadiens dégage un rayonnement discret, nuancé et qui émeut. Tout comme dans les âmes si simples de ces contrées s'y passe « en dedans » pour ainsi dire. Et c'est ainsi que Maria Chapdelaine par la candeur et le sérieux de ses personnages, son horizon tout de fluidité, représente elle aussi, dans l'œuvre de Hémon, cette « course du printemps » dont parle le poète.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Auguste-Pierre Garnier : *La Closerie, ou l'Eglogue du Loisir,* **« aux dépens de l'auteur et en sa librairie ». — Henri Arbousset** : *Etoiles au Verger,* **« éditions Betelgeuse ». — René Verrier** : *Etudes pour un Portrait de Femme,* **« éditions des Iles de Lérins ». — Marc-George Mallet** : *Trois Odes pour Cressida,* **« La Presse à Bras ». — Jean Berl** : *Jeu de Dupes,* **« la Presse à Bras ». — Jacques Mareuse** : *La Flûte et le Flambeau,* **« Revue des Arts ». — Pierre Marfaing** : *Le Toit sous les Figuiers,* **Marfaing, Toulouse. — Michel de Bellomayre** : *l'Eternel Poème,* **« la Revue des Poètes ».**

Poète de la famille, poète du foyer, mais aussi poète exquis de la région provinciale d'où il tire son origine et où il se plaît à jouir de ses heures de loisir, M. Auguste-Pierre Garnier « aux dépens de l'auteur, et en sa librairie » édite, avec le concours sensible, intelligent, amical, du beau graveur Pierre Gusman, des livrets de choix, dans une très pure typographie, sur un papier élu — « ouvrages de luxe à tirage limité », — en réalité le tirage est limité à six cent exemplaires sur pur fil Lafuma, plus trente exemplaires sur Japon ancien, ce qui, pour un livre de vers, n'est plus, en somme, un fort petit nombre. M. A.-P. Garnier, je présume, compte parmi les poètes d'à présent auxquels est assurée l'attention d'un groupe fidèle de lecteurs. C'est que son art, très probe, charmant, modeste non moins que raffiné, fait état de sentiments, non point exceptionnels ou éperdument passionnés, mais normalement humains, appréciés de tous et partagés par la plupart. Il met en œuvre, avec un goût le plus sûr du monde, avec justesse et avec grâce, des sentiments que ses contemporains éprouvent au même degré souvent que lui, mais ne sauraient exprimer avec une égale sûreté parce qu'ils sont soit moins lettrés, moins cultivés, moins souples au maniement du vers et de la langue, soit, aussi, moins conscients, moins réfléchis que lui. **La Closerie ou l'Eglogue du Loisir,** deux interlocuteurs, Lui et Elle, « AMATISS. UXORI MUSAE SACRUM », s'y réjouissent doucement à la tombée du crépuscule,

Dans l'amour et l'été s'accordent nos pensées.
L'indulgence d'un dieux nous a fait ces loisirs...
Les heures et le site ont comblé tes désirs,
O mon Ami...

Cela est simple, bien venu, chantant; un voile de rêve reste là en suspens; amour de la nature, des belles heures confiantes, des eaux, des arbres et de toute la terre natale. Une réminiscence virgilienne de temps à autre ne messied guère au développement de l'églogue; elle précise le caractère de l'esprit fervent et discret qui la compose. Le champ et le foyer, la vigne et la maison, « accord de l'âme et des collines », n'est-ce la condition essentielle et suprême d'un bonheur conjugal, avec la présence à la fois joueuse et grave des enfants? Le voyage n'a plus d'attirance hormis par le songe qui l'évoque plus beau. Solitude enchantée, « monde des âmes et des nuits ». Quel visage est plus beau s'il s'exalte, sous la bonté du ciel natal, selon le rythme encore de la lyre de Ronsard ou de la flûte même d'un Segrais?

Tendresse attentive, soins de l'âme partagés de l'époux à l'épouse, de la Muse au poète qui chante leur complet amour, ah, quel délice, auprès des sources et des bois, sous le ciel silencieux des champs où l'on sent battre son cœur!

M. Garnier qui, toutefois, n'ignore rien de ce qu'ont produit les poètes de tous les temps et des tendances les plus diverses, n'a guère le souci des formes ni des recherches auxquelles va la vogue. Il chante ce qu'il sent, il exalte ce qu'il aime.

Beaucoup d'incertitude encore, mais une consciente recherche de correction parfaite marquent la suite de poèmes intitulés par l'auteur, M. Henri Arbousset, **Etoiles au Verger.** La pensée du poète est tourmentée par le désir du départ, de l'élan, de l'aventure, du risque peut-être, tandis qu'il se sent le captif des lieux où il vit et des jours mornes qui passent, emportant sa jeunesse. Par endroits, des précisions de réalité tout intime ou du moment, on feuillette *le Cid,* on lit un journal en se chauffant la jambe à l'âtre; ailleurs, et en général, l'image élue s'enfle d'une signification plus pleine et essentielle. Une sensualité de la nature, un regret prématuré de l'adolescence qui ne s'est pas accomplie, voilà le mystère fécond d'une veine poétique dont on est en droit de beaucoup espérer.

Quel visage féminin dont le souvenir ou la présence redoutée ait pu persécuter autant le grand Michel-Ange que celui,

sans cesse renouvelé et incorruptible, de la sculpture? Il en a fait l'aveu dans un de ses magiques et redoutables sonnets; son œuvre de marbre le prouve. M. René Verrier, à son tour, est hanté par le désir d'un féminin visage dont les traits lui demeurent encore incertains, et il s'applique, afin d'en fixer enfin le caractère et la signification, à d'assidues **Etudes pour un Portrait de Femme.** Tout d'abord, avec *l'Adieu à l'Enfance morte,* cependant qu'agonisait le printemps, aspirant, comme Keats, à une vie de sentiments, il a soulevé et reconnu jusqu'à en crier la chère figure dont il garde la réminiscence dans la hâte fébrile d'un dessin primitif. Les *Etats du deuxième dessin* oscillent, parce qu'ils tentent de la définir à la pensée par des traits plus particuliers, de la provençale à l'algérienne, de l'indolente matineuse à celle dont le cœur altier et volontaire est dévasté par la main brutale des hommes. Enfin les *Etudes de la troisième époque* explorent tout un site intérieur où la figure entière s'évoque dans de minutieuses précisions, mais son insensibilité dénonce en les traits accumulés comme un mensonge de mort. Des chants naissent des mêlées et des contrastes d'instruments, une musique crée le mouvement adorable, joint aux frissons de la nature l'âme enclose et qui affleure

O musicien, ta phrase
Naît le lieu, prêt pour l'extase,
Des pensées et des accords,
Et devient, de phase en phase,
L'être, secret sous sa gaze,
Le lieu de l'âme et du corps!

La subtilité de l'expression, contenue et définie, se marie excellemment à celle, secrète et symbolique, de la pensée. M. René Verrier est de ceux dont l'art évolue dans le domaine suprême de l'intelligence.

Superbe tirage, rare et précieux, « **Trois Odes pour Cressida** composées par Marc-George Mallet en l'an MCMXXXII, bois gravés de Gaspard-Maillol », la justification porte : « Ces trois Odes ont été imprimées sur papier de Montval, créé par Gaspard Maillol, à soixante-dix exemplaires, format in-quarto jésus, vergé... » Mais le texte m'a déçu,

Je tiens à rappeler que Marc-George Mallet est l'auteur d'un très fin, expressif, sensible et onduleux poème, *Cette Nymphe imprévue insensible à la fuite...* Ici ses qualités se diluent, pourrait-on dire, ou se satisfont d'approximation; le poète compte sur un artifice d'éloquence pour pallier à la hâte ou au laisser-aller de la composition. Sans doute, de place en place, des vers magiques enchantent, mais ne servent que comme départ à un développement oratoire et banal. J'estime que M. Mallet a cédé à trop de facilité et s'est mépris jusqu'à presque improviser sans exercer sur soi-même un contrôle toujours indispensable. Il n'est pas possible au reste qu'un artiste aussi richement doué ne s'aperçoive de sa bévue, et nous attendons de lui avec confiance une grande œuvre.

Jeu de Dupes, volume plus gros, moins somptueux, sobre et beau sort de la même officine. M. Jean Berl en est l'auteur. Il appelle modestement ses courts poèmes des « romances ». Elles sont adroites, souvent spirituelles, attendries parfois de larmes, et souriantes avec mélancolie. D'autres fois on s'étonne, comme au départ de la dédicace, de quelque boutade brusque, d'une délicatesse contestable. « A ma Femme » est offert le recueil, et, sur la page suivante, se trouve ce distique non rimé :

> Quand tu n'es pas là je m'ennuie,
> Mais tu m'ennuies quand tu es là !

Mais le plus grand nombre de ces romances se consacre au désir et à la satiété des amours brèves ou successives, à la vanité de ces plaisirs, au bout desquels, comme il est dit :

> Un bonheur qui ne fut jamais
> De n'être plus là se lamente...

M. Jacques Mareuse nous apporte des poèmes très traditionnels et purs sous le titre de **la Flûte et le Tombeau.** Malgré un charme parfois alangui de volupté et de mélancolie, en dépit de leur correction aisée et d'un mouvement d'arabesque bien conduit et assuré, ce qui manque à ce jeune poète, c'est l'étincelle d'une personnalité inattendue. On reconnaît trop de voix inoubliées quand il émeut de ses accents la solitude des bois ou l'étendue sereine des eaux.

Son recueil à mes yeux constitue un volume d'application subtile et d'études. La technique, la tenue y sont parfaites, c'est beaucoup. La statue est exhaussée, il appartient à présent à son créateur d'y enclore et éveiller l'âme de sa Galatée.

M. Pierre Marfaing, de même que M. A.-P. Garnier, s'édite soi-même; c'est le plus sûr. Dans sa librairie, à Toulouse, il recommande et commente les recueils des poètes; en été, il retrouve dans son Roussillon **le Toit sous les Figuiers** où il chante le bonheur de ses heures libres et oisives, les bois, les champs, la nature environnante. Ces poèmes sont lumineux et tranquilles, l'amour y passe, et tout s'enchante.

M. Michel de Bellomayre, de qui un premier recueil **l'Ame Tragique des Choses** avait mérité l'attention des lecteurs avertis, a conquis par son second recueil, **l'Eternel Poème,** le prix, en 1931, de la *Revue des Poètes*. Sa facture est ferme, sa pensée vigoureuse. Je ne regretterai que son manque absolu de concentration, il a pris, lui aussi, l'éloquence, mais n'a pas songé à lui tordre le cou. Tous ses poèmes sont bien conduits, charment un peu, lassent vite; aucun, à mon avis, ne perdrait à être condensé en peu de vers, et la pensée, le sentiment acquerraient aussitôt une puissance plus effective. M. de Bellomayre possède les qualités les meilleures qui font un poète véritable, avec la ferveur, la sincérité, le savoir, le goût musical. J'aimerais qu'il se laissât moins entraîner par la facilité et contrôlât de plus près la nécessité intime de ses effusions. J'augure en lui, le jour qu'il le voudra, un beau poète.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : « *Les Hommes de bonne volonté* » : III, *Les Amours enfantines;* IV, *Eros de Paris*, E. Flammarion. — Rachilde : *Jeux d'artifice*, J. Ferenczi et fils. — Frédéric Lefèvre : *L'amour de vivre*, E. Flammarion. — Emile Zavie : *Chaabane*, Librairie Gallimard.

Je vais faire, tout de suite, à M. Jules Romains un grand compliment : j'ai accueilli les deux nouveaux volumes **Les Amours Enfantines** et **Eros de Paris** du roman cyclique qu'il intitule *Les hommes de bonne volonté* comme un message avec impatience attendu. Preuve qu'en dépit des réserves

que j'ai pu formuler sur *Le 6 octobre* et *Le Crime de Quinette*, ces volumes avaient excité vivement mon intérêt. Nous retrouvons, ici, les principaux personnages de l'œuvre unanimiste de M. Romains; mais nous comprenons mieux comment se croiseront, pour composer une trame solide, les fils de leurs destins divers. On se rappelle qu'au début du *6 octobre*, on voyait peu à peu se grouper, à la devanture d'un peintre en lettres, les mots, puis la phrase d'une annonce. Une telle évocation doit prendre, je crois, le sens d'un symbole ou marquer les intentions de M. Romains. Quinette, par exemple, le relieur assassin dont le geste m'avait surpris, sinon choqué par sa gratuité, devient mouchard dans *Les Amours Enfantines*, poussé par le désir d'apprendre ce que la police sait de son crime, et le voilà qui assiste à un meeting socialiste, sans doute clandestin et de caractère révolutionnaire, mais en somme anodin quant à ses résultats immédiats. Dès à présent, la justification du titre général que M. Romains a choisi de donner à son œuvre, me semble se dégager d'une sorte de brouillard. Ce sont, à coup sûr, des hommes de bonne volonté, en quête du bien et du vrai, en peine de doter le monde d'une meilleure organisation, à la fois plus pitoyable et plus rationnelle, que l'on voit se préciser et prendre place pour agir, au premier plan de cette œuvre. Ainsi M. Romains supplée à l'unité d'action dont elle manque, apparemment. Cette unité toute morale ou plutôt sociale, ne se réalisera que dans le temps — l'espace ou le lieu où elle s'accomplit étant sans cesse rappelé par d'admirables évocations de Paris. M. Romains a une conception particulière de la vie, et il l'exprime avec une rare puissance de persuasion dans son récit. Que, pour cette raison même, il limite ou restreigne la portée de son entreprise, cela ne fait pas question. Mais je préfère qu'il en soit ainsi. Je suis plus à l'aise pour comprendre et pour juger. Une volonté latine — et, si l'on veut, française — substitue son réalisme optimiste, peut-être même utopique, à la conception vague d'un devenir. On sait que l'on va quelque part, et l'on y va par des chemins que l'on sent solides sous ses pieds. La spéculation de M. Romains s'exerce sur le concret. Quelle intelligence! A ce propos, je recommande ses pages 38, 39 et 40 du tome III, sur Baudelaire; 241 et 242 du

tome IV, sur Moréas, c'est de la critique littéraire de grande classe. Mais l'objection de Jallez sur Vesper n'empêche que Jerphanion a touché juste quand il s'est montré gêné par la mythologie du poète des *Stances*. Moréas abuse, un peu, de l'Olympe, il est vrai, et quoique admirable poète, il a le souffle court. M. Romains répondra-t-il ultérieurement, à la question que pose son jeune normalien à propos de l'étrange situation que le public a faite, naguère, aux symbolistes en les ignorant? De voir comme ont vécu les meilleurs écrivains de la fin du XIXe siècle, dans une sorte « d'église persécutée » contrarie ce démocrate. Or, nous avons changé tout cela. Jamais l'originalité et je dirai même la singularité, sinon l'excentricité n'ont été plus en faveur qu'aujourd'hui. Est-ce le peuple qui a réagi? Point (il n'y a qu'à voir quels livres il lit, quels spectacles il admire); mais des *snobs*, une sorte d'élite, à tout prendre... Je passe. Je n'en finirais pas si je m'arrêtais à tous les endroits où M. Romains force à la réflexion ou stimule l'esprit. Les propos de son révolutionnaire allemand sont particulièrement suggestifs. Il peint un Jaurès inoubliable; mais les paroles inspirées et vraiment prophétiques qu'il met dans sa bouche, à propos de la guerre, l'illustre tribun les a-t-il bien prononcées?... M. Romains fait de l'histoire; et entre Jallez — héros d'une pure idylle : « Dis-moi ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe... » — et Jerphanion — affamé d'amour — entre ces deux normaliens qui sont chacun, je me plais à le croire, comme une projection de lui-même, il se dessine d'après nature, à une soirée de la Closerie des Lilas... Et voilà le triangle fermé. Je dis le triangle, par allusion aux Francs-Maçons auxquels M. Romains se montre sympathique, et dont, après avoir rappelé l'action décisive à la veille de 1789, il considère que le rôle, dans l'avenir, pourrait être plus efficace encore... Si je ne craignais qu'il me rangeât à côté de son médiocre critique « salonnard », Georges Allory, je lui reprocherais, cependant, de n'avoir pas aussi bien réussi à peindre *le monde*, tout court, que le monde des affaires et de la politique dans son roman. Les nobles ne sont ni meilleurs ni pires que ceux qu'il nous présente; ils sont autres. (Un détail : M. Romains écrit sans cesse, les *de* Champcenais, les *de* Saint-Papoul...). Enfin, s'il y a un chien (le récit de sa vadrouille est

fort savoureux) je n'ai pas encore vu d'enfants dans les quatre premiers volumes de « Hommes de bonne volonté ». Ils apparaîtront, plus tard, sans doute. Autrement, un Paris sans enfants... Demandez à M. J.-H. Rosny aîné. Et que dirait Poulbot, mon Dieu! M. Romains peut, dès à présent, s'enorgueillir de sa tâche. Nous sommes en sécurité avec lui, si nous ne pouvons prévoir encore ce que sera dans son ensemble l'édifice qu'il construit pierre à pierre. Ce qu'il nous a donné répond de ce qu'il nous donnera : mieux qu'un roman ou qu'une suite de romans, peut-être; ce que souhaitent, du moins, de trouver dans un récit ceux qui — comme moi — aiment, autant que la représentation, l'interprétation de la vie. Des commentaires à propos d'elle, et à côté ou au-dessus d'elle. Une narration qui souffre que le barrage d'une pensée en rompe ou en accidente le cours.

Cette fois encore, avec **Jeux d'artifice,** c'est un de ces à peu près ou de ces calembours dont son impertinente fantaisie se plaît, de temps en temps, à ébahir le philistin (*Le Grand Saigneur, Dans le puits ou la vie inférieure, Refaire l'amour...*) que Mme Rachilde a donné pour titre au dernier roman qu'elle a écrit et que l'on a pu lire dans cette revue. L'idée lui en est venue, probablement, au spectacle singulier de cet acrobate qui, sur la scène d'un music-hall, dansait habillé en femme, et avec l'art le plus captieux jetait le public dans l'incertitude, quant à la qualité réelle de son sexe... Le beau thème pour l'auteur de *Monsieur Vénus!* Et si bien accordé à l'incohérence de notre époque... Il semble, du reste, que Mme Rachilde se soit amusée à en souligner par mille traits imprévus la discordance; car rarement son esprit s'est aussi abondamment prodigué en feux ou en « jeux » d'artifice, pour reprendre son expression. Mais à son homme-femme, elle s'est plu à opposer une femme-homme : deux âmes contraires, dans des corps différents, la cantatrice Catherine rappelant les mâles souveraines dont elle porte le prénom, et le danseur Amélie certains de ces esthètes anglais qui, sous l'apparence la plus virile, cachent des nerfs et une sensibilité féminine, on ne sait quelle suave et précieuse délicatesse... Des exilés, l'un et l'autre tombés du ciel ou remontés de l'enfer, et que leur rencontre doit — par la force même

des choses — conduire au drame. Mais on a suivi le récit de Mme Rachilde dans ses capricieux méandres et ses bondissements prestigieux. On a admiré ses vivants tableaux d'une fête donnée par « Le Pinceau Libre » et d'une représentation à « L'Alhambra »; son évocation, à la fois féerique et fantastique, d'une nuit de juin au Bois. C'est plein de malice, pervers et cependant moral; mystérieux — mystérieux psychiquement, surtout. Une des raisons pourquoi le romantisme de Mme Rachilde — qui rejoint, du reste, celui d'aujourd'hui — ne nous paraît ni puéril ni démodé, et n'est point emphatique ou clinquant, c'est qu'il a passé par le Symbolisme. Il s'est fait musical en s'enveloppant de songe, et son pathétique est plus intérieur qu'extérieur. Le drame, il est vrai, avant de révéler son visage dans un éclair, se passe au plus profond des âmes avec Mme Rachilde; et ce n'est qu'au ridicule des mœurs que cette grande artiste emprunte son pittoresque, en le fouettant d'ironie. On relira avec plaisir son nouveau roman, en en goûtant mieux dans sa continuité que par tranches la sémillante arabesque, si je puis dire : la guirlande d'une Julie baudelairienne. On ne laissera pas, enfin, d'être ému par l'inquiétude ou l'insatisfaction qui s'en dégage comme un insidieux parfum.

J'avais trouvé *Le Sol* de M Frédéric Lefèvre très en progrès sur *Samson fils de Samson*, et je trouve **L'amour de vivre** supérieur au *Sol*. A la bonne heure! M. Lefèvre nous prouve qu'il a quelque chose à dire et que, ce qu'il a à dire, il veut l'exprimer le mieux possible. Son récit est gaillard. Il est optimiste. *L'amour de vivre*... J'ai eu un peu peur en lisant ce titre. On a tant célébré « la vie », il y a trente ans, avec force gestes et trémolos dans la voix! Mais non. M. Lefèvre ne déclame pas, ne prêche pas. Il expose. Il peint. Son héros qui s'installe, un jour, en Bretagne dans un village côtier pour y faire fortune, ne se pique point de rivaliser avec le Zola des *Evangiles*, si son histoire rappelle tant soit peu celle de *La Conquête de Plassans* et si son nom — Achille Bran — peut passer pour une plaisanterie scatologique... Il est entreprenant, astucieux, cynique même, mais avec bonhomie; à la gauloise, bien que Basque de naissance. Un certain génie l'habite, vulgaire, certes; mais c'est un homme d'action, un créa-

teur de richesses, un animateur, comme on dit — ou un engrais... Grâce à lui le pays prospère. Il s'enlaidira : peu importe. On admire le luron, malgré qu'on en ait. Une intellectuelle, du reste (une pythagoricienne, s'il vous plaît) se laisse bien prendre à sa séduction, parmi les nombreuses victimes qu'il fait. Elle lui préfère, en définitive, un certain Forestier, gringalet d'homme de lettres, et Bran ne laisse pas de souffrir de son abandon. Mais il a du ressort, et le camouflet encaissé, en beau joueur, se remet avec fougue à sa tâche. « La vie est plus belle que l'amour... » On pourrait lui demander : « Qu'est-ce que la vie sans l'amour? » Mais c'est sa façon de dire, et on le regarde faire avec intérêt. Quelle énergie! Et que l'on devine qui s'affinera. Veuille le lecteur ne voir dans cette remarque aucune intention désobligeante de ma part : Bran me semble une projection de M. Lefèvre lui-même sur le plan inférieur. M. Lefèvre est entré dans les lettres, il est vrai, un peu à la façon dont son bonhomme a débarqué en Bretagne; et il y a joué un rôle analogue au sien : Jean-Bart dans la Galerie des Glaces de Versailles, ou le Huron à la cour de Louis XV. Il a accouché les esprits les plus divers, comme Bran a touché à tout. Et il s'est fait. Il s'impose. « Je serai député dans quatre ans », déclare Bran. Que sera M. Lefèvre dans deux couples d'années? Le voilà romancier, en attendant, et de la meilleure tradition réaliste. Style simple, composition irréprochable; de l'accent, de la couleur. *L'amour de la vie* est un livre sain, mâle. Une belle chose.

M. Emile Zavie est un bien spirituel et élégant écrivain, et qui sait à ravir conter. Mais il y a chez lui, comme il y avait chez Mérimée, un mystificateur. Cette fois encore, avec **Chaabane,** il semble prendre plaisir à nous dérouter ou à nous laisser dans l'incertitude quant à ses intentions véritables. Aussi, résumer son roman qui nous emmène en Egypte et en Palestine — dans des pays qu'il connaît bien — est-ce une entreprise assez vaine. Qu'on sache seulement qu'il est question dans ce roman d'un avocat, André Demeure, épris de complications intellectuelles et sentimentales jusqu'à la bizarrerie et qui, divorcé, court après une jeune fille charmante mais en la prenant pour une autre... C'est très compliqué. Au

surplus, Chaabane, un chauffeur arabe, assez inquiétant, qui donne son titre au récit de M. Zavie, n'en serait-il pas le dieu malin, réduisant les autres personnages — et Demeure lui-même — au rôle de simples fantoches? Un drame? Une féerie? Une farce? Le roman de M. Zavie est tout cela, sans l'être. Mais il est, aussi, plein d'observations et de suggestions. Moraliste, en outre, M. Zavie l'est avec humour, à sa manière, c'est-à-dire avec la plus piquante originalité. Comme il doit aimer Shakespeare et *Les mille et une nuits!*

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Margrave, comédie en trois actes d'Alfred Savoir, à la Comédie des Champs-Elysées. — *Christine*, pièce en quatre actes de Paul Géraldy, à la Comédie-Française.

On se demande si dans **la Margrave,** sa nouvelle pièce, M. Alfred Savoir passe ou non les limites de la pudeur. Mais ces limites de la pudeur, qui les a définies? Où figurent-elles? En vertu de quels traités furent-elles tracées? Toutes les chansons populaires, toutes les estampes qui évoquent des aventures de cruche cassée, de rose mal défendue ou d'oiseau envolé sont-elles en-deçà ou au delà de ces limites? Notre public qui ne bronche pas à *la Fleur des Pois,* ne peut-il pas supporter un conte de cruche cassée... Bien plus, est-il si prude qu'il ne puisse admettre qu'on feigne devant lui de casser une cruche? Que serait-ce donc si on la cassait tout de bon?

Il est vrai que M. Savoir n'use point du style des chansonnettes pour raconter l'anecdote qui sert de point de départ à sa comédie. Il ne lui confère en rien l'aspect sucré des bergeries. Son dix-huitième siècle — puisque sa comédie se passe au dix-huitième siècle — son dix-huitième siècle est rude et sauvage, comme tous les siècles, y compris le siècle courant. L'aimable convention des Greuze et des Lancret, qui est à peine de mise lorsque l'on s'occupe sérieusement de Versailles ou de Trianon, serait prodigieusement déplacée quand il s'agit de représenter ce qui se passe dans une petite résidence allemande, perdue au fond d'une Poméranie ou d'un Brandebourg de fantaisie. Et il s'y en passe de

drôles! La superstition, l'adultère, le poison, le viol y accidentent le cours naturel des haines de famille, et que resterait-il dans les cœurs humains si l'on en retirait les sentiments de haine entre proches!

M. Savoir n'a pas eu le dessein de nous fournir ce cruel enseignement. Il a voulu simplement exercer cette humeur un peu noire qui est la sienne et à la libre expansion de laquelle se reconnaît bien souvent son curieux talent. Tirer une drôlerie forcenée du conflit de caractères odieux, dégager le comique de situations pénibles, c'est à cela que se complaît sa fantaisie singulière. Il sait l'art de tourner au burlesque ce qui pourrait être abominable et avec une étrange candeur d'enfant pervers il suit une voie sinueuse qui passe entre l'horrible et le saugrenu. Or c'est précisément par le saugrenu qu'il échappe à l'horrible et qu'il maintient ses inventions dans une atmosphère d'irréalité qui n'est pas éloignée d'être poétique. L'histoire de la Margrave d'Anspach, qui pour assurer ses préséances voudrait voir mourir son auguste époux et qui, impuissante à éloigner sa fille par un mariage princier, ne songe à rien moins qu'à en organiser le déshonneur pour la pouvoir précipiter dans un couvent, n'est pas plus une berquinade qu'une donnée d'opérette. Les agitations de cette âme violente pourraient fournir la donnée d'une tragédie, ou d'une de ces grandes études qu'Elémir Bourges fouillait minutieusement. Sans vouloir tirer dans ce sens, M. Savoir a su rendre cocasse cette figure forcenée. De ce qui pouvait être facilement effroyable, il a su façonner une marionnette à la fois effarante et risible. Ce n'est pas un dessein vulgaire, et l'on n'en saurait assez admirer la réussite.

Il faut dire que les artistes à qui il a confié son ouvrage l'ont puissamment servi dans ses intentions. Jouvet représente l'auguste époux de la margrave. C'est un personnage qui, pour l'abomination, ne le cède en rien à sa royale épouse. Tandis qu'elle souhaite qu'il meure, il conspire à l'empoisonner; mais il est à la fois stupide et tout puissant, et ces deux faces de son caractère, en apparaissant tour à tour par les soins de Jouvet, composent de cet être une sorte de caricature effarante et grandiose. On ne saurait assez vanter

la façon dont près de lui Mme Boggaert représente la jeune princesse dont ce sont précisément les mésaventures qui alarment la pudeur publique. Cette comédienne, dont la notoriété est bien loin d'égaler les mérites, trace avec un art volontairement éloigné du réalisme une figure de fillette niaise, qui est inoubliable. Elle a adopté pour la faire parler un ton puéril qu'elle n'abandonne jamais, pas plus qu'une comédienne qui se propose de représenter une héroïne étrangère n'abandonne son accent exotique. Malgré cette transposition, elle se montre profondément émouvante, et je ne dis point gracieuse ni séduisante, car elle ne saurait pas ne pas l'être. Près d'eux, Mme Sergine insiste sur le côté tragique de son héroïne plutôt qu'elle n'en souligne la fantaisie, et M. Renoir fait preuve de la plus charmante désinvolture sous les traits du seul personnage de la comédie qui ne soit ni risible ni forcené, mais aimable au contraire et tempéré comme il convient à un Français égaré dans ces Allemagnes invraisemblables.

§

Puisque je suis en train de louer des comédiens, je vais continuer et je parlerai de Mlle Mary Marquet, la principale interprète de **Christine.** Je ne sais vraiment pas pourquoi on ne parle pas davantage des comédiens. Ils sont souvent tellement plus intéressants que les auteurs qu'ils interprètent!

Je n'avais jamais vu Mlle Marquet à la scène. Je l'avais aperçue bien des fois — dans le civil, si je puis dire — et je supposais qu'une si jolie femme et si élégante pouvait aisément se dispenser d'avoir du talent. Cette supposition n'avait pas de fondement. Mlle Marquet excelle dans son art. Elle a d'ailleurs de qui tenir; c'est un enfant de la balle, comme on disait jadis, et elle rappelait il y a quelques jours encore à un interviewer qu'elle est issue d'un ménage de comédiens. Je me souviens fort bien de son père. C'était un des partenaires attitrés de De Max à l'Odéon d'Antoine. Quand De Max jouait Néron, Marquet jouait Narcisse, et il jouait Néarque quand l'autre jouait Polyeucte avec Segond-

Weber. Ce furent de belles représentations. De Max s'était fait la tête d'un Christ de Dagnan-Bouveret — et dans ce temps-là cela ne paraissait pas une faute de goût. D'ailleurs qu'importaient les apparences. Ces deux hommes, et rien d'autre ne comptait, enlevaient dans un mouvement et avec une force incomparable la célèbre scène qui termine le premier acte de Polyeucte. On n'a pas mieux fait en ce genre.

Mais je ne veux point me mettre à parler de Corneille quand je dois m'occuper de M. Géraldy. Cela n'aurait pas de bon sens.

Mme Marquet est extrêmement supérieure à son rôle. Cette belle grande jeune femme a une voix délicieuse et fort juste. Si l'on prétendait la définir par un emploi du répertoire, il faudrait dire qu'elle semble spécialement destinée à interpréter l'Araminte des *Fausses Confidences*. Ce n'est pas une coquette sèche. Elle a plus de sensibilité que de nerfs. Elle paraît actuellement faite pour le tempéré, comme si son expérience humaine ne la mettait pas encore à même de traduire les grands déchirements de la passion. Faut-il déduire de là que le rôle qu'elle vient de tenir dans l'ouvrage de M. Géraldy est parfaitement à sa convenance?

On remarque peut-être que je fais tout mon possible pour retarder le moment où il va me falloir parler de cette comédie nouvelle. Je ne l'aime pas du tout et je n'estime pas cependant qu'on puisse la traiter sans égard. On y voit une noble ambition et un dessein élevé, mais on éprouve la contrariété de ne pas être content de tout cela car on doit reconnaître que M. Géraldy n'atteint pas au but de son ambition et qu'il ne remplit pas son dessein.

Il s'est assurément proposé d'écrire un drame sobre, élevé, dépouillé, une histoire d'amour simple et poignante; mais ce qu'il a réalisé est entaché de littérature, au point de manquer effectivement de sobriété, de hauteur et de paraître surchargé d'ornements qui empêchent le pathétique de se dégager.

Allez donc prendre au sérieux des bonshommes qui s'expriment sur le ton que voici : *Quand vous êtes entrée tout à l'heure, vous aviez l'éclat, la tiédeur, le duveté de l'après-midi d'aujourd'hui... Vous étiez l'après-midi même... Et voici*

que déjà vous vous enveloppez d'un air de soir... Quelque chose de moins gai, d'ambré, de plus doux, etc... On a toujours envie d'interrompre en disant : « *J'aime mieux ma mie, ô gué* » et d'affirmer avec Alceste :

que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure.

C'est une chose singulière que l'échec d'un écrivain qui, souhaitant se montrer simple, ne réussit qu'à faire preuve de maniérisme. Je pense que cela tient à ce que son intelligence ne s'efface jamais devant la spontanéité. L'inspiration ne l'entraîne jamais à faire on ne sait quoi d'imprévu qui apparaîtrait après coup comme une beauté neuve. Il calcule, il médite, pour chercher la solution de certains problèmes. Il suit des règles qu'il se fixe pour se conformer à un certain canon dont il a le sens et l'idée. Mais, hélas! comme la sûreté de goût de l'auteur de *Toi et Moi* n'est pas absolument parfaite, l'idéal dont il s'approche ne se trouve pas toujours excellent. Cet écrivain se laisse facilement aller à prendre un ornement plaqué pour une qualité foncière, un effet de style pour une analyse de sentiments et le verbalisme pour du pathétique.

Il se croit éloquent dès qu'il s'écoute parler, comme s'il ignorait que le premier mérite d'un poète, c'est quand les paroles lui échappent à son insu, croirait-on. Ces façons d'être, que je tiens pour des défauts, passeraient peut-être inaperçues dans une œuvre brève. Mais *Christine* n'a rien d'une œuvre brève. Jamais l'amour ne parut si bavard ni si heureux de développer minutieusement ses subtilités. Jamais tant de bavardage ne se prit si ingénument pour de l'observation et pour de la pensée.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Richard Goldschmidt : *Le Déterminisme du Sexe et l'Intersexualité*, avec 93 figures; Nouvelle Collection Scientifique, Alcan. — Adrienne Sahuqué : *Les Dogmes sexuels*, F. Alcan.

Le professeur Richard Goldschmidt, directeur à l'Institut de Biologie Kaiser Wilhelm, à Berlin-Dalhem, est l'auteur d'une célèbre théorie de la sexualité. Les cinq conférences qu'il a

été appelé à faire à la Faculté des Sciences de Paris en décembre 1931 ont attiré à la Sorbonne, en grand nombre, étudiants et savants biologistes. Ce sont ces conférences qui, réunies, forment le nouveau volume de la Collection Alcan, **le Déterminisme du Sexe et l'Intersexualité.** L'auteur croit avoir « réussi à transformer un des problèmes biologiques les plus obscurs en un ensemble simple et lucide ».

Voici comment R. Goldschmidt résume sa théorie :

La détermination de la différenciation sexuelle est effectuée par une relation quantitative, ou équilibre approprié des gènes déterminants F et M, qui tranche l'alternative de la différenciation sexuelle en faveur d'un sexe ou de l'autre. Les deux types d'équilibre normal, en faveur de F ou de M, sont réalisés par le mécanisme des chromosomes X... Les gènes F et M exercent leur influence spécifique en produisant, ou mieux catalysant des réactions, dont la vitesse est proportionnelle à la quantité de substances des gènes.

On le voit, le lecteur doit déjà être initié aux notions courantes de la génétique.

Il y a toute une série d'équilibres entre F (sexe femelle) et M (mâle), toute une série de degrés de sexualité, *susceptibles de mesures,* et, au cours de la vie individuelle, l'équilibre peut se déplacer dans un certain sens.

L'auteur insiste beaucoup sur l'*intersexualité* chez des Insectes, en particulier chez les papillons *Lymantria.* Il met en évidence l'existence de plusieurs « races fortes et faibles », en rapports définis avec la distribution géographique. Il y a tout d'abord une série de races fortes, mais *de forces différentes.* Cela veut dire que si on prend des femelles d'une certaine race faible (faible au point de vue de leurs manifestations sexuelles) et si on les croise avec des mâles de différentes races fortes, les femelles issues de tous ces croisements seront toutes intersexuées, mais le degré de l'intersexualité variera d'une combinaison à l'autre; cela est en quelque sorte un moyen d'évaluer la force d'un mâle employé comme reproducteur. Soient trois races A, B et C. Les mâles A croisés avec les femelles de race faible donnent des filles intersexuées d'un très faible degré d'intersexualité; les mâles B, dans les mêmes conditions, donnent des filles intersexuées d'un degré plus

élevé; les mâles C donnent des filles qui ont le pouvoir de changer de sexe et se transformer en papillons mâles. C est plus fort que B, et B plus fort que A. On peut démontrer de même qu'il y a aussi des races faibles de différents degrés de faiblesse, en employant toujours les mâles d'une seule race forte et les croisant avec des femelles de provenance différente.

Au Japon, l'île septentrionale de Hokkaido est peuplée par la race la plus faible que l'on connaisse actuellement; les races les plus fortes se trouvent dans le nord de l'île Hondo...; les autres îles japonaises sont peuplées par des races neutres. L'Europe est peuplée par des races faibles.

On est plus ou moins mâle, plus ou moins femelle; les mâles sont plus ou moins forts par rapport à une femelle d'un certain degré de faiblesse; l'intersexualité est fonction de l'action parasitaire, de l'âge.

Pour R. Goldschmidt, il n'y a pas de différence fondamentale entre le procédé de détermination du sexe chez les Invertébrés et chez les Vertébrés supérieurs. S'il pouvait y avoir une différence, c'est que la majorité des travaux portant sur les animaux inférieurs ont été exécutés dans les Facultés des sciences, et les travaux concernant les animaux supérieurs dans les Facultés de médecine, où le Mammifère est naturellement pris comme prototype d'organisation et de physiologie.

La physiologie comparée s'est développée très tardivement, et jusqu'à ce jour, en Europe, la physiologie des Mammifères est considérée comme la vraie physiologie. Cette disposition d'esprit a eu pour répercussion, dans le domaine qui nous occupe ici, le fait regrettable qu'on a essayé de comprendre le problème du sexe en se fondant sur des données observées chez les Vertébrés supérieurs sans tenir compte des matériaux immenses fournis par des organismes beaucoup plus aisément accessibles à l'expérimentation. Il en est résulté l'épanouissement de théories erronées, qui auraient été évitées, si leurs auteurs avaient étudié les éléments de la génétique moderne. Il est donc nécessaire de bien se pénétrer de l'idée que le problème de la sexualité, dans ses aspects généraux, est unique dans tout le règne animal et aussi, *mutatis mutandis*, dans le règne végétal.

Il est certain que les vues de Goldschmidt sont des plus

intéressantes, même si elles n'apportent pas la solution du problème du déterminisme du sexe.

§

Les Dogmes sexuels sont l'œuvre d'une femme, Adrienne Sahuqué.

Qu'est-ce que la sexualité? Quels rapports intimes s'entretiennent entre le germen et le soma? Quelle qualité originale s'attache aux protoplasmes pour engendrer des organismes femelles ou mâles? A vrai dire, personne ne le sait exactement. Car, définir les sexes à la manière classique en les dénommant deux polarités antagonistes, deux principes adverses doués d'attributs différents, c'est tout juste énoncer le problème, et non pas le résoudre.

Evidemment.

La première partie du livre, consacrée à la biologie de la sexualité, est un honnête résumé de la question, sans trop d'hérésies. Mais que signifie qu'après l'expulsion du 2e globule polaire, l'œuf ne garde qu'un quart de son noyau primitif?

Et quand l'auteur dit : « Le tissu interstitiel et le corps jaune avec leurs connexions nerveuses se comportent comme de véritables foyers de mémoire sexuelle où se trouvent en quelque sorte enregistrées toutes les tentatives, les expériences passées qui permirent aux individus une descendance », je ne comprends pas du tout.

L'auteur cherche à montrer que la femelle n'est pas inférieure au mâle. Chez le Tapir d'Amérique, la femelle est plus grande que le mâle, de même chez les Vautours, les Faucons; chez les Sphex et les Epeires, le couple réunit fréquemment « une matrone et un gringalet »; il y a même le cas de « l'amant nain, vivant en parasite sur sa colossale moitié », chez de petits Crustacés et même des Poissons, les Cératoïdes.

La Tigresse, l'Ourse, l'Aigle femelle, la Vipère femelle ne sont pas moins redoutables que leurs compagnons. Les Epeires, Mantes et Scorpionnes, « amantes intraitables » dévorent leurs mâles sans scrupules. Les femelles ont des activités intenses, constructives, les mâles des activités destructives.

Tout cela contredit les dogmes sexuels qui affirment la supériorité des mâles. Voici les paroles qu'Eschyle place dans

la bouche d'Apollon : « Ce n'est pas la mère qui crée ce que l'on appelle son enfant; elle n'est que la nourrice du germe déposé dans son sein. C'est le père qui enfante et la femme, comme un dépositaire étranger, conserve le dépôt. » Euripide a déclaré : « On est le fils de son père plus que de sa mère », croyance professée dans toutes les religions. Partout s'affirme le prépondérance légale du mari sur l'épouse, du droit paternel sur le droit maternel. Et nous voyons défiler toutes les revendications des féministes.

La deuxième partie du livre d'Adrienne Sahuqué, « de la Biologie à la Sociologie », est bien obscure.

Dans la troisième partie, en parlant « de l'amour », l'auteur se montre très versée dans les faits et gestes des animaux. Le Taureau, le Bouc, le Sanglier, le Coq, sont, dit-elle, trop batailleurs, irascibles, violents, et font « d'assez piètres séducteurs ». Les Ongulés, qui excellent à la course, se tirent mal des exercices d'adresse sur place, et ne savent pas faire l'amour. Mais les Félins, quoique terribles dans la vie courante, sont, « grâce à la souplesse de leurs pattes, à l'élasticité de leur corps, des amoureux pleins de tact. »

Pudeur, impudeur n'ont pas de sens devant la loi naturelle. La seule pudeur attribuable aux animaux est leur souci de se cacher pour s'accoupler. Mesure où se trahit seulement la crainte d'être gênés pendant un acte qui réduit momentanément leurs moyens de défense.

Dans la *Physique de l'amour,* Rémy de Gourmont a déjà dit bien des choses, mais de façon autrement suggestive et originale.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Camille Mauclair : *Florence*, De Boccard. — Léon Riotor : *Onessant*, Editions Pierre Roger, Paris.

Nous retrouvons avec plaisir le nom de Camille Mauclair, continuant ses études italiennes avec un volume sur Florence, qui fut si longtemps un des apanages de nos écrivains d'art. On sait qu'en 90 avant Jésus-Christ, Florence reçut le droit de cité romaine. Elle fut dotée bientôt d'un

capitole, de thermes, d'un amphithéâtre et d'un temple de Jupiter, Junon et Minerve. Jusqu'au moyen âge, rien de bien saillant n'y est à signaler; mais avec la comtesse Mathilde, la ville prit de l'importance, car elle commandait, avec le passage de l'Arno, la route d'Allemagne à Rome. Dès 1200, dans la grande querelle des Guelfes et des Gibelins, Florence s'affirmait ville Guelfe et fut le théâtre d'une série de drames sanglants. Vers 1282, secouant le joug de la noblesse, les artisans du lieu prirent la direction des affaires publiques. Après avoir battu les Pisans et les Arétins à Campaldino, la cité comptait quatre-vingt dix mille habitants, cent dix églises, trente mille tisserands et vingt-cinq mille hommes d'armes. Les arts et les lettres y florissaient. Cependant, cette prospérité était souvent compromise par l'instabilité politique des dirigeants successifs. Les guerres étaient permanentes entre les villes importantes de la péninsule, et fréquemment l'étranger était appelé : ce furent principalement les Allemands et les Français.

« L'âme italienne s'est formée dans le sang et les ténèbres. » C'est au XIII[e] siècle que se développe l'art de la peinture qui devait tenir une si grande place dans son histoire. En effet, c'est en 1267 que l'on portait triomphalement à sainte Marie Neuville de Florence la Madone de Cimabué qui inspira l'Italie entière. Giotto, qui parut ensuite (1296), fut le fondateur d'une école nouvelle. C'est lui qui décora l'abside de Saint-Pierre à Rome, Saint-Jean de Latran, Santa-croce de Florence, Saint-François d'assise, etc., et l'on peut affirmer d'ailleurs que les nombreuses fresques décorant les églises italiennes sont dues à son inspiration ou son influence. Fra Angelico le continua dignement, mais nous renverrons au texte pour la suite de cette étude si complète dont M. Camille Mauclair a encore rehaussé l'intérêt.

A côté de la peinture, Florence du reste devait donner à l'Italie sa langue littéraire avec toute une série d'écrivains dont le principal à considérer est toujours Dante Alighieri, né en 1265, mort en 1321 et dont le génie fut certainement mûri par sa douleur de proscrit. A côté de lui, on peut nommer Pétrarque, Boccace, Machiavel, Guichardin, etc., dont les œuvres sont si connues.

L'histoire si bouleversée de la ville a surtout de l'intérêt au point de vue artistique. L'architecture n'avait rien à céder aux autres arts; la ligne a toujours été le souci du Toscan. Dès le XIIIe siècle, la cathédrale est commencée par Arnolfo di Cambio. Le campanile et l'exquise Tour du Berger sont dus à Giotto, et la coupole est le chef-d'œuvre de Brunelleschi. De cette époque date aussi le Palais-Vieux. La sculpture, qui tient une si grande place dans l'art florentin, a eu pour précurseur Ghiberti (1378-1455). Parmi ses continuateurs, nous citerons : Donatello, Luca della Robbia, Verrochio, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, etc.

Les musées que nous ne pouvons étudier en détail sont, de la part de M. Camille Mauclair, l'objet d'une attention toute spéciale. Ils sont d'ailleurs d'une richesse et d'une abondance extraordinaires.

Parmi les églises les plus remarquables, on doit citer, à côté du Baptistère et de la cathédrale : Santa-Margherita, Sainte-Marie Majeure, San-Giovannino, San-Michele, San-Egidio, la Badia, San-Carlo, Santa-Croce, San-Marco, etc., qui toutes contiennent des œuvres artistiques de grand intérêt. Un chapitre du volume consacré au visage de Florence nous vaut, sur l'art en général et sur les artistes, des considérations remarquables. Nous recommanderons particulièrement la lecture de cet ouvrage, dont la portée dépasse de beaucoup le cadre d'une étude sur la ville, même l'intérêt ordinaire des livres de voyage.

De Léon Riotor nous avons encore un volume sur **Ouessant,** *l'Ile de l'Epouvante,* près la côte de Bretagne. La mer, dans ces parages, est toujours agitée et les tempêtes y atteignent une violence inconnue ailleurs. Avant de s'embarquer, Léon Riotor nous fait rapidement l'historique de Brest, notre grand port militaire sur l'Océan, dont la rade est une des plus vastes de l'Europe. Le petit vapeur le *Ménez* longe l'archipel, cause de tant de naufrages et qui se termine par l'Ile d'Ouessant; la terre la plus occidentale de France, mesurant 8 kilomètres de long sur trois et demi de large, et où on compte 2.300 habitants. La baie principale est Porspaul, le chef-lieu se nomme aujourd'hui Lampaul; il a 320 habi-

tants et réunit les professions les plus indispensables. Les pêcheurs ferment la majorité de la population; on les voit peu, car ils sont sans cesse en mer. La pêche la plus productrice est celle du homard et de la langouste. Les arbres dans l'île sont rares, à part dans quelques enclos. On y rencontre de nombreux moulins à vent. Les femmes s'occupent principalement du travail de la terre; beaucoup sont maigres, osseuses, les yeux caves. Comme les hommes, elles boivent l'alcool, qui est là, comme bien ailleurs, un véritable fléau. « A Frugulon, les maisons sont en morceaux de roc, sans mortier, sinon d'argile. Un étage, terre battue, trouée; les cloisons en planches, lits, armoire, fenêtres minuscules, banc de bois tout autour, table, pétrin, grossières images enluminées. Dans la cheminée, maigre feu d'ajoncs, sinon de bouse de vache desséchée. Il y règne une humidité, une odeur de sueur et de maladie. Parfois, cinq ou six frères dans le même lit; la petite vérole sévit. Une horreur de l'eau et des lavages; peu se baignent. Cependant le climat est sain, la population robuste. » Comme en Bretagne, les croyances, les superstitions, les légendes sont nombreuses; dans un chapitre très intéressant, Léon Riotor nous raconte sa visite à un « monsieur le Gnôme » qui a femme et enfants et avec lequel il se rend à Notre-Dame du Kreizker et à d'autres monuments de Saint-Pol de Léon et de Roscoff. Le retour à Ouessant lui permet de décrire la région traversée, et le reste du volume est consacré à des épisodes curieux, à des promenades dans l'île, à une superbe description de la tempête qui sévit durant plusieurs jours; à montrer le curieux aspect des processions; des enterrements de marins disparus en mer, et dont le corps absent est figuré dans le cercueil par une croix de paille; enfin à des récits de naufrages sensationnels, comme celui de l' « Egypt », et autres récits historiques et anecdotiques qui sont pleins d'intérêt.

Le volume de Léon Riotor, qui offre une illustration intéressante et une carte, constitue en somme une attrayante lecture.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

John Viénot : *Georges Cuvier*, Fischbacher. — Eugène Baie : *Le siècle des Gueux*, Fischbacher. — *Croisade*, Fischbacher. — Le gallicanisme. — Mémento.

M. John Viénot vient de consacrer un livre à **Georges Cuvier,** l'illustre savant dont on a récemment commémoré le centenaire. Le livre est important. Je ne vois pas qu'on puisse rien y ajouter. Il m'est d'autant plus agréable de le signaler que j'ai eu le regret de ne pas me trouver d'accord avec M. le général Weygand dans l'éloge qu'au nom de l'Académie française il a fait de Cuvier. Le style académique a des exigences qui n'excusent point l'inexactitude. Or il n'est pas exact de dire que, le père de Cuvier étant ou ayant été officier, lui-même se serait dirigé vers la carrière des armes, s'il n'avait obéi à une irrésistible vocation pour le plus grand bonheur de la science française.

La vérité est que Cuvier serait devenu pasteur, si, en le classant troisième, le recteur ne lui avait fait perdre le bénéfice d'une des bourses fondées par le duc Christophe de Wurtemberg au séminaire de l'université de Tubingue. Je n'ai d'ailleurs pas à retracer ici la vie de Cuvier. M. John Viénot s'en est admirablement acquitté. Un point seulement m'intéresse.

Que Cuvier, qui fut incontestablement un bien grand savant, ait eu des facultés administratives exceptionnelles, je veux bien en convenir. Mais ce n'est pas assez de dire qu'il ne se refusa pas à les exercer. La vérité est ici encore qu'il en rechercha les occasions. Le baron Cuvier fut l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur d'histoire naturelle au Muséum, conseiller d'Etat, membre du Conseil de l'instruction publique, pair de France. Il ne dissimulait du reste pas son amour pour les places et les honneurs. « S'il est, disait-il, des savants assez philosophes pour refuser les dignités et les richesses, d'autres, qui ne le sont pas moins, ont cru que ces choses ne valaient pas même la peine d'être refusées. »

Le raisonnement est commode. Il explique les honneurs dont Cuvier fut chargé. Ce grand savant fut un cerveau;

il ne fut pas un caractère. Il devait beaucoup à Geoffroy-Saint-Hilaire, un homme celui-là. En réalité, c'est à ce dernier que revient l'honneur d'avoir frayé la route à Cuvier. Frappé de la valeur des travaux manuscrits du jeune précepteur des enfants du comte d'Héricy, il n'eut de repos qu'il ne l'eût fait venir à Paris. « Venez, lui écrivait-il, venez jouer parmi nous le rôle d'un nouveau Linné. » Entre ces deux savants, pour ce qui est du moins des qualités de l'esprit et du cœur, l'hésitation n'est pas possible. « Cœur, esprit, talent, vous avez tout, monsieur Geoffroy », disait un jour le général Foy. Mais Geoffroy était moins habile.

C'est un très beau livre que le **Siècle des Gueux,** de l'écrivain belge Eugène Baie. Deux volumes de cette histoire de la sensibilité flamande sous la Renaissance ont déjà paru : la *Métropole de l'Occident* et le *Miroir de l'Escaut*. Je suis de ceux qui attendent impatiemment le tome troisième, qui aura pour titre les *Fleurs du Rameau*. Il est impossible de rien lire de plus émouvant, de plus juste aussi, que ces portraits d'Egmont, du Taciturne, d'Erasme, que M. Baie a peints avec une richesse de coloris et en même temps avec une précision et une pénétration qui font de cette œuvre quelque chose d'absolument magistral. J'y reviendrai, quand la trilogie sera complète, mais je veux dès maintenant convier nos lecteurs à se procurer ce livre dont un bon juge, M. Samuel Rocheblave, a dit :

> La couleur de son style, toute personnelle, enflamme sans l'altérer une vérité partout documentaire et puisée aux sources.

Toujours chez le bon éditeur Fischbacher le compte rendu amusant et suggestif des discussions de l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale sur le je m'en fichisme, le dogmatisme, la mauvaise foi, la morgue, la muflerie et l'immoralisme.

Le **gallicanisme** est-il mort? Je n'en jurerais pas. Ce que je sais, c'est que me trouvant l'autre jour à la bibliothèque de l'Institut, je vis s'avancer vers moi un membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui, se tournant vers un de ses confrères de la même compagnie, lui dit : « Voulez-vous voir deux gallicans se serrer la main? »

Me voilà donc convaincu d'hérésie, le gallicanisme ayant été abondamment condamné par la constitution d'Alexandre VIII *Luter multiplices*, par l'encyclique *Quanta cura* et par le *Syllabus*. Bossuet avait donc tort, lorsqu'il disait dans le discours sur l'*unité de l'Eglise :*

Conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Eglise universelle.

Et cependant il fut un temps où ces fortes maximes rendirent à l'Eglise un immense service. Je ne puis que signaler très rapidement ce point à l'attention du lecteur. Pour le traiter dans son ampleur, il faudrait des développements qui ne seraient pas de mise dans cette revue. De jeunes savants, ayant devant eux plus de temps qu'il ne m'en est laissé, voudront peut-être se consacrer à cette étude.

Pourquoi la France ne s'est-elle pas faite protestante? Elle fut bien près de le devenir. L'exemple venait de haut. La cour de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, était le rendez-vous de tous les partisans des nouvelles opinions. François I[er] était à tout le moins indifférent. Au reste Louise de Savoie, sa mère, écrivait dans son *Journal :*

L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, par la grâce du Saint-Esprit, commençâmes à connaître les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, de toutes les couleurs, desquels Dieu, par sa clémence et bonté infinie, nous veuille préserver et défendre, car si Jésus-Christ n'est menteur, il n'est point de plus dangereuse génération en toute nature humaine.

Les psaumes, traduits par Marot, étaient chantés sur des airs de romances par les gentilshommes et les dames. L'ordonnance en vertu de laquelle les lois devaient être désormais rédigées en français mettait tout le monde à même de connaître et de discuter les matières politiques. Comment, d'autre part, pouvait-on cacher les scandales dont l'Eglise était l'occasion, empêcher qu'on frémît d'horreur et de dégoût au récit de la vie d'un Alexandre VI?

La nécessité d'une réforme dans l'Eglise s'imposait tellement aux esprits, ceux-ci s'ouvraient si volontiers aux idées nouvelles, que tout un diocèse, celui de Meaux, fut en grande

partie gagné à des croyances anticatholiques. L'évêque, Guillaume Briçonnet, changea plus tard d'avis. Excommunications, proscriptions, jeûnes, processions, il ne négligea rien pour témoigner de son zèle catholique. Il n'empêche que les savants qu'il avait attirés auprès de lui, et parmi lesquels se trouvaient de zélés calvinistes, lui avaient fait partager leur doctrine et leurs opinions.

Mais il faut aller vite, si intéressant que puisse être le rappel de ces faits. A mon avis, la France n'est pas devenue protestante, parce qu'elle s'aperçut alors, avec cet instinct qui lui est propre et ne la trompe jamais, qu'elle devait faire cause commune avec la royauté et l'aider à lutter contre un mouvement dont le triomphe eût amené l'anéantissement de l'unité politique, aussi bien que de l'unité religieuse. La réforme fut populaire en France jusqu'au jour où la nation comprit que le succès des protestants aurait inévitablement entraîné l'établissement, aux dépens du pouvoir central, de pouvoirs particuliers qui auraient constitué comme une nouvelle féodalité.

Mais s'il est vrai, et rien n'est plus vrai, qu'au cours de son histoire la France se soit constamment montrée à la fois catholique et anticléricale, on peut prétendre et même affirmer qu'elle a, au moment de la Réforme, trouvé dans ses libertés gallicanes une raison de plus de rester fidèle à la foi de ses pères. Son gallicanisme, en la préservant du cléricalisme, lui donnait une force, une dignité et comme une aisance qui servirent grandement l'Eglise dans cette passe si difficile, en fortifiant l'attachement de la nation à la foi catholique. Attrait momentané vers la Réforme, parce qu'il y avait des abus à faire cesser, mais raisons politiques de rester dans le sein du catholicisme, qui se doublaient de raisons religieuses auxquelles le gallicanisme donnait une force singulière, c'est ainsi que je vois ce qui se passa alors.

Il ne faudrait donc pas que l'Eglise méconnût la dette de reconnaissance qu'elle a ainsi contractée envers une tradition française qui n'a point cessé d'être vivante. Ecoutez l'un des ministres du Seize-Mai, le vicomte de Meaux. Que dit-il dans ses *Souvenirs?* Ceci :

Si nous sommes devenus impopulaires, c'est moins en qualité de monarchistes qu'en qualité de cléricaux.

Puisqu'il est question de gallicanisme, je rappellerai que la question de la souveraineté est une de celles qui ont fait couler le plus d'encre; si tout le monde était d'accord pour dire que la souveraineté venait de Dieu, on ne s'entendait plus quant au chemin qu'elle suivait pour arriver sur la terre. Les papes prétendaient la recevoir du ciel en vue d'en faire la répartition aux rois. Ceux-ci proclamaient qu'ils régnaient par la grâce de Dieu et qu'entre l'Etre suprême et eux il n'y avait point d'intermédiaire.

Les choses en étaient là, quand Louis XII, un de nos rois excommuniés, invita la faculté de théologie de Paris à répondre à un traité de Thomas de Vio, dans lequel celui-ci soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur les conciles. La faculté confia le soin de la réponse à un de ses membres tout nouvellement admis, Jacques Almain, dont tout ce qu'on sait, c'est que né à Sens, reçu docteur en 1511, il mourut prématurément en 1515.

D'après Almain, la souveraineté descend du ciel au peuple, qui, sous des formes diverses, la délègue aux papes et aux rois. Il s'ensuit que fondée sur le consentement de leur peuple, la puissance des rois de France est tout à fait indépendante, qu'ils ne reconnaissent aucun supérieur pour le temporel, que ce n'est pas du pape qu'ils reçoivent leur juridiction.

Il s'ensuit aussi que la délégation est révocable en cas d'abus. De même que le peuple est au-dessus du roi, ainsi l'Eglise universelle, représentée par les conciles, est au-dessus du pape. Seuls, les conciles sont infaillibles à l'égard des choses révélées, parce qu'ils expriment le sentiment de l'universalité des croyants. On peut en appeler à eux des décisions du pape, que ces assemblées peuvent juger et déposer.

Le livre d'Almain, l'*Autorité de l'Eglise et des Conciles*, eut un succès considérable. Mais vers la fin du dix-septième siècle ou au commencement du dix-huitième, on s'émut. Excellente au point de vue gallican, cette doctrine pouvait sérieusement compromettre le principe monarchique. Révo-

cable en cas d'abus! Quoi, la puissance royale aussi bien que la puissance papale? On allait frapper l'œuvre d'Almain, quand d'Aguesseau fit remarquer que ce qu'elle contenait d'excellent neutralisait ce qu'on pouvait y trouver de dangereux. « La question téméraire de la nation par rapport à son roi n'a encore fait aucune impression sur l'esprit du peuple de ce royaume. Ira-t-on la lui apprendre en la condamnant, lui faire connaître ce qu'on doit souhaiter qu'il ignore éternellement? » Une nouvelle édition d'un livre classique pour tout bon gallican obtint donc le privilège du roi.

C'est une intéressante figure que celle d'Almain. Nous en évoquerons d'autres.

Mémento. — *Les Zouaves Pontificaux*, par le comte Edgard de Barral (Librairie du Dauphin), injuste pour Gambetta. — *Introduction aux Provinciales de Pascal*, par le Père Gorce, des Frères Prêcheurs, professeur à l'Institut Catholique de Toulouse (Editions de la Revue Thomiste).

A. BARTHÉLEMY.

LES REVUES

Les lectures du Médecin : renseignements sur Bernard-François Balzac, le père d'Honoré. — *La Nouvelle Revue Française :* témoignages de gauche et de droite sur la Révolution imminente. — *La Revue Mondiale :* la bourgeoisie a-t-elle fait faillite? Réponses de M. Maurice Maeterlinck, Joseph Delteil et Gaston Chérau. — Mémento.

« Un sociologue inconnu : Bernard-François Balzac, père du romancier », tel est le titre d'un article de M. le docteur Pathault, paru dans **Les lectures du Médecin** (novembre). « Secrétaire au conseil du roi Louis XVI et intendant militaire pendant la Révolution et l'Empire », ensuite « administrateur des hospices de la ville de Tours » pendant huit ans et adjoint de cette même cité, le père d'Honoré fut « un des précurseurs des hygiénistes modernes » et « avant les Saint-Simon et les Fourier, il se révéla un sociologue ».

Les quelques essais qu'il nous a légués sont tout à fait caractéristiques de cette tendance d'esprit, — écrit M. le Dr Pathault. C'est tout d'abord un « Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats, et de ramener les hommes qui les

commettent aux travaux de la Société, et sur les moyens de simplifier l'ordre judiciaire ». (Mame, édit. Tours, Avril 1807).

L'année suivante, c'est un « Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement, et sur les moyens d'utiliser une portion de la population perdue pour l'Etat et très funeste à l'ordre social », (Mame, 1808).

C'est ensuite une « Histoire de la rage et moyen d'en préserver comme autrefois les hommes » (Mame, 1810). L'auteur termine cet ouvrage par un très curieux projet de loi pour la taxe canine avec observations sur le mode d'exécution. Ainsi donc le père de Balzac a été le premier à proposer l'impôt sur les chiens.

Tous ces écrits sont semés de réflexions de grand bon sens. N'avait-il pas prévu l'*examen prénuptial,* alors qu'il écrivait : « Quant aux jeunes gens qu'on marie, c'est-à-dire qu'on destine à la propagation de l'espèce, ils ne sont assujettis à la formalité d'aucun examen. S'ils sont incomplets, scrofuleux, phtysiques ou imbéciles, n'importe; ils sont bons à marier et voilà pourquoi la race française s'en va. »

Donc, à n'en pas douter, les grands fléaux sociaux, les maladies évitables, telles que la rage, les questions sexuelles, l'angoissante question de la prostitution et des filles-mères, les difficiles problèmes de la criminalité : voilà les enseignements qu'il avait puisés dans son observation des milieux hospitaliers et urbains.

Pour l'époque où ces idées furent émises, voilà qui est tout à fait remarquable. Ces questions ne sont arrivées à l'actualité que depuis hier; celle de la réforme de la magistrature est encore pour demain.

Les contemporains de Bernard-François Balzac le tenaient pour « un grand original », « un beau toqué », et quelques-uns aussi pour « un homme supérieur ». L'avis de son actuel biographe est que « né un siècle plus tard, il eût fait un excellent ministre de la santé publique ».

Dans le privé, l'homme restait conséquent avec ses principes, qualité rare à toute époque. Il se proclamait à tout venant, disciple convaincu de Rousseau (du moins de ce qu'il y a de bon dans Rousseau; car, quoi qu'on en dise, tout n'est pas mauvais dans l'écrivain genevois).

Il croyait, en hygiène, au *retour à la Nature,* ce qui est également une vérité de demain. Il préconisait l'exercice, les longues

marches à pied, et se flattait de n'avoir jamais consulté un médecin, ni fait « gagner dix sous à un pharmacien ».

Son système ne lui réussit pas si mal.

Il se maria à 51 ans avec Laure Sallambier (1), fille d'un directeur des hôpitaux de Paris, qui en avait dix-neuf. Ce qui est assez bien. Il en eut quatre enfants, ce qui est mieux, dont notre grand romancier, ce qui est très bien.

« Coulé dans un bon moule », il espérait vivre cent ans, grâce à ses pratiques de culture physique avant la lettre, et de vie sage. Rien ne dit qu'il n'y serait arrivé, sans un malencontreux accident de voiture, à Paris. Il avait 83 ans.

Notre grand romancier français avait donc de qui tenir. La gloire du fils est à opposer avec l'obscurité du père, obscurité dont il mériterait de sortir; car « les curiosités passionnées, les ardeurs réformatrices du fils se trouvent aussi dans les écrits, les idées, les polémiques du père » (2).

§

La Nouvelle Revue Française (1er décembre) termine l'année par la publication d'un « Cahier de Revendications », composé de « onze témoignages ». D. R. qui les commente brièvement, écrit à propos d'eux :

Est-il possible de définir une *cause commune* de la jeunesse française, une communauté d'attitude essentielle? Il semble que la solidarité du péril crée en nous une unité que n'ont su faire ni maîtres ni doctrines, unités de refus devant la consternante misère d'une époque où tout ce qu'un homme peut aimer et vouloir se trouve coupé de son origine vivante, flétri, dénaturé, inverti, saboté. Des groupes tels que l'*Ordre Nouveau*, *Combat*, *Esprit*, *Plans*, *Réaction*, par leur volonté proclamée de rupture, et plus encore par leurs revendications constructives, révèlent peut-être, dans leur diversité, les premières lignes de force d'une nouvelle révolution française. Leur anti-capitalisme n'est pas celui de la Troisième Internationale. Toutefois, la doctrine marxiste, en dehors de laquelle il s'est constitué, forme l'un de ses points de repère principaux. Il se peut qu'il y trouve quelques appuis occasionnels; et certains de leurs objectifs respectifs sont communs... Déjà s'affirme dans l'attitude de tous ces groupes un

(1) Une salle de l'Hôtel-Dieu, de Paris, la salle Sallambier, est consacrée à la mémoire de ce directeur. Quel interne, quel étudiant sait qu'il s'agit là du grand-père maternel de Balzac?

(2) Jules Claretie : *La Vie à Paris* (Notes de l'Auteur).

véritable *acte de présence à la misère du siècle,* assez nouveau parmi les intellectuels, et si violemment accentué qu'il peut paraître suffisant pour définir un front unique, fût-il provisoire.

C'est dans cette vue qu'ont été réunies, — rapidement car tout nous presse — les déclarations que l'on va lire.

M. Henri Lefebvre, « marxiste doctrinaire et militant », écrit :

Il s'agit pour beaucoup de vivre, tout simplement de vivre. Il s'agit de ne pas traîner la faim ou de ne pas mourir à la guerre. Beaucoup de jeunes sont menacés et le savent. Il ne s'agit plus d'un monde plein d'ennui, comme c'était vrai pour Baudelaire ou Rimbaud, mais d'une société pleine de douleur et de mort. La guerre n'apparaît plus comme un intermède tragique, mais comme un fait périodique et cyclique et naturel dans le monde tel qu'il est. En attendant cette mort, on a peine à se nourrir. Non seulement il faut se vendre, mais on ne trouve plus à se vendre. C'est ainsi que l'histoire nous oblige à en finir avec le commerce universalisé. La mort gronde. La vie n'est plus vivre. Il nous faut comprendre, malgré tous nos réflexes d'évasion et nos complexes de fuite et toutes nos petites histoires intérieures! — Vivre. Le problème a été ramené à ses données élémentaires, à son véritable départ pour la solution. Dépouillé de ses enveloppes nébuleuses, ce problème ne se pose plus seulement, depuis la période de décomposition du capitalisme, à quelques méditatifs. La base économique de la question apparaît sous les superstructures lyriques et les rêveries. Le problème matériel ne se pose même plus seulement aux parties les plus malheureuses du prolétariat — textiles, ouvriers des produits chimiques — mais à toutes les masses. Vivre. Mettons à part les embourgeoisés et candidats à l'embourgeoisement, ceux qui comptent se débrouiller, et aussi les flics actuels ou virtuels. Tous les autres jeunes hommes doivent devenir révolutionnaires, s'attaquer à la base, s'en prendre aux conditions de l'univers infernal, au *capitalisme!*

Ou la Révolution de gauche ou l'aventure fasciste — tel est le dilemme actuel, selon M. Lefebvre. Il souhaite « l'action révolutionnaire de classe », l'organisation de la Révolution, pour qu'elle n'échoue pas, « la terre couverte par le sang des guerres et des révolutions écrasées ».

M. Paul Nizan, marxiste, s'en prend aux révolutionnaires non-marxistes. Il voit ainsi les jours présents :

La vie humaine est l'enjeu de la partie qui s'engage. Parce qu'une poignée de propriétaires, d'actionnaires, avec leurs suites de propagandistes, de magistrats, de soldats, de pensionnés et de fidèles dupes, se cramponne à une domination condamnée par l'histoire, la plus grande masse des hommes est menacée. Cette menace n'est pas spirituelle; elle ne concerne pas premièrement les idées : le chômage, les famines, la répression, les préparatifs de la guerre sont les dernières réalités d'un monde qui s'évapore. Ces réalités travaillent dans le sens de la mort : le temps où nous vivons ne laisse plus de place qu'à une dégradation, à une restriction progressives de l'humanité, après lesquelles il ne lui resterait plus qu'à mourir. Les années de misère, de catastrophes et de déclin commencent et les sages de la Bourgeoisie annoncent eux-mêmes le désétablissement de leur classe.

Pour M. Nizan, l'U. R. S. S. « construit déjà le projet héroïque du monde ».

Déterministe et marxiste aussi, M. Philippe Lamour énonce:

La Révolution est une tendance périodique vers l'Ordre nécessaire.

Les majuscules sont de M. Lamour. Les « institutions », dit-il, « n'encadrent plus les mœurs ». Il affirme : « La Révolution est une manifestation de jeunesse. »

Le monde est actuellement en état de révolution contrariée.

La Révolution en cours est une des plus importantes de l'histoire. Il s'agit de vingt siècles de civilisation et de la culture correspondante : l'individualisme, et l'économie libérale qui en dérive, datent du droit romain, et la culture est gréco-latine.

Il n'est personne qui ne se rende compte que ces valeurs ne sont plus des instruments utiles pour l'ère machiniste. Mais les uns hésitent paresseusement devant l'énormité de la tâche et son incertitude. Les autres tendent à prolonger jusqu'à leurs privilèges, ce qui fait beaucoup de mensonges et de mauvaises raisons. D'où la nécessité d'une rupture brutale.

...La Révolution doit aller jusqu'au bout de ses conséquences logiques.

Au bout de ses conséquences logiques se trouve l'organisation collective du monde et la substitution aux classes d'une seule classe de producteurs.

Au régime du libéralisme et de la concurrence, la Révolution substituera le régime de la production strictement limitée aux

besoins. Elle ira jusqu'au travail obligatoire, mais aussi jusqu'à la stricte limitation de ce travail. Un temps viendra où le travail et la production inutiles seront considérés comme une immoralité sévèrement réprimée, ce qui est, dès maintenant, d'une évidente logique.

M. Maulnier, écrivain d' « extrême-droite » selon M. D. R. — se rencontre avec les marxistes pour condamner le désordre présent. Il se fait accusateur en ces termes :

Le grand capitalisme, devenu maître de la planète, a sacrifié toutes les valeurs à une seule, la valeur quantitative de la richesse, — devenue le grossier symbole de la force, qui, elle, est qualité. Les résultats ont été que l'individu humain, considéré comme un instrument à produire, puis, de plus en plus, comme un instrument à consommer, a vu ses nuits et ses jours, son corps et son âme utilisés pour assurer la vie d'organismes géants, qui demandent à consommer de façon ininterrompue leur ration humaine. L'homme a donc été dévoué à la vie collective; pour lui faire accepter son sacrifice, on a pu lui promettre, comme compensation à sa déchéance, un bonheur matériel d'ailleurs illusoire, ou, plus volontiers encore, lui offrir des mystiques monstrueuses, la religion dégradante de la production ou du travail.

Pour M. Thierry Maulnier — qui est royaliste — la révolution contre l'état de choses d'aujourd'hui est « nécessaire ». Et il conclut :

Quand on évalue ce qu'elle doit nous conserver ou nous rendre, *nous-mêmes*, on se résout sans peine au prix qu'il faudra la payer.

MM. Arnaud Dandieu et Claude Chevalley, pour qui « l'intelligence est une épée », déclarent :

Le rêve fasciste de l'*Etat*, la mystique marxiste de la *masse* constituent les plus grandes duperies de notre époque.

Et, pour eux, l'intelligence

doit, par le jeu même de sa fonction dichotomique, s'élever au-dessus de ces illusions, et permettre à l'homme de *réaliser*, en même temps que la Révolution personnaliste que l'angoisse présente réclame, les avantages matériels que l'état de la technique propose, mais que seule cette Révolution peut rendre assimilables.

M. Emmanuel Monnier exècre la « pensée bourgeoise ». A la primauté de la matière, « vérité historique », il souhaite que succède « la primauté du spirituel ». M. Georges Izard professe :

Nous ne nous ferons pas tuer pour des philosophies incapables de nous faire vivre.
Délivré de la croyance aux principes, on découvre leur raison d'être : les intérêts de la Nation, les plus mystiques, se confondent avec ceux de quelques capitalistes.

Le régionalisme spiritualiste de M. Izard le fait écrire :

L'âme de la France est une culture, qui va parfois jusqu'à l'union spirituelle. Mais dès qu'on fait intervenir la culture, l'universel apparait. La Nation-Etat ne peut que dresser l'une contre l'autre les cultures. Dans un système régionaliste, au contraire, le plan culture est déjà le lieu de la suprême collaboration, celle de l'Esprit. Alors si la culture est humaine, si elle est inspirée par le souci de porter à sa perfection la personne, si elle a compris que l'universel devait nécessairement se poser sur l'être concret et en recevoir toute son extension, la Révolution est faite.

Fédéralistes, MM. René Dupuis et Alexandre Marc affirment:

Le dernier mot reste à la Révolution.

M. Robert Aron prophétise :

La révolution sera sanglante dans la mesure où elle sera mal préparée et... le sang répandu sera la marque de son imperfection concrète.

M. Denis de Rougemont, qui a provoqué ces témoignages, apporte *in fine* le sien, qui est d'un croyant :

Je n'ai pas à sauver quoi que ce soit de la terre, mais seulement à recevoir le pardon. Or il n'est de pardon que pour celui qui agit. On me dira sans doute que je me perds dans ma mystique? Allez, vous ne vous retrouvez que trop bien dans les vôtres! Déjà les hommes le pressentent : il n'y a rien d'autre à attendre que cette force surhumaine d'entrer dans l'Ordre de la Pauvreté, qui vaincra toutes les révolutions — *après les avoir faites.*

En même temps, **La Revue Mondiale** (décembre) demandait à quelques personnes : « la Société bourgeoise a-t-elle

fait faillite? ». Sur les quatre points du questionnaire établi par M. Paul Gsell, M. Maurice Maeterlinck répond :

1° Ce n'est pas la société bourgeoise, mais la société communiste ou collectiviste qui est en train de faire faillite.

2° Ce n'est pas la société bourgeoise, mais l'Allemagne qui est responsable de la dernière guerre et des crises diverses qui l'ont suivie.

3° Il est nécessaire de renforcer la conception que la société bourgeoise se fait de la liberté individuelle que l'étatisme et le socialisme grignotent comme des rats pesteux.

4° Je ne suis pas prophète, mais l'humanité est tellement imbécile qu'elle choisira probablement la révolution, quitte à pleurer des larmes de sang durant dix ou quinze années de misères et d'horreurs sans noms après une chute du potentiel humain qu'il faudra plus d'un siècle pour ramener au niveau d'aujourd'hui.

« L'Etat, voilà l'ennemi », prétend M. Joseph Delteil.

M. Gaston Chérau croit à un bouleversement :

Hier, on pouvait encore parler d'évolution; aujourd'hui, c'est la révolution qu'il faut envisager. Sera-t-elle légale? Dans l'Etat de pourriture du suffrage universel, je ne le crois pas. L'électeur qui se sait volé, qui s'est habitué à l'être depuis si longtemps sans protester, pourrait bien se fâcher. Je crois plutôt que le mouvement viendra de Moscou — et que la réaction ne se fera pas attendre; ensuite, ce sera la révolution et ses conséquences imprévisibles.

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er décembre) : « La Confidente », dialogue de M. Paul Bourget. — « Annam, pays des ombres », de M. A. Meynard. — « Le Thermidor Moujik » par M. Serge de Chessin.

La Revue de Paris (1er décembre) : les deux premiers actes de « Christine », de M. Paul Géraldy. — Fragments du journal du comte E. M. de Vogüé.

La Revue hebdomadaire (3 décembre) : « Vers l'école unique », par le cercle Fustel de Coulanges.

Mirages (novembre, n° 1 d'une nouvelle série) : « L. Q. » par M. Valéry Larbaud. — Poèmes de MM. Capasso, Amroudre, Cornford, etc.

Les Primaires (novembre) : M. Louis Frégaro : « Mort au champ d'honneur ». — M. Philéas Lebesgue : Poème. — M. J. Le Guével : « L'aventure d'un joueur de cornemuse ». — Les « Propos d'un Utopien » par M. R. Messac.

L'Idée libre (décemb.) : « La Bretagne opprimée », par M. Pierre Chambois. Suite de l'enquête de M. P. Vigné d'Octon sur « les doctrines freudiennes et la Psychanalyse ».

La Revue de France (1er décemb.) : « Franc-Nohain », par M. G. Suarez. — « Impressions de Bavière : l'Hitlérisme » par M. A. Lunel.

La Revue des Poètes (novemb.) : n° à la mémoire de Charles Le Goffic.

La Nouvelle Revue (1er décemb.) : « Les Trophées antiques », par M. Ph. Casimir. — « Impressions d'Italie », par Mme Anne Minvielle.

Le Correspondant (25 novemb.) : « Charlet et Raffet au siège d'Anvers » par M. Pierre Ladoué. — M. Daniel-Rops byzantinise sur les droits de sa génération inquiète à ne s'être pas choisi de maîtres : « le procès des Maîtres » est le titre de son article.

Le Crapouillot (n° de Noël) : « Le salon d'Automne » et « Le Jardin du Bibliophile ». — « Histoire de l'Homme maigre » par M. H. de Monfried. — « Un gangster » par M. Th. Raucat. — « Poésie 1932 » par M. Philippe Chabaneix.

Revue bleue (3 décemb.) : « La Publication des Archives russes sur la guerre mondiale » par M. le général Niessel. — M. A. Dupouy : « Pierre Benoit, académicien ». — « La philosophie religieuse de Bergson » par M. Jean Laporte.

Les Marges (10 décembre) : M. Eugène Montfort : « Romans-fleuves et Romans-mares ». — M. R.-G. Jaquet : « En Allemagne : Th. Mann, Bruno Franck, von Hildebrand. — La libre critique de M. Jean Viollis sur les romans; la « poésie », par M. Guy Lavaud; les théâtres, par M. Claude Berton, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

On cherche un homme (*Figaro* du 15 décembre). — Charles Cros (*Dépêche de Toulouse* du 10 décembre). — Une lettre de Mallarmé.

M. André Rousseaux constate avec tristesse, dans le **Figaro**, que les romans que l'on publie actuellement « manquent d'hommes, ou plutôt que les hommes qui y sont manquent des vertus de leur sexe ».

Il y a, dit-il, une crise de virilité dans la littérature romanesque. Voyez *Les Loups*. Vous savez que c'est l'histoire de la débâcle d'une famille. Mais pourquoi cette débâcle? Parce que le chef

de la famille n'exerce pas sa fonction. Parce qu'il est un rêveur, un velléitaire, et pour dire le mot, un lâche. Alors le patrimoine s'en va à vau l'eau, et l'anarchie foisonne dans la postérité du malheureux.

Encore M. Guy Mazeline s'est-il contenté de peindre, très objectivement, un cas de faiblesse masculine avec ses conséquences. Il y a d'autres livres où cette faiblesse est présentée non comme une exception, mais comme la règle, comme une sorte de loi de la nature. Voyez *Le Pouvoir absolu* de M. Robert Bourget-Pailleron. Ce pouvoir, c'est une femme qui l'exerce sur celui qu'elle aime. Jusque-là, rien d'extraordinaire. C'est encore un cas, et même un cas fréquent. Mais, à la fin du livre, nous passons de l'étude d'un cas à l'exposé d'une thèse. Car la « prière d'insérer » nous prévient que le dénouement apporte « une curieuse thèse sur la supériorité d'ordre éternel que leur condition assure aux femmes dans l'amour ». Comment se manifeste donc cette supériorité? De la façon la plus inattendue : par la surprise et la charge d'une maternité inopportune. Voilà, n'est-ce pas, qui étonne. On avait toujours pensé que cette charge-là n'est pas une supériorité dont la nature ait gratifié la femme. Au contraire. Si l'un des deux partenaires apparaît comme privilégié dans de telles aventures, c'est bien l'homme. La thèse de M. Bourget-Pailleron change tout cela. La future mère déclare au père qu'elle n'a plus besoin de lui, que son enfant suffira désormais à occuper son cœur, que déjà elle commence à oublier celui qu'elle a aimé. Le pauvre mâle est comme ces insectes qui, après le vol nuptial, n'ont plus qu'à disparaître. Qu'il s'estime encore heureux si la femelle ne le mange pas, comme font les mantes religieuses.

Seulement, la société humaine n'est pas la société des insectes, et la nôtre, jusqu'à présent, était fondée sur le patriarcat. Cela va-t-il être changé aussi? On le croirait, à lire un troisième roman récent, *La Maison des Bories*, de Mlle Simonne Ratel, et plus encore à lire certains commentaires que ce livre suscite. Le héros — si l'on peut dire — de ce roman est encore un pauvre homme qui, tels les souverains constitutionnels, règne sur le royaume familial, mais n'y gouverne pas. Seulement, alors que M. Guy Mazeline nous a montré qu'une telle situation engendre l'anarchie, Mlle Ratel inspire à certains de ses lecteurs — il s'agit, en fait, d'une lectrice — le sentiment que cette défaite masculine contribue à mettre chacun à sa place dans la famille. Écoutez plutôt Mlle Germaine Beaumont, qui nous parle de la mère triomphante : « C'est Cybèle aussi, et Proserpine. Non seulement elle est du côté de la terre et des enfants, mais elle doit les

défendre. Contre qui? Contre le père, qui fait figure d'intrus parce qu'il apporte, dans un tumulte de sagesse héréditaire et d'instincts supérieurs, la maladresse pesante du raisonnement humain. »

Allons, allons, pas de bêtises! Voyez-vous cette petite révolution féministe? Paix dans le gynécée. S'il est vrai que le roman soit le miroir des mœurs, il est temps que paraisse dans la littérature romanesque la figure d'un époux autoritaire et d'un père impérieux.

§

Dans la **Dépêche de Toulouse,** M. Edouard Conte évoque la mémoire de Charles Cros :

Une affiche m'attire : « Conférences Charles Cros », dont l'objet est de mettre de l'ordre dans la radiophonie. Le nom du poète, inventeur du phonographe, me remet sous les yeux le portrait, par Manet, de Nina de Callias, femme anecdotiquement fameuse entre 1865 et 1880 qui, entre autres amants, eut Charles Cros, se l'attacha, et que, détaché, il maudit ainsi :

Tu m'as pris, jeune, simple et beau,
Joyeux de l'aurore nouvelle,
Mais tu m'as montré le tombeau
Et tu m'as mangé la cervelle.
Tu fleurais les meilleurs jasmins,
Les roses jalousaient ta joue;
Avec tes deux petites mains
Tu m'as tout inondé de boue.

De cette personne aux paupières capotées, allongée parmi des éventails japonais, ma mémoire passe à un numéro du *Mercure de France* d'il y a cinq ans environ, où le fils du poète, poète lui aussi, M. Guy-Charles Cros, dit son projet « d'étudier, lorsque j'aurai rassemblé la documentation indispensable, l'ensemble des découvertes scientifiques de mon père pour en dégager les conceptions générales qui les relient les unes aux autres. Tâche ardue, dont je ne me dissimule point les difficultés... L'invention du phonographe ne fut qu'un épisode dans la brève mais étincelante carrière de Charles Cros. »

Tâche louable, certes, mais bien ardue. L'inventeur meurt à quarante-six ans, sans avoir eu le loisir de fixer sur le papier « toutes les démarches d'un esprit à la fois multiforme et précis jusqu'à la minutie ». Encore son fils confesse-t-il que « dans la dernière partie de sa vie, il était las, déçu, découragé et aussi, il faut le dire, diminué par cette terrible maladie dont parle Edgar Poe : l'alcool. »

J'ai tout touché : le feu, les femmes et les pommes.
J'ai tout senti : l'hiver, le printemps et l'été.
J'ai tout trouvé, nul mur ne m'ayant arrêté.
Mais, chance, dis-moi donc de quel nom tu te nommes;
Je suis un homme mort depuis plusieurs années.
Mes os sont recouverts par des roses fanées.

Le fils trop jeune alors pour garder mémoire des propos instructifs du père, auprès de qui s'en informer? Des contemporains de Charles Cros, aucun survivant.

Autre obscurité : « Mon père ne fut jamais un savant spécialisé ni un technicien à proprement parler. C'était un de ces hommes d'intuition fulgurante, dont la mission est de projeter des faisceaux de lumière. » « Autant dire que, marchant dans l'invention seul, en enfant perdu, personne pour nous renseigner, personne que des artistes, avec des bohêmes simili-artistes, en compagnie de qui il oubliait les rancœurs et les tristesses d'une avilissante pauvreté. »

A quel âge quitte-t-il Fabrezan, dans l'Aude, où il est né, ainsi que ses deux frères, dont l'un sera médecin, l'autre sculpteur? « Ce qui nous manque, c'est le récit de sa jeunesse précocement studieuse. A seize ans, il enseignait le sanscrit à Michel Bréal, son aîné. » Y a-t-il, au pays, de sa parenté? Cros est un nom de famille répandu dans le Midi. Il y a des Cros en Catalogne, en Roussillon, aux Baléares, au nord-ouest de l'île de Sardaigne, partout où les Catalans ont essaimé. Les camarades de Charles Cros l'ont peint noir de peau comme il n'est pas possible d'être noir quand on est race blanche. Sans donner dans la causalité de la race et du milieu, d'où Taine a tiré une rigueur que l'histoire dément, il serait curieux de remonter au compost ayant produit cette fleur bicolore d'humanité, que les jardiniers de collège n'ont jamais pu réussir : science et poésie ensemble. A trente-trois ans, orientaliste, mathématicien, physicien, chimiste, ayant trouvé la solution du problème de la photographie des couleurs, inventé le phonographe, publié un recueil de vers d'un accent nouveau : *Le Coffret de santal* — c'était trop de facultés pour qu'on le prît au sérieux.

Ceux qui l'admiraient n'y allaient pas de plein cœur. Exemple Mendès. Son roman : *La Maison de la Vieille*, se passe chez la portraiturée de Manet, Nina de Callias, non que celle-ci fût vieille, mais elle avait sa mère qui s'épuisait à résoudre cette antinomie : tenir table ouverte aux artistes et serrer les cordons de la bourse. Sous le pseudo-nom de Georges Kramm, Charles Cros y figure ;

« Gestes durs, une rage en ses petits yeux fauves, impérieux, svelte, sec, presque nègre, tignasseux, regard d'aiglon... Il savait tout, devinait tout. Chaque fois qu'une nouvelle œuvre prodigieuse exaltait l'esprit des hommes, il aurait pu s'écrier : *Me adsum qui feci.* On lui riait au nez. De là, des brutalités de parole... bouche mordue, nervosité des malchanceux. Légitime irritation de l'incompris qui comprend tout... Par quelle fatalité il n'apportait chaque merveille nouvelle que soit la veille du jour où elle aurait eu chance d'être acclamée, soit le lendemain du jour où quelque autre l'avait déjà offerte. Non qu'il fût un plagiaire ni qu'on l'eût plagié. Mais il était celui qui, s'il n'arrive pas trop tôt, arrive trop tard. »

Il lui marchande si peu les trouvailles qu'on ne sait si sa complaisance à en énumérer ne cèle pas une arrière-démangeaison de jalousie : « Le typhlographe (instrument pour les aveugles qui écrivent); la quadrature de l'azimut et de l'almicanturat; la direction des montgolfières par un boulet de canon projeté de la nacelle; le phonographe; la galactothérapie (traitement par le lait); la correspondance interplanétaire au moyen d'immenses miroirs d'acier; la photographie des couleurs; la transfusion des âmes; cinq ou six variétés de sidéroscopes, et le monologue. »

C'est tout. *Coffret de santal,* rien? N'est-il pas plaisant de voir Mendès aussi méconnaissant du poète que les hommes de science l'ont été de l'inventeur, de façon que, ce qu'il leur reproche, il le fait, je veux dire : qu'il le méfait?

Une idée de Charles Cros fut de soutenir le canal des Deux-Mers, chemin qui marche pour navires de lointaines contrées :

> Feloupes apportant les ballots de Kachmir,
> Tartanes où l'on voit les Levantins dormir;
> Scandinave, à ton gré marin universel,
> Apporte-nous ta pêche, emporte notre sel;
> Et qu'avec notre vin ton audace s'abreuve
> En Islande et dans les brouillards de Terre-Neuve.

Du canal à son village, pas grandes lieues. Il en a vu les derniers coches d'eau, d'où les passagers bombardaient de baisers les lavandières ayant

> ...dans leurs cheveux, aux promenades,
> Les bleuets, les jasmins et la fleur des grenades ·

De l'enfance et du pays natal c'est tout ce que son œuvre rappelle, étant mort avant l'âge où, faute de jouer avec l'espoir, on se rabat sur le passé. Au demeurant, un très grand cerveau, et qui fait honneur à notre beau Midi.

§

Nous reproduisions dernièrement, d'après un article publié par M. A. Mévil dans le *Journal des Débats* quelques fragments d'une correspondance échangée entre **Stéphane Mallarmé** et Théodore Aubanel. Le fils de ce dernier, M. Jean Th.-Aubanel, dans les archives de qui se trouve cette correspondance, veut bien nous communiquer une lettre, dont un extrait, privé par M. A. Mévil de son contexte, nous avait paru par trop sibyllin. La voici dans sa teneur intégrale :

Au Collège de Tournon, le 28 juillet 1866.

Mon Bon Théodore,

Je n'ai pu trouver encore une minute pour te dire le mot énigmatique de ma lettre, et je n'aime pas rester un logogriphe pour mes amis tels que toi, bien que j'emploie volontiers ce moyen de forcer les autres à penser à moi.

Il parait que j'avais oublié d'éclairer la lanterne? celle où je me pendais autrefois!) J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon œuvre entier, après avoir trouvé la clef de moi-même, — clef de voûte, ou centre, si tu veux, pour ne pas nous brouiller de métaphores, — centre de moi-même; où je me tiens comme une araignée sacrée, sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit, et à l'aide desquels je tisserai *aux points de rencontre* de merveilleuses dentelles, que je devine, et qui existent déjà dans le sein de la beauté.

Je prévois qu'il me faudra vingt ans pour ces cinq livres dont se composera l'œuvre, et que j'attendrai, ne lisant qu'à mes amis comme toi, des fragments, — et me moquant de la gloire comme d'une naiserie usée. Qu'est une immortalité relative, et se passant souvent dans l'esprit d'imbéciles, à côté de la joie de contempler l'Eternité, et d'en jouir, vivant, en soi? Je te parlerai de tout cela, et te montrerai quelques spécimens d'ébauches, si je puis aller à Avignon, après avoir lu ton drame!

En attendant, je t'aime de tout mon cœur.

Ton STÉPHÈNE M.

M. Jean-Théodore Aubanel ajoute que la correspondance laissée par son père, qu'il classe actuellement, est très riche en « traits intéressants et inédits sur les contemporains d'Aubanel », et qu'il se propose de la publier un jour. Nous nous en réjouissons.

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

Anniversaire de la mort de Vincent d'Indy. — Société des Etudes Mozartiennes : *Grand'Messe en ut mineur.* — Premières auditions : Charles Koechlin (*Le Livre de la Jungle, Cinq Chorals, Fugue en fa mineur, Fugue Symphonique*) ; Gotovac (*Kolo Symphonique*) ; Julien Krein (*Concerto pour violoncelle et orchestre*) ; Louis Aubert (*Trois Mélodies*). — Concerts divers : M. Pedro de Freitas-Branco ; M. Albert Roussel ; Mmes Lise Granger-Daniels, Pignani-Salles et M. Robert Salles. — M. Xavier de Marichalar.

Sauf une exception (sans doute involontaire), les associations symphoniques ont célébré comme il convenait **l'anniversaire de la mort de Vincent d'Indy** en inscrivant à leurs programmes des œuvres du maître disparu le 2 décembre 1931 : à la Société des Concerts, M. Philippe Gaubert a donné une magnifique exécution de la *Symphonie sur un thème montagnard* (avec le concours de Mlle Emma Boynet) ; aux Concerts Colonne, reprenant la baguette, M. Gabriel Pierné a dirigé *Saugefleurie* et le Prélude du premier acte de *Fervaal*, et Mme S. Balgurie a chanté, merveilleusement, le serment de Vita, de *l'Etranger*, tandis que, de l'autre côté de la place du Châtelet, aux Concerts Poulet, M. Emile Cooper donnait tous ses soins à une exécution très belle du Prélude de *Fervaal* et que M. Pedro de Freitas-Branco (chef d'orchestre des Concerts de Lisbonne, dont je dirai plus loin le haut mérite) faisait applaudir aux Concerts Pasdeloup *Jour d'Eté à la Montagne*.

Mais un hommage plus large encore — puisque, grâce à la radiodiffusion du festival, des milliers d'auditeurs disséminés à travers le monde purent écouter les ouvrages joués — fut rendu à la mémoire du maître par M. Henri Tomasi, à la salle du Conservatoire. Il faut louer M. Tomasi non seulement pour sa pensée pieuse et pour la belle exécution de ce concert, donné par l'orchestre Radio-Colonial, mais encore pour la composition du programme. A côté du prélude de *Fervaal*, du *Lied Maritime* et de *l'Invocation à la mer*, de *l'Etranger* (que Mme Germaine Lubin chanta avec un art admirable), il inscrivit des œuvres récentes, et, pour cette raison, beaucoup moins connues. Voilà certes une intelligente notion des services que peut rendre la radiodiffusion. Elle peut nous aider à sortir de la routine où s'enlisent tant d'associations symphoniques.

Tout Vincent d'Indy, en effet, n'est point dans la *Cévenole* ni dans *Wallenstein*. M. Tomasi, par une interprétation lumineuse, souple et nuancée, a révélé à beaucoup d'auditeurs qui les ignoraients que le *Diptyque méditerranéen* et que le *Poème des Rivages* sont des pages qui honorent la musique française et qui sont parmi les plus radieuses et les plus belles que la mer aient inspirées à un artiste. Il a prouvé, du même coup, ses qualités très brillantes et très sûres. Elles font de lui l'une de nos meilleures baguettes : en l'écoutant, en le voyant, on comprend tout le sens du mot *conduire*, et tout le rôle du chef. Le Quatuor Calvet joua, en perfection, le *Troisième Quatuor* à cordes, en *ré bémol*, l'une des dernières œuvres de Vincent d'Indy et qui témoigne de la verdeur, de l'entrain et de la jeunesse d'esprit conservés par le maître jusqu'à son dernier jour.

La semaine précédente, au Salon d'Automne, une matinée avait pareillement été réservée aux ouvrages de musique de chambre de Vincent d'Indy — occasion fort appréciée de réentendre la *Sonate pour violon et piano*, que jouèrent avec le sentiment le plus juste et le style le meilleur Mlles Georgette Le Roy et Marthe Dron, violoniste et pianiste auxquelles Mme Bergeron, violoncelliste, vint se joindre pour donner du *Premier Trio* une exécution impeccable. Et Mme Mady Beaumont, après *l'Invocation à la Mer* et le *Lied Maritime*, chanta de manière exquise les *Chansons populaires du Vivarais* (*La Bergère aux Champs*) auquelles Vincent d'Indy, en les parant d'une grâce nouvelle, a su conserver toute leur fraîcheur et tout leur charme naïf.

§

Le grand public — la Salle Pleyel était trop petite pour le contenir et le moindre strapontin s'y trouvait occupé — a donné à la **Société des Etudes Mozartiennes** un témoignage éclatant, et a ratifié le jugement des quelques heureux qui, au printemps dernier, avaient pu entendre la *Messe en ut mineur*. Je ne reviendrai point sur l'œuvre elle-même — un grand et magnifique chef-d'œuvre, et qui, même parmi les merveilles que nous devons au maître de Salzbourg, brille d'un magnifique éclat; mais je dois constater que l'épreuve

d'une audition publique a confirmé tout ce que nous avions pensé lors de la révélation de cette *Messe*. L'ouvrage s'est, pour ainsi dire épanoui largement l'autre soir devant une audience recueillie. Il y aurait quelque impertinence à s'étonner que Mozart obtînt semblable succès. Mais en un temps où l'on a tant d'occasions de voir que la foule, de plus en plus, recherche dans la musique ce qui ressemble à l'acrobatie, où le virtuose remporte plus de succès que l'œuvre et où le snobisme règne si bien au détriment du goût, la victoire de la Société des Etudes Mozartiennes doit être célébrée. Il faut en reporter le mérite à sa présidente, Mme Octave Homberg, dont les persévérants efforts ont ainsi trouvé leur récompense, à M. Félix Raugel, chef d'orchestre digne des œuvres qu'il dirige, à Mmes Elizabeth Schumann et Castellazzi, à MM. J. Planel et J. Hazart, aux chœurs disciplinés et à M. Ibos, organiste excellent, qui ont renouvelé dans l'immense salle Pleyel le prodige réalisé déjà une première fois à l'ancien Conservatoire.

§

Il y a des artistes dont la pudeur est si ombrageuse que, loin de rechercher les occasions de faire applaudir leurs œuvres, ils semblent redouter le succès. Tant de vraie modestie est rare, aujourd'hui plus que jamais; pourtant on la rencontre encore, et M. Charles Kœchlin nous en donne l'exemple. Il a tous les titres qui valent à d'autres, beaucoup moins pourvus de mérites, l'admiration de leurs contemporains; et cependant, hors d'un cercle assez étroit de musiciens, qui donc lui rend justice? Qui donc sait même le rôle essentiel joué par M. Charles Kœchlin dans l'histoire de la musique moderne? Qui donc reporte à leur véritable auteur maintes trouvailles dont certains, dix ans plus tard, on tiré leur profit? Pourtant, par ses œuvres symphoniques et vocales ou par ses traités théoriques, M. Charles Kœchlin a exercé et continue d'exercer sur les « jeunes » une influence discrète, mais considérable. Il possède une vaste culture; il est non seulement un homme très instruit, mais un homme de goût très sûr, — un honnête homme, comme on disait si bien autrefois. Mais toutes ces

qualités et tout ce savoir ne remplacent point dans notre société le « savoir-faire » dont se montrent si bien pourvus tant et tant de médiocres. On peut discuter les idées de M. Charles Kœchlin, n'aimer point certains de ses ouvrages; mais il est scandaleux qu'un homme de sa très haute valeur, et si excessive que puisse être sa modestie, ne soit pas encore mis à son rang.

Le **Festival Charles Kœchlin,** donné par l'Orchestre Symphonique de Paris, sous la direction de M. R. Désormière, va-t-il réparer cette injustice? Je veux l'espérer. Mais il y a chez M. Charles Kœchlin une qualité très noble et que, cependant, le public regarde comme un défaut. S'il fallait définir d'un mot M. Kœchlin, on pourrait dire qu'il est un *précurseur.* Rôle aussi ingrat que nécessaire dans l'histoire de l'art; il ne donne aux artistes d'élite qui le tiennent qu'une popularité tardive et mal réparatrice des injustices qu'il leur a fallu subir. Je ne sais si l'heure de ces réparations a sonné pour M. Kœchlin. Il y a longtemps, en tous cas, que l'estime et l'admiration de ses pairs lui sont acquises. On voudrait seulement que les programmes de nos concerts fussent plus accueillants à ses œuvres, et je suis sûr que le public du samedi et du dimanche acclamerait le *Livre de la Jungle*, comme il fut acclamé l'autre soir salle Pleyel.

M. Charles Kœchlin a choisi dans le chef-d'œuvre de Kipling quatre épisodes : la *Chanson de Nuit*, la *Berceuse phoque*, le *Chant de Kala Nag* (l'éléphant captif) et enfin, la *Course de Printemps*. Heureux choix : puisqu'il était impossible de tout donner, on ne pouvait, avec plus de discernement, avec un sens plus profond de la poésie si particulière qui émane du livre célèbre, faire élection des pages propres à susciter un commentaire musical. Les trois poèmes ont inspiré à M. Kœchlin des mélodies, reprises par le chœur et l'orchestre, soutenues par la symphonie, pleines d'admirables trouvailles et qui font naître dans l'esprit de l'auditeur des sentiments et des sensations tout pareils à ceux que donne une lecture du texte de Kipling. C'est d'un très grand art, et si juste, si vraiment beau, si profondément original qu'on éprouve une sorte d'éblouissement devant sa révélation. Avec Chil, le vautour, on plane doucement dans l'ombre, à l'heure du soir où la Nuit

envahit la terre. Ce n'est point une description que le musicien a entreprise : c'est une évocation, une suggestion, et si puissamment réalisée que, dès les premières mesures, l'auditeur est conquis. Je ne saurais entrer dans le détail de ces pages si belles, si pleines de musique : il y aurait bien de la fatuité à tenter l'analyse d'une telle œuvre après une seule audition, et sans avoir vu la partition. Mais ce que je dois déclarer, en toute sincérité, c'est mon émerveillement (partagé d'ailleurs par l'assistance entière), et c'est mon désir de réentendre bien vite ce chef-d'œuvre. Et je ne sais si la *Berceuse phoque*, ou si le *Chant de Kala Nag*, l'éléphant qui pleure sa forêt natale et sa liberté perdue, et qui veut oublier l'anneau de son pied, et l'entrave qui le lie — ne sont pas encore plus beaux. Et puis, dans cette *Course de Printemps*, où l'orchestre seul traduit la folle ardeur de Mowgli qui sent s'éveiller en lui l'instinct voluptueux, et qui fuit, haletant, à travers la nuit, comme le compositeur a su exprimer, tout en répudiant les effets déclamatoires et la grandiloquence, mais par les moyens les plus neufs, les plus personnels — et les plus convaincants — la souveraine grandeur du drame vieux comme le premier printemps du monde et jeune éternellement. Jamais les « audaces » polytonales n'ont été mieux justifiées qu'en ces pages chargées de mystère et qui s'achèvent dans la pureté, la simplicité monodique de la Voix de la Nuit, alors que « toutes les voix de la Jungle grondent comme une corde basse de harpe qu'aurait touchée la lune, la pleine lune du Nouveau Parler, éclaboussant du flot de sa lumière la roche et l'étang, et filtrant au travers des millions de feuilles ». Le mieux est de citer Kipling lui-même, puisque cette musique, pourtant exempte de « littérature » et si purement musique, exprime avec une telle fidélité la poésie même de Kipling.

La deuxième partie du programme comportait une *Fugue en fa mineur*, cinq *chorals* et une *Fugue symphonique*. Les chorals ont été écrits dans les modes de *la*, de *fa*, de *mi*, de *ré* et de *sol*. Ils sont fort beaux, et montrent une aisance extrême dans l'emploi des modes médiévaux. Fauré — qui fut le maître de M. Charles Kœchlin — eût aimé ces recherches, où le « modernisme » rejoint la source vivifiante de la polyphonie modale. M. Charles Kœchlin, dont les écrits théoriques

font autorité, s'est plu à les illustrer d'exemples qui sont des œuvres d'art.

Pareillement, les deux fugues sont traitées avec une liberté savante, une aisance qui montrent à quel point l'auteur domine sa matière et se joue de toutes les difficultés. Il est classique de comparer ces ouvrages à la lutte de deux éléments, avec tous les épisodes d'un combat. Jamais la comparaison n'a été mieux justifiée. Elle s'impose à l'auditeur; mais de telles œuvres de « musique pure », comment traduire avec des mots les impressions qu'elles suscitent et comment donner de leurs mérites une explication concrète?

L'orchestre a rempli sa tâche, fort difficile, avec une intelligence et une conscience au-dessus de tous les éloges. M. Roger Désormière, qui le conduisait, a fait preuve des qualités les plus remarquables, et, fort justement, on l'a voulu associer au triomphe de M. Charles Kœchlin dont il avait si vaillamment conduit les œuvres. Mlle S. Nivart et sa chorale, M. Alexandre Cellier à l'orgue, ont droit également aux plus vifs éloges, ainsi que Mme Dolorès de Silvera, dont le beau contralto a si bien exprimé le mystère de la nuit; Mme C. Urner, MM. Dubos et Braninoff ont droit aussi aux félicitations.

§

Si le **Kolo Symphonique de M. Gotovac,** que les Concerts Pasdeloup nous ont fait entendre, rappelle les Danses du *Prince Igor*, si parfois on songe à Dvorak en écoutant la musique du compositeur yougo-slave, la faute en est au folklore : il y a une parenté très évidente entre cette sorte de griserie rythmique qui entraîne le *Kolo* et la frénésie sauvage des danses polovtsiennes. Reste que M. Gotovac n'est point écrasé par ce rapprochement, et qu'au contraire, son ouvrage, en dépit de ces ressemblances inévitables, demeure original autant par la construction que par la couleur orchestrale dont il est revêtu. Celle-ci est rutilante, mais sans monotonie. Les nuances font habilement valoir les contrastes, et puis il y a dans ces thèmes une santé, une franchise qui sentent le plein air et qui entraînent la sympathie de l'auditeur, comme le rythme, irrésistiblement, doit entraîner les danseurs. Très brillant, mais sans rien d'apprêté, de systématique, ce *Kolo*

symphonique semble appelé à un persistant succès et nul doute que nous le retrouvions souvent aux programmes de nos associations symphoniques. M. Rhené-Baton l'a conduit avec une convaincante chaleur.

M. Cortot, qui dirigeait l'Orchestre Symphonique de Paris, a donné la première audition d'un **Concerto pour violoncelle et orchestre, de M. J. Krein.** Celui-ci est né à Moscou le 5 mars 1913, et pourtant ce concerto porte le numéro d'*opus* 40... Russe d'origine, M. Krein est néanmoins l'élève de M. Paul Dukas, et un brillant élève, je vous assure. Non point seulement parce qu'il a appris et retenu beaucoup de ce qu'un tel maître peut enseigner, mais encore parce qu'il porte en lui-même beaucoup de musique, parce qu'il est riche d'idées personnelles et puis aussi parce qu'il est doué d'une sensibilité que contrôle, sans l'étouffer, une intelligence très vive, un goût très sûr. Cette sensibilité se manifeste avec une sorte de pudeur et une discrétion qui en décuplent le prix dans un *andante* (que M. Eisenberg a joué merveilleusement, comme tout le Concerto d'ailleurs) de grande et belle tenue. Un jeune musicien de dix-neuf ans qui écrit une page comme celle-là doit aller loin. Et d'autant plus qu'il semble doué d'une fertile imagination qui ne le laissera jamais à court de thèmes originaux.

Les **Trois Mélodies de M. Louis Aubert** (*Caresses*, sur un poème de Frantz Toussaint, *les Yeux*, sur un poème de Sully-Prudhomme, et *la Fontaine d'Hélène*, qui fut la contribution du compositeur au Tombeau de Ronsard, édifié par la *Revue musicale* à l'occasion du quatrième centenaire) ont été orchestrées récemment. On sait quel orchestrateur prestigieux est M. Louis Aubert : nul ne tire meilleur parti des ressources de la polyphonie. Et comme l'invention mélodique est chez lui de même qualité, ces trois pièces sont d'une élégance d'écriture et d'une perfection rares. Mlle Pifteau, dont la voix est fort jolie, et l'orchestre de M. Emil Cooper les ont interprétées avec tout le relief, toute la sobre émotion qui leur conviennent.

§

J'ai fait mention, au début de cet article, du nom de **M. Pedro de Freitas Branco,** chef d'orchestre qui débuta

l'an passé à Paris à la Salle Pleyel en conduisant avec une remarquable maîtrise un festival Maurice Ravel. On l'a retrouvé avec grand plaisir aux Champs-Elysées, où, appelé à diriger l'orchestre Pasdeloup, il a montré les mêmes qualités éminentes, de fine sensibilité, d'ardeur et de précision. La *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, qui figurait au programme, lui a permis de prouver, dans un ouvrage connu de tous, la perfection de son art. Il a remporté le succès le plus vif et le plus mérité, auquel on a justement associé la Société des Instruments anciens. MM. Marius et Henri Casadesus, Mmes Lucette Casadesus et Régina Patorni-Casadesus, M. Maurice Devillers, admirables interprètes d'une délicieuse *Symphonie Vénitienne*, de Lorenzati.

Au Salon d'Automne (Séance Armand Parent), une heure de musique a été consacrée à **M. Albert Roussel,** dont la *Sonate pour violon et piano* (M. Chrismens et Mlle Hallé), la *Sonatine pour piano* (Mme Marthe Dron), et des mélodies délicieusement chantées par Mme Blanc-Audra, ont été fort applaudies. Enfin, Mmes **Lise Granger-Daniels,** cantatrice, **Hélène Pignari-Salles,** pianiste, et M. **Robert Salles,** violoncelliste, ont donné un concert composé d'œuvres de Schumann et de Fauré, où tous les trois ont fait preuve des qualités les plus sûres. Ces jeunes musiciens ont l'amour et le respect de leur art joints à un goût très sûr, à une conviction dont la sobre éloquence entraîne les auditeurs.

Enfin je veux signaler les brillants débuts d'un tout jeune violoniste, **M. Xavier de Marichalar,** qui, avec le concours de Mme Gaétan de Navacelle, harpiste de grand talent, a donné un récital remarquable. M. de Marichalar, à l'âge où d'autres n'ont guère dépassé le rudiment, est déjà un virtuose, mais point un de ces petits prodiges qu'on est, malgré leur succès, tenté de plaindre. Son jeu, très brillant, n'a rien de forcé, de pénible. Au contraire, tout, en lui, est sain, normal, équilibré. Dans l'*Adagio* de la *Sonate en sol mineur*, de Bach, par exemple, il est parvenu, par les moyens les plus simples, à émouvoir profondément son auditoire. Il n'a eu pour guides que ses maîtres du Conservatoire de Versailles, MM. Robertval (violon), Guilhot (piano) et Claude Delvincourt. Il n'est nul besoin d'être prophète pour lui prédire le plus bel avenir, et

d'autant plus qu'il nous a fait entendre une *Berceuse* de sa composition, une petite merveille de grâce légère et qui, en vérité, exprime un tempérament de musicien-né.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les envois de Rome: Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais. — Exposition Paulémile Pissarro: galerie Barreiro. — La mort de Jane Poupelet.

Les **Envois de Rome** intéresseront cette année par la qualité des exposants : c'est une idée ancrée chez nombre de ceux qui sont appelés à décerner les prix de Rome que patience et longueur de temps, obstination, docilité sont des qualités plus précieuses que le don. D'aucuns de ces juges seraient présomptueux de penser autrement. Il y a aussi des prix qu'on pourrait dénommer de lassitude, donnés à des jeunes gens corrects, courageux et opiniâtres. Mais, il y a de bonnes fournées et la Villa Médicis compte, parmi ses pensionnaires, de réels artistes. Les dernières années ont été bonnes.

Le plus doué de ces jeunes gens, c'est le peintre **Yves Brayer.** Voici cinq ans qu'il est notoire, en dehors de l'école, par de retentissantes participations au Salon. Il a le sens du grand tableau et la science décorative. Je ne dis pas ornementale. Il dispose avec bonheur sur une large et longue toile les épisodes d'une action toujours dictée par la vision et non par le souvenir du musée. Des voyages au Maroc lui ont donné des pachas blancs montés sur des chevaux bien dessinés, lancés dans des paysages ocres près des casbahs rouges. Des voyages en Espagne lui ont fourni cet étonnant boucher de Castille, truculent et noir, près de la bête égorgée, sanguinolente et grumeleuse, et surtout cette éblouissante loge de toréador autour de laquelle se déroule toute l'arrivée, carrosses et foule, à la corrida. L'influence de Delacroix est visible en lui et c'est un très bon signe. Maintenant Brayer est à Rome, et c'est l'Italie qu'il regarde. L'Italie du passé? Certes, et en peintre. Les pensionnaires de la Villa Médicis doivent la première année s'occuper d'une copie. La reproduction d'une fresque toscane par Brayer est un excellent travail. Mais ce qu'il peint à Rome, outre des portraits savoureux de nourrices

au beau type placide et de jeunes fascistes ardents et décidés (à quoi? cela n'importe guère), mais très déterminés, c'est le spectacle de la rue avec des coups de soleil sur les fontaines, les officiers aux longues mantes, les badauds. Une série de monotypes nous mène à la suite de tous ces passants vers les voies triomphales et les rues étroites. Par une porte ouverte, sur une ruelle, on aperçoit de mélancoliques sonneurs. La ruelle soudain s'emplit d'écarlate. Ce sont des séminaristes allemands, vêtus comme des cardinaux, sauf la coiffure noire, et qui semblent, derrière leurs lunettes, chercher leur chemin, sur fond de marmaille et de commères. La production d'Yves Brayer est nombreuse, sincère, preste et appuyée. Son acquit lui permet la fécondité. Mais il sait se résumer en grands tableaux, tel ce coin de Ghetto qu'il nous a montré au Salon d'Automne, indice tout à la fois de verve et d'équilibre.

M. **Giess** a du talent et dans sa nuance de talent, de la certitude. Lui aussi compte de nombreux succès au Salon. Ses idées sur la composition sont simplistes; comme ordonnance la juxtaposition lui suffit. Il aime placer une femme nue, étendue, le plus souvent, entre des femmes habillées. De là des collations en des coins de forêt et des scènes d'atelier. Il a une façon très attrayante de peindre les physionomies, de noter des regards tendres et profonds de jeunes mères à leurs enfants. Il a un dépouillement de l'expression à l'essentiel appuyé sur une science du détail opportun et nécessaire, fort intéressant. Sa gamme de thèmes peut s'élargir.

M. **Bazé** a du talent et de la technique. Il est divers. Je ne veux pas dire qu'il ne soit pas très fixé. Il est en recherches. Il a eu le mérite de surprendre la critique par une notation de Venise, où, sur le fond architectural, il situe en gondole des personnages très modernes, des hommes à qui il a donné un aspect très avisé et des femmes qui savent prouver une ingénieuse coquetterie. Mais Venise n'est-elle pas fréquentée par des poètes, des critiques, des flâneurs, et n'est-elle point un très joli cadre à de très jolies femmes? Trop de peintres du Nord ont peint Venise sans Vénitiens ni Vénitiennes. M. Bazé la peint avec sa colonie étrangère et cela n'est point du tout indifférent. Dans d'autres toiles, il s'affirme un réaliste curieux et exigeant pour son rendu. Quelques paysages de

Rome et sa campagne sont du plus joli ton; des ors empoussiérés, des lumières trainantes et douces. C'est peint avec une sorte de passion patiente.

A la sculpture, envoi de **Joffre,** en qui on fonde de grandes espérances. Il est de la suite de triomphateurs qu'a produits récemment, pendant plusieurs années consécutives, l'enseignement vivifiant de Jean Boucher. Il nous montre un grand bas-relief : une Pénélope.

Pénélope, assise, vue de profil, coud ou découd sa tapisserie. Derrière un arbre, Ulysse, nu, la regarde, ému. Sans doute vient-il de revenir de ses longues errances. Elle ne l'a pas encore vu. Elle est pleine de sa pensée. C'est d'une présentation très simple, peut-être très proche du vrai décor de l'*Odyssée,* en tout cas de son esprit. C'est très réfléchi et c'est un beau morceau de sculpture, ce qui est vraiment le plus important. Un autre sculpteur, tout jeune, **Bizette,** moule de jolis bustes et, dans un bas-relief de porteuses modernes, défilant, les mannes et les ballots sur la tête, il décrit de beaux corps simplement vêtus, avec une captivante simplicité. Un graveur, **Lengrand,** à côté d'une bonne copie d'Uccello, montre une œuvre personnelle, un groupe d'athlètes qui affirme, à côté du bon praticien, un remarquable artiste.

§

Paulémile Pissarro a délaissé pour un été ce paysage de Lyons-la-Forêt, en Normandie, dont il est le grand interprète, en traduisant à merveille la paix ombreuse et le silence des eaux planes, rapides, mais tout de même comme recueillies entre leurs berges arborescentes. Il est allé au Marais Poitevin qui est limitrophe du Marais Vendéen. Là aussi il a trouvé des clairières de calme majestueux, de grandes places d'eau, sillonnées de quelques bachots, de longues avenues d'arbres où la chevelure d'argent des saules borde des eaux paisiblement courantes, quelquefois dans les courbes de la vieille Sèvre, rectilignes quand il s'agit de canaux où le travail humain a élargi la vie des ruisselets et des petits cours d'eau. Si le Marais Vendéen est accablé de tristesse par des ciels le plus souvent fuligineux, grandis et mélancolisés par le voisinage de l'Océan qui conglomère les nuages en

masses blanchâtres ou cendreuses, le Marais Poitevin est souriant. Le climat est plus doux, et soudain à un coude de rivière le miroitement du soleil éclate en féerie et les verdures se font presque blondes sous la caresse de la lumière apaisée. L'atavisme de Paulémile Pissarro, fils du grand Camille Pissarro, se révèle dans le choix du motif, mieux vaudrait dire dans l'indifférence pour le choix du motif, la courbe de la route, le rythme de la rivière, la tombée drue du rayon de lumière ayant, à tout aspect de la nature, la même valeur. Paulémile Pissarro se borne pour s'attacher un thème à le trouver purement sylvestre, chatoyant par la qualité de ses verdures, et partie de la campagne absolue, loin des villes et des villages. Parfois, dans un îlot ceinturé d'eaux vives, il note une maison de paysan, au crépi d'un blanc attiédi, sous le rose pâli des tuiles. Une glycine pare le mur d'un filet vert. Aussi il montre, dans ce pays où le chariot ne saurait circuler, un bateau de foin. Des grosses barques servent de gondoles à transporter de rares passants qui ont la joie de circuler sur une eau mosaïquée de reflets changeants, aux tons de gemme qui s'élargissent en sertissements brunâtres ou pourprés. Il règne, en tous ces paysages, comme une majesté d'intimité. Paulémile Pissarro, dans l'ensemble de sa production, apparaît surtout un remarquable paysagiste. Pourtant, un portrait de femme très heureusement détaillé, un nu de femme très établi et de belles lignes dénotent la variété de son talent.

§

Jane Poupelet est morte, âgée d'environ soixante ans. C'était un excellent sculpteur et une remarquable animalière. Au cours des étés qu'elle passait, dans un coin rural des Charentes, elle dessinait aux herbages, au seuil de l'étable tous les animaux de la ferme; certains dessins de vaches au repos, dans des lignes non point imprévues, mais hardiment saisies, la nature se chargeant de la synthèse où seule elle excelle, ont été justement célèbres et demeureront des pièces de musée. Jane Poupelet traitait aussi le nu féminin, avec infiniment de vérité, mais peut-être un peu soucieuse de l'hiératisme de l'art égyptien. Pourtant la flexion de corps de sa

femme à la toilette, une de ses œuvres les plus notoires, ne manque point d'un savoureux modernisme. Elle a créé le modèle d'une belle fontaine, en engrangea de nombreux éloges et n'en obtint point la commande en matière durable. Depuis ce succès-échec elle se réduisit à la petite sculpture, soit plutôt à la grande sculpture en petit format. Elle n'exposait, disait-elle, aux Salons que ce qu'elle pouvait apporter elle-même dans un taxi et c'était de la sagesse. Il y a d'elle deux belles œuvres au Musée du Luxembourg où l'on peut voir aussi un buste que fit d'elle à ses années de jeunesse le sculpteur Setnegg et où revit très exactement son visage fin et volontaire.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Deux nouveaux tableaux de Prud'hon au Louvre. — L'exposition « Un siècle de caricature » au Musée des Arts décoratifs. — Exposition de jouets annamites au Musée d'ethnographie. — Au Musée Galliera : exposition de toiles de l'Inde et de toiles imprimées françaises et rétrospective André Mare. — Mémento.

Le département des peintures du **Musée du Louvre** vient de s'enrichir de deux des plus séduisants chefs-d'œuvre de Prud'hon, qu'on verra exposés dans la salle Denon. Le premier, *L'Innocence,* appelé aussi, mais plus improprement, *Vénus au bain,* représente une jeune fille nue ,assise sur des draperies blanches et bleues au bord d'une source; le buste incliné en avant dans un mouvement de pudeur gracieuse, sa main gauche retenant ses blonds cheveux, elle sourit à son image reflétée dans l'eau limpide, tandis que près d'elle deux petits Amours se penchent également sur le miroir liquide et que trois autres, en arrière, tressent des couronnes de fleurs. Haute de 1 m. 25 et large d'1 mètre, cette toile avait été commandée à Prud'hon, dit Edmond de Goncourt, par un prince étranger et se trouvait encore dans son atelier au moment de sa mort en 1823; elle est, en effet, inachevée, quoique tout l'essentiel y soit. Adjugée 1.300 francs à la vente de l'artiste, puis 6.800 à la vente du duc de Morny en 1865, lithographiée par Boilly et gravée par Léopold Flameng, ayant figuré à diverses expositions, notamment à la Centennale de 1889, aux expositions de l'œuvre de l'artiste en 1874 et en

1922 au Petit-Palais, elle se trouvait en dernier lieu dans la collection de Mme Edouard Desfossés, et c'est à la vente de celle-ci, en novembre dernier, que le Musée du Louvre l'a acquise pour la somme de 255.000 francs. Cette œuvre exquise, où la grâce poétique de la composition s'allie à la suavité de coloris qui justifie le surnom de Corrège français donné à Prud'hon, est d'autant plus précieuse qu'on y peut suivre, à cause de l'état dans lequel l'artiste l'a laissée, les procédés de travail du peintre, avec ses repentirs (notamment dans le dessin des jambes).

L'autre toile, *Jeune Zéphir se balançant au-dessus de l'eau* (1 m. 38 sur 1 m. 02), n'est pas moins charmante, quoique les tons aient poussé au noir. On en connaît la composition par l'esquisse peinte léguée au Louvre en 1915 par le baron de Schlichting : dans un bois, au bord d'un ruisseau, le jeune garçon, aux bruns cheveux bouclés, une longue draperie jaune se déroulant autour de son corps nu, se suspend des deux mains aux branches d'un arbre, un pied posant à peine à terre, près de l'eau dans laquelle il se mire. Peint en 1814, ce tableau figura au Salon de cette année; on le vit ensuite aux expositions Prud'hon de 1874 et de 1922; il fut gravé par divers artistes. C'est un legs généreux de Mme Eugène Mir, née Pereire, qui vient de le faire entrer au Louvre.

§

Au **Musée des Arts décoratifs** est ouverte, comme nous l'avons annoncé, une exposition organisée par le Syndicat de la presse artistique au profit de sa caisse de secours et qui a pour thème « Un siècle de caricature ».

En plus de 1.200 œuvres (dessins, peintures, estampes, bois taillés, sculptures, objets divers) c'est la revue la plus amusante, sous une forme tour à tour spirituellement bon enfant ou cinglante, des mœurs, des goûts, des modes, des plaisirs et des ridicules des générations qui se sont succédé chez nous depuis cent ans (4). Voici — pour ne mentionner que les noms et les œuvres les plus célèbres — Debucourt avec sa

(1) On pourra la compléter par la lecture de l'excellent livre de Raoul Debert, *La caricature et l'humour français au XIX*e *siècle* (Paris, Larousse, in-8 ill.), et d'un récent et intéressant ouvrage de M. Lucien Refort : *La Caricature littéraire* (Paris, A. Colin, in-16, avec 32 planches).

Promenade de la galerie du Palais-Royal, Le Gourmand, Le Coiffeur, Le Foyer des figurantes à la Comédie-Française; Garnerey (« *Faut apprendre à souffrir pour être belle* »); Leprince; Bosio; Carle Vernet (*Concert d'amateurs*); Charlet; Boilly (*Spectacle gratis, Les Cinq Sens, Le Baume d'acier, Figures d'expression*); sous la Restauration et la monarchie de Juillet, Horace Vernet et ses caricatures de ses collègues de l'Institut, Tony Johannot et ses exquises illustrations du *Voyage où il vous plaira* et de l'*Histoire du roi de Bohème;* Henry Monnier, avec son immortel *Joseph Prudhomme* et ses tableaux des mœurs bureaucratiques; Daumier, le plus grand de tous, avec la collection de ses plus magistrales lithographies, des bois gravés, le plâtre original de son *Ratapoil* et ses bustes des *Représentants représentés;* Gavarni, avec soixante de ses charmantes scènes de la vie des lorettes et des étudiants (2); Dantan, avec la collection de ses plâtres et bronzes du Musée Carnavalet; Decamps; Delacroix; Raffet; Célestin Nanteuil; Philippon, dont on regrette de ne pas voir la célèbre page des *Poires;* Traviès et son *Mayeux;* Grandville, dont on eût aimé voir exposé l'ouvrage capital *Les Animaux peints par eux-mêmes;* les divers collaborateurs du recueil *Les Français peints par eux-mêmes* et des *Physiologies parisiennes;* Eugène Lami et sa *Partie d'ânes;* Biard et son tableau du Louvre « *On ferme* »; sous le Second Empire, Bertall, Randon, Gustave Doré, Nadar, André Gill et son journal *L'Eclipse* (on nous montre aussi la *Caricature* et le *Journal amusant*), Edmond Morin, Grévin, Marcelin (affiche de la *Revue Parisienne*), Cham, Crafty, peintre des élégants équipages, etc. Une collection particulièrement curieuse mise sous nos yeux est celle de caricatures dues à des littérateurs et des peintres : les amusants dessins d'Alfred de Musset relatifs au mariage de Pauline Garcia avec Louis Viardot et son croquis de la princesse Belgiojoso qu'on nous montra il y a deux ans à l'exposition de la *Revue des Deux Mondes;* des charges par Victor Hugo et Mérimée, des dessins de Théophile Gautier, de Th. de Banville, de Dumas fils, de Verlaine, d'Anatole France,

(2) La Bibliothèque Nationale a édité, dans la collection de reproductions dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, deux séries de cartes postales consacrées à Daumier et à Gavarni.

de Puvis de Chavannes, de Gyp, du sculpteur Bourdelle, et autres. Et c'est enfin la caricature sous la troisième République, où brillent notamment Rops, Caran d'Ache (trop pauvrement représenté : on eût aimé revoir son *Retour des Courses*, son *Carnet de chèques* et sa page fameuse sur l'affaire Dreyfus : « *On n'en parlera pas — On en a parlé!* »), Jean Veber, Gerbault, Willette, Robida, Steinlen, enfin ces maîtres, dignes émules des plus grands : Toulouse-Lautrec et Forain. Mais on doit signaler, dans cette période contemporaine, une omission inconcevable : celle de la caricature politique, qui cependant s'exerça abondamment sur des sujets tels que le Panama, le boulangisme, l'affaire Dreyfus. Rien ne les rappelle ici; c'est une lacune regrettable. Des affiches de Steinlen, de Toulouse-Lautrec et du regretté Chéret, qui égaient de leurs couleurs l'entrée du grand hall, servent de brillante conclusion à cette revue des créations de l'humour français au cours de cent ans.

§

Le **Musée d'ethnographie** du Trocadéro, qui nous avait montré le mois dernier d'intéressantes collections rapportées par MM. Jacques Perret et Lucien Poubeau d'un séjour en Guyane française parmi les Indiens Emeril'o, tribu en voie de disparition : parures de plumes multicolores, sièges en bois sculpté, travaux de vannerie et un curieux objet, le « Baiwakuid », sorte de chapelet aide-mémoire destiné à rappeler aux danseurs le déroulement rituel des différentes phases de la cérémonie du « Grand Kashiri », ainsi qu'une remarquable collection d'objets en bois sculpté dus aux nègres Boni de Guyane et des objets fabriqués par des forçats, offre en ce moment au public une nouvelle exposition, toute d'actualité (3) : des jouets de toute sorte, des lanternes, des pâtisseries, etc., utilisés en Annam chaque année à la mi-septembre, lors de la fête de la Huitième Lune, dite Fête des Enfants, et rapportés de Hanoï par Mlle Colani, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

D'après les renseignements que nous ont obligeamment com-

(3) Ouverte jusqu'au 8 janvier tous les jours, de 13 heures à 16 heures, sauf le lundi. Elle est accompagnée, certains jours, de concerts de musique indochinoise et japonaise enregistrée sur disques.

muniqués Mlle Bouteiller, organisatrice de l'exposition, et Mlle Paulme, assistantes au Musée d'ethnographie, qui les ont recueillis de la bouche d'un jeune Annamite lettré, c'est une légende d'origine chinoise, oubliée maintenant du plus grand nombre, mais conservée dans quelques familles cultivées, qui a donné naissance à cette fête. Dans un temps très reculé, un horrible dragon faisait régner la terreur dans un village et réclamait chaque année en offrande la plus belle jeune fille de l'endroit. Le sort tomba une année sur la fille d'un notable de la localité. Celui-ci, désespéré, alla trouver un magicien et lui demanda un talisman capable d'épargner à sa fille le sort affreux auquel elle était condamnée. Le magicien lui conseilla de suspendre à sa porte une lanterne en papier figurant un poisson fantastique. Ainsi fut fait. Le dragon, quand il vint chercher sa proie, frappé de terreur à la vue de cet objet surnaturel, s'enfuit épouvanté et ne reparut plus. Le village tout entier fêta par des réjouissances sa délivrance et, comme l'héroïne était très jeune, la commémoration de cet événement merveilleux, dont la nouvelle se répandit de proche en proche dans tout le pays, devint la Fête des Enfants.

C'est l'époque que la coutume recommande pour les fiançailles, et les jeunes filles, pour attirer les jeunes gens, confectionnent des pâtisseries variées dont on peut voir à l'exposition quelques spécimens. Mais la fête est surtout marquée par des cortèges aux lanternes, accompagnés de danses et de chants improvisés, qui se déroulent pendant une quinzaine de jours dans les rues, des jeunes gens portant sur leurs épaules d'énormes têtes de dragons grimaçantes, aux éclatantes couleurs, dans lesquelles ils dissimulent leur visage, tandis que d'autres portent des lanternes en papier huilé figurant des poissons aux formes étranges (il en est, à l'exposition, qui sont des merveilles d'invention et de sens décoratif), des crabes, des insectes monstrueux, des coqs aux ailes éployées et autres animaux. A cette occasion les boutiquiers rivalisent d'ingéniosité — encouragés par les primes que leur réservent de riches Annamites — pour présenter à la clientèle enfantine les jouets les plus variés et les plus séduisants. Ceux-ci, découpés dans du carton ou dans des débris de touques à

pétrole, recouverts de papier peint des plus vives couleurs et laqué, représentent, avec une vérité et un soin d'exécution qui en font de véritables œuvres d'art, des personnages mythiques ou princiers aux riches costumes, des génies montés sur des dragons ou des tortues, des cavaliers caracolant sur des chevaux fougueux, des intérieurs de pagodes ou de théâtres, des scènes de la vie courante, des charrettes traînées par des buffles, etc... D'autres sont de précieux et fragiles bibelots en farine de riz agglomérée et coloriée : porte-bouquets, petites figurines, groupes représentant le cortège du Dragon. A côté de ces jouets traditionnels de cachet exotique, d'autres, en bois découpé ou en fer blanc recouvert de carton également peint, jouets articulés que les enfants traînent au bout d'une ficelle, trahissent l'influence européenne; mais tous, par l'originalité de leur invention et la séduction de leurs pimpantes colorations, raviront à la fois les grandes personnes et les enfants (4).

On a réuni dans la salle qui précède cette exposition des documents d'un autre ordre, qui s'adressent surtout aux archéologues. Ce sont des objets provenant de cette île de Pâques, au passé inconnu, qu'ont rendue célèbre ses étranges colosses de pierre dont une tête se voit à l'entrée du musée : une sorte de sceptre en bois très dur, accompagné de deux têtes accolées aux yeux de verre, et des tablettes de bois couvertes d'une écriture non encore déchiffrée et qui, comme en a fait la remarque un ingénieur hongrois, M. Guillaume de Hevesy dans une communication à notre Académie des Inscriptions et comme le montrent des tableaux comparatifs, offre une curieuse parenté, qui va parfois jusqu'à l'identité, avec des signes relevés sur des monuments récemment découverts dans la vallée de l'Indus.

§

Le **Musée Galliera** a fait succéder, comme chaque année, à son exposition d'été celle de ses collections permanentes enrichies de quelques belles pièces. Il y a joint une rétros-

(4) L'exposition sera suivie d'une vente aux enchères de quelques-uns des jouets qui y figurent, au bénéfice de la Société des amis du Musée d'ethnographie et des œuvres d'entr'aide maternelle récemment créées à Saïgon.

pective (composée d'une somptueuse table en acier et or, d'un secrétaire en ébène orné d'un grand motif en nacre, de sièges et d'un tapis) du regretté André Mare, mort récemment, dont M. Gustave Kahn a retracé la carrière dans le dernier numéro du *Mercure*, et une autre exposition rétrospective — qui durera jusqu'au 1er mars — formée d'une série, empruntée aux riches collections de M. Henry D'Allemagne, de toiles de l'Inde des XVIIe et XVIIIe siècles et de toiles françaises imprimées en couleurs ,exécutées principalement à Jouy, Nantes, Bordeaux, Angers, Münster, etc., sous l'inspiration des premières. Le musée avait déjà organisé, en 1907, une importante exposition de la toile imprimée, notamment de la toile de Jouy, dont nous avons alors (5) retracé l'histoire et les caractéristiques. L'exposition actuelle, en remettant sous nos yeux quelques-unes de ces créations à côté de celles de l'Inde, a l'avantage de montrer le lien qui rattache celles-là à celles-ci. On admirera l'ingéniosité du décor, la richesse et, en même temps, la délicatesse de coloris des pièces exotiques, avec leurs rinceaux et leurs fleurs disposées en arabesques ou semées librement. Ces toiles peintes à la main, apportées en France par la Compagnie des Indes dont quelques-unes portent le cachet, y connurent un succès qui suscita le désir de les imiter, en se servant de planches gravées imprimées en couleurs sur des étoffes pour le décor des intérieurs ou des pièces de toilette. Tout naturellement ce furent des villes maritimes comme Nantes et Bordeaux qui s'y essayèrent dès la fin du XVIIIe siècle avec des compositions florales, des scènes de genre, des motifs empruntés à l'actualité comme le *Naufrage du Suffren* ou le *Triomphe de Voltaire* ou à l'histoire antique comme le *Combat des Horaces*. Mais c'est Jouy qui, dans ce tournoi, remporte la palme : on verra à Galliera un choix de ses créations dans tous les genres, depuis un charmant bonnet d'enfant à fleurettes jusqu'à des histoires d'actualité, comme le *Ballon de Gonesse* où est dépeint l'émoi suscité dans ce village par la chute d'une montgolfière, à des *Scènes antiques* d'après Huet, à des compositions fantaisistes comme *Les Chinois* ou à de simples décors floraux.

(5) V. *Mercure de France*, 1er mars 1908, p. 162 et suiv.

Mémento. — Nous signalons à ceux de nos lecteurs que la récente exposition historique du château de Vincennes aurait incités à porter quelque jour leurs pas vers cette ancienne demeure de nos rois, si chargée de souvenirs, un excellent petit guide : *Visite au château de Vincennes et au Musée de la Guerre,* par MM. Camille Bloch, directeur de ce musée, et le peintre André Hurtret, qui fut l'organisateur de l'exposition que nous rappelons (Delagrave, éd.; in-16, 133 p. av. grav.). Ils y trouveront, avec un historique du château, la description détaillée des diverses constructions dont il se compose : donjon, Sainte-Chapelle, avec des plans, des gravures anciennes, des photographies ou dessins, des reproductions d'œuvres d'art, et de curieux documents ayant trait à la guerre de 1914 : proclamations, affiches étrangères de propagande, etc.

Enfin, il faut recommander tout particulièrement aux amateurs le magnifique numéro de Noël de l'*Illustration;* ils y trouveront, entre autres, accompagnant une étude de M. R.-A. Weigert, de merveilleuses reproductions en couleurs, les plus parfaites qu'on ait jamais données, de tapisseries anciennes conservées dans nos églises et nos musées : pièces célèbres du trésor de Sens, fragments de la tenture de la *Vie de la Vierge* de la cathédrale de Reims, de celle des *Chasses de Maximilien* du Louvre, de l'*Histoire du Roi* et de tapisseries de Coypel et de Boucher du musée des Gobelins, etc., rendues avec une fidélité illusionnante qu'on ne saurait dépasser, tandis qu'une étude de l'érudit helléniste qu'est M. Mario Meunier sur les statuettes de Tanagra est enrichie de reproductions, également en couleurs, de quelqus-unes de ces figurines, et qu'un article de M. Henri Clouzot sur la faïence française nous présente, avec la même délicate fidélité, un choix de belles pièces sorties de nos principales manufactures : Marseille, Rouen, Strasbourg, Lunéville, Sceaux, Sinceny et Nevers. Une belle reproduction en couleurs de l'*Enfant aux cerises* de Manet, qu'on admira cet été à l'exposition de l'Orangerie, complète cette réunion de chefs-d'œuvre.

AUGUSTE MARGUILLIER.

POÉTIQUE

L'harmonie du français et nos écrivains. — La phonétique d'Ernest Legouvé. — Un critique des poètes. — Souvenirs sur Gaston Paris. — Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel*), nos « riches diphtongues » (?).

Les années dernières, nous nous sommes efforcé de débrouiller la question du rythme en nous servant principale-

ment des remarquables études de Marcel Jousse sur les bases gestuelles de la parole, — études aussi justes en leur principe que dangereuses, pour ne pas dire néfastes, dans leurs applications artistiques. Parmi les transmissions rythmiques que nous avons rencontrées, celle des timbres avec l'allitération et l'assonance, lesquelles ont engendré la rime, montrait le point de conjonction entre le mouvement et l'harmonie. A vrai dire, bien que la forme sonore tire son harmonie d'elle-même indépendamment du rythme, le son en soi est tout mouvement puisqu'il se compose de retours plus ou moins répétés de périodes vibratoires; par conséquent il est déjà rythme, il naît de son expression rythmique particulière. Le poète, ainsi, ne saurait trop connaître *d'abord* la matière sonore du langage dans le mécanisme général de son mouvement ou vibration propre.

Cependant, la *Grammaire de l'Académie* vient de nous prouver une fois de plus que cette matière, ignorée ou faussée dans ses éléments les plus essentiels, laisse nos écrivains dès leur enfance scolaire, démunis d'une façon inimaginable. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, chaque fois qu'ils analysent l'harmonie du français, ils battent littéralement la campagne comme s'ils n'entendaient pas les sons de leur langue.

L'année passée, d'une bibliothèque de château où tous les livres s'arrêtaient aux environs de 1889, je sortis un jour au hasard les *Souvenirs* d'**Ernest Legouvé** (2 vol. 1886-87), mémoires charmants d'ailleurs, aux anecdotes piquantes qui vont de Louis-Philippe à notre République, et je tombai sur le passage suivant :

> Il y a des hommes dont le nom semble le portrait; tel fut Baour-Lormian. Remarquez-vous qu'on ne trouve que deux voyelles dans ce nom? Et quelles voyelles! Deux *a*, deux *o*, sans compter deux diphtongues, dont la première nous oblige à enfler les joues pour la prononcer, le tout agrémenté de deux *r*, qui vibrent à travers ces syllabes sonores comme un coup de clairon! N'est-ce pas bien l'image de ce poète qui inaugura la conquête de Rome par Toulouse?

A relire ce paragraphe, à répéter vingt fois *Ba-our-Lormian*, je n'arrivais pas à en croire mes yeux ni mes oreilles.

Il ne faut pas oublier que Legouvé fut un « lecteur », un

« diseur » célèbre, qu'il laissa même plusieurs volumes sur « L'Art de la lecture » et que toute sa vie, autorité souveraine au théâtre, il conseilla des comédiens. Eh bien, ce lecteur accompli ne trouvait que deux voyelles dans *Baour-Lormian,* où l'on ne peut point ne pas en compter cinq : *a, ou, o, i* (*y*), *an.* Puis il y entendait deux *a,* comme si la franche nasale *an,* malgré quelque parenté d'origine, n'avait pas une individualité très distincte de l'*a* oral moyen de *Ba.* Il ne montrait pas une moindre complaisance à trouver auditivement un *o* dans la lettre *o* de *ou* et à l'accorder à l'*o* réel de *Lor;* enfin faisait-il une diphtongue de *ian,* ou interprétait-il ce même *ou,* qui est une de nos sept voyelles types et un son simple, comme une diphtongue?

Voilà où en était en 1887 un Académicien qui avait passé toute sa vie à réfléchir sur l'élocution et qui l'enseigna même, je crois, à la fin d'une vieille expérience, à l'Ecole normale de Sèvres. Pauvres Sévriennes!

Que je saute maintenant une quarantaine d'années pendant lesquelles la phonétique du français atteignit les plus fines précisions. Qu'est-ce que l'on rencontre sous la plume d'**un critique des poètes** au sujet de ce vers et de ce rejet :

> *Cette nymphe éphémère et surprise d'aimer*
> *Rêve.*

Le rejet *rêve,* dit-il est excellent, mais serait meilleur s'il ne s'appuyait sur le son trop ouvert d'*aimer.*

Ainsi le son final *é* d'*aimer* qui est un son *fermé aigu* type est qualifié d' « ouvert ». Comment ce critique qualifierait-il alors le son *très ouvert* et *grave,* par rapport à *é,* de l'*è* dans *rêve*? Il n'avait pas besoin de prendre un son pour l'autre pour ne trouver guère bon une contiguïté mal ajustée entre deux voyelles aussi voisines sur l'échelle de nos timbres.

Par contre, qu'un malheureux poète fasse rimer des homophonies aussi exactes et délicates que *voir* et *regard, vieille* et *fraye,* le même critique l'en blâmera pontificalement.

§

Comme un jour, chez **Gaston Paris,** Heredia levait les bras au ciel devant des assonances de ce genre, l'éminent philologue taquina vivement le poète (il va sans dire d'ailleurs qu'il

l'admirait et l'aimait beaucoup) : « Mais, mon cher ami, c'est votre mauvais rimeur qui a raison... Avec vos rimes riches et pour l'œil, vous faites tourner l'harmonie de la langue dans un cercle d'une pauvreté grandissante. Comment ne comprenez-vous point qu'avec votre choix de plus en plus restreint, vous ramenez toujours les mêmes mots avec les mêmes sons? Vous laissez en jachère une vaste partie du champ où s'étendent les ressources harmoniques du français. » Puis, se retournant en riant vers moi : « Allez, allez, jeune homme, continuez!... N'écoutez pas ce joueur de trombone!... » Heredia n'était pas content; moi je ne savais où me fourrer.

Gaston Paris avait, à cette époque, succédé à Gaston Boissier comme administrateur du Collège de France, aux environs de 1895. Chaque dimanche, il y accueillait vieux et jeunes dans son cabinet de travail, grande pièce à deux fenêtres qui donnait à l'opposé de la cour d'honneur. D'allure nullement professorale, plein de feu et de mordant, il vous fusillait d'un singulier monocle fait des deux verres d'un binocle fermé. C'était un animateur merveilleux, d'une indépendance d'esprit absolue et d'un franc parler plein de réconfort. Il me recevait avec un encouragement cordial que je ne méritais pas, car j'avais suivi très irrégulièrement ses cours. Mais il aimait me presser de questions sur mes idées techniques, et à chacune de mes visites, il me demandait : « Eh bien! avez-vous vu l'abbé? » L'abbé, c'était l'abbé Rousselot pour lequel il était en train de constituer au Collège de France un laboratoire spécial, qui fut inauguré en 1897.

Car il poursuivait un but qu'on est loin d'avoir encore atteint : l'alliance des poètes et des linguistes, comme il avait réussi à créer celle des linguistes, des physiologistes et des acousticiens, d'où est née la phonétique expérimentale. Adorant la poésie, la plus ancienne du Moyen Age, ainsi que la plus moderne de la jeunesse (en cela, bien différent des autres philologues ses collègues), il ne comprenait pas que les poètes continuassent d'accepter le manège de chevaux de bois où ils enfourchent une versification routinière qui n'a plus rien de Pégase et d'une tradition *vivante*. Il défendait presque toutes les libertés de la poésie populaire. Cependant il n'admettait pas non plus une licence déhanchée et débridée, sans

lien avec les formes naturelles et historiques de la langue. Les mots lâchés en liberté de nos futuristes surréalistes lui eussent paru aussi attentatoires aux conditions d'une forme d'art vivante que les principes tout livresques et graphiques de la discipline dans l'absurde formulés par M. Paul Valéry. Les resucées de vieux bonbons qu'on pratique aujourd'hui encore à *La Muse française* l'eussent écœuré. Les symbolistes ne se doutèrent pas de l'appui qu'ils auraient trouvé en Gaston Paris — et Dieu sait que nous n'en avions pas à dédaigner de moins précieux! — si eux aussi n'avaient mis leur foi en cette liberté de hasard que, dans un sens physiologique, on pourrait appelée *anticonstitutionnelle.*

Malheureusement, ils étaient imbus à un point invraisemblable de cette idée, — combien risible en cette année du centenaire de Gœthe! — qu'un poète devait tourner le dos à toute préoccupation scientifique ou simplement didactique, surtout en ce qui concerne son métier. L'instinct devait être le seul maître. Oui, mais quel instinct en art ne repose sur une convention établie? Ou, dans le cas de son rejet, sur une constatation de l'expérience? Or, la convention rejetée, l'expérience était méconnue, ce qui par force ramenait la convention et son triomphe. Tel fut le processsus technique qui aboutit aux résultats désastreux dont nous sommes les témoins.

Dès 1862, pourtant, par sa fameuse *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française,* Gaston Paris avait assuré définitivement les jeux de l'accent en français et sa prépondérance dans le vers, ce qui ruinait le syllabisme officiel, et ce qui donnait à la liberté cherchée la base organique obligatoire. L'alliance allait donc de soi, et la gratitude infinie qu'on aurait dû avoir pour un précurseur. Cette base de l'accent reconnue, il ne craignait pas alors d'écrire à la fin de sa thèse : « *Plus les poètes ont de liberté, dans le maniement des mots et des tournures, plus le poème prend un essor indépendant et originel* ». Mais trente ans plus tard, Verlaine, et Moréas après lui, affirmaient toujours que le français n'avait pas d' « accent », d'où la course prosaïque insupportable de Verlaine, lorsqu'en lui l'instinct défaille, et le ratatinement syllabique de Moréas, qui ne pouvant plus développer une phrase rythmique au long des vers, s'immobilisa

dans le cadre des maximes. Et nous vîmes bien pis, le comble du graphisme, avec Toulet!

— « Eh bien, avez-vous vu l'abbé ? » Hélas! ébranlé par l'incompréhension de mes camarades qui, sauf Albert Mockel, refusaient à l'artiste la connaissance, la trouvant non seulement inutile, mais nuisible, je n'avais pas vu l'abbé. J'arrêtai plusieurs années mes études, et je n'entrai en relation avec l'abbé Rousselot qu'en 1901, après que la lecture de ses premiers travaux me fit honte, et après que j'eus constaté définitivement à quel point les meilleurs poèmes des innovateurs flottaient de plus en plus entre mille incertitudes.

C'est que Gaston Paris savait, plus encore pour la matière sonore que pour la nature de l'accent et les formes du rythme, combien l'expérimentation était nécessaire à la fin de discussions perpétuelles sur des à-priorismes déterminés par chaque oreille à son gré, et, dès l'enfance, par un enseignement grammatical machinal et informe. (A ce propos, on peut être certain que jamais, du vivant de Paris, l'Académie n'eût entrepris sa grammaire. Avec son autorité et son indépendance courageuse, il eût arrêté net ses collègues. Son ironie jointe à sa science aurait crevé leur présomption.) Mais quelles preuves vaincront jamais la surdité des écrivains inconsciemment ou volontairement obstinés à ne pas entendre des sons réels sous la figure des lettres?

§

On sait, par exemple, avec quel « sentiment de la rigueur » **M. Paul Valéry** nous invite à considérer toute chose. Il semblerait par conséquent, abordant un terrain technique, qu'il dût y rechercher les moindres précisions. Ces précisions nous sont données d'abord par les derniers prospecteurs qui ont exploré le terrain. A ignorer leurs pistes et leurs découvertes, ou à ne pas en tenir compte, on s'expose à suivre des directions abandonnées depuis longtemps, à se perdre en des coins stériles, à être la proie de ce hasard dont M. Paul Valéry ne cesse de dénoncer les humiliations qu'il nous inflige. Cependant il n'a pas hésité, en quelques pages de ses *Regards sur le monde actuel*, à discourir sur la phonétique, à propos de la poésie et de la langue françaises, sans prendre la peine un

instant de savoir où en était la question. Il s'ensuit, de la page 127 à la 131, une série d'expressions ou d'exemples impropres, d'affirmations gratuites, de phrases erronées qui sont vraiment désespérantes, lorsqu'on pense qu'en est fautive la plume d'un des premiers *écrivains* de notre temps. Sauf une phrase ou deux, toutes sont des contre-vérités qu'un examen élémentaire aurait redressées. Mais il me faudrait les prendre une à une et remonter au déluge pour le faire comprendre, et je n'en ai pas la place.

Une seule citation suffira à démontrer que je n'exagère rien. Ayant fait mention de ce qu'il appelle nos « riches diphtongues », M. Paul Valéry offre en exemple « celles-ci : *feuille, rouille, paille, pleure, toise, tien,* — etc... » O grammaire, voilà de tes coups! Nos pauvres manuels assimilent bien toujours à des *diphtongues,* c'est-à-dire à deux sons gardant nettement leur nature propre émis d'une seule voix, des groupes comme *ia, ion, ien, oua, oi, ui, uè, oui, oué,* etc. Mais même dans leurs nomenclatures, on ne trouverait pas des groupes comme *euill, ouill, aill,* et surtout *eu,* dans *pleure,* qui est un son simple malgré ses deux lettres. Qu'un Académicien entende aujourd'hui une diphtongue dans *pleure,* c'est à s'arracher ses derniers cheveux! Or les autres exemples ne sont pas plus valables, *parce qu'il n'existe plus de diphtongues en français moderne.* Tandis que le vieux français, jusqu'au XIe siècle, en possédait dix, plus trois triphtongues, que du XIe au XIVe on en avait encore sept ou huit, le moyen français du XIVe au XVIe n'en avait plus qu'une, et elle disparut au commencement du XVIIe siècle. Ce que nos manuels désignent comme diphtongue n'en a plus du tout le caractère : celui, répétons-le, d'unir en une seule émission *deux sons gardant nettement chacun leur nature propre.* Ce n'est plus qu'un groupe composé d'une voyelle *consonnifiée* et d'une voyelle *pure.* Ce n'est pas *i+a* qu'on entend dans *ia,* mais à la place de l'*i* un son bruissant qu'on écrit *y* et qu'on dénomme *yod.* Ce n'est pas *ou+a* qu'on entend dans *toise,* mais la semi-voyelle qu'il est convenu d'écrire *w,* qui s'appuie sur l'*a.* Quand aux groupes *aill, euill,* dans *paille* et *feuille,* comment M. Paul Valéry, qui a fait ses études à Montpellier, et qui en arrivant à Paris en avait l'accent le plus fort, a-t-il pu perdre

conscience de l'*l* mouillée natale (1) que les composés *ill* représentent et qui constitue encore dans le Midi une franche consonne?

Je rougis d'être obligé d'insister sur un tel a, b, c de la phonétique française, mais peut-on faire autrement, puisque nous en sommes là : devant un fossé entre la langue écrite et la langue parlée que les écrivains, critiques de poètes, esthéticiens de la poésie, poètes mêmes, sont de plus en plus incapables de franchir? Qu'ils disent que cela n'a aucune espèce d'importance, et qu'entendre dans *eu* une diphtongue ou de ne pas entendre la voyelle consonne lorsqu'elle se substitue à une voyelle pure ne les empêchera pas de les employer judicieusement, soit! C'est une attitude dont on a démontré à chaque génération les conséquences détestables pour l'affinement et la sûreté de nos moyens d'art, mais qui reparaîtra toujours. Seulement, du moment qu'il y est renoncé, qu'on analyse, qu'on discute de ces moyens, n'aurait-on pas à prendre la peine de les connaître dans leur réalité, de ne pas s'aventurer dans la technique comme si l'on battait l'air de ses bras en jouant à colin-maillard?

Cependant, M. Paul Valéry, dans une de ses pages sur Mallarmé, écrivit un jour (*Variété II*, p. 207) :

> Comme l'usage ordinaire de nos membres nous fait presque oublier leur existence et négliger la variété de leurs ressources [...], ainsi l'usage habituel de la parole, la pratique de la lecture cursive et celle de l'expression immédiate *affaiblissent la conscience de ces actes trop familiers* et abolissent jusqu'à l'idée de leurs jouissances et *de leurs perfections possibles* [..].

C'est moi qui souligne, car on ne saurait trop retenir ces vérités manifestes si étrangement oubliées par M. Valéry lui-même. Les éléments sonores de la parole sont parmi ceux dont nous nous rendons le moins compte. Sans les « rigueurs » de l'expérimentation, les perfectionnements harmoniques du langage et partant du poème ne sont que des battements de l'air dans la nuit arrêtés au hasard sur un point juste. L'alliance rêvée par Gaston Paris de la poétique et de la phoné-

(1) Simplifiée et transformée en *y* en parisien depuis une cinquantaine d'années.

tique empêchera seule les poètes de ressembler aux aveugles de Breughel. Ils ont beau s'accrocher les uns aux autres, ils n'en dégringolent pas moins dans le fossé.

Mémento. — Débat chez *Figaro* (numéros des 20, 23, 28 septembre et 4 octobre) entre MM. Eugène Marsan et Tristan Derème sur la nécessité ou non de la rime en poésie. D'autre part, M. Jean Desthieux vient d'écrire sur l'inutilité de la rime et de composer des poèmes en conséquence. Autant d'affirmations vaines dans un sens comme dans l'autre. La rime, même la plus rigoureuse, est un phénomène linguistique naturel; il n'est pas un langage qui ne pratique, à plus ou moins d'intervalles, des rappels d'homophonies expressives. C'est la manière d'en faire un système en poésie qui est sujette à caution et qui peut être comprise très différemment. Rimer à tout bout de vers selon notre vieille versification est un moyen d'art aussi pauvre que de ne pas rimer du tout. De toutes façons, cela n'importe pas au rythme nécessairement. Le rythme est commandé en français comme dans toutes les langues par l'accent — accent tantôt de durée, tantôt d'intensité. La mobilité du nôtre n'en diminue pas l'effet, au contraire! Il n'en est pas de plus admirable. Enfonçons toujours ces portes ouvertes depuis tant d'années.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES RUSSES

Les Revues : *Les Archives Rouges*, vol. 47, 48, 49, 50, 51. — *Novy Mir*, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 1932. — *Krasnaïa Nov*, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. — *Litteratournaïa Nesledstvo* (L'Héritage Littéraire), Editions de l'Académie Communiste, Moscou, nos 1, 2, 3. — *Trente Jours*, nos 6, 7, 8, Moscou. — *Le Collectionneur Soviétique*, nos 1, 2, 3, 4, 5. — *Bulletin de la Société des Amis des Livres Russes*, no 3, Paris 1932.

Les revues soviétiques paraissent maintenant presque régulièrement et, en même temps, reprennent de plus en plus le caractère des revues d'avant la révolution, et l'importance dans la vie intellectuelle russe qu'avaient autrefois les grands périodiques, tels que le *Sovremennik*, de Tchernychewsky; les *Otietchestvennya Zapiski*, de Stchedrine; le *Viestnik Evropy*, de Stassulievitch, etc. Les **Archives Rouges**, dont le cinquante et unième numéro vient de paraître, continuent à publier des documents historiques inédits du plus haut intérêt. Les numéros 47 et 48 donnent la fin des notes, provenant des archives de Milioukov, sur le rôle politique des Cadets en 1905 et 1906, et le commencement du Journal du

grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch (1). Chargé pendant la guerre de l'inspection des hôpitaux, ce qui nécessitait de fréquents voyages sur le front, le grand-duc fut à même de savoir ce qui se passait dans les réunions les plus secrètes du grand état-major, et a noté avec franchise ses impressions. Au début de la guerre, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch avait demandé d'être mis à la disposition du général Ivanov, « que j'ai choisi, écrit-il, comme le meilleur des pires ».

Arrivé à Kiev, il y trouve le général gouverneur Trepov et son entourage profondément antipathiques...

Rien n'est préparé en ville. Une multitude d'autorités, toutes hostiles entre elles. Les hôpitaux sont au-dessous de tout. J'ai lu un manifeste extraordinaire adressé aux Polonais. C'est plutôt un appel signé par le grand-duc Nicolas qu'un manifeste de l'empereur. Il est douteux que ce qu'on y promet puisse venir de lui; on a dû le lui arracher par force, autrement il aurait signé personnellement un document pareil. Les Polonais exultent. Je m'étonne de leur naïveté.

Plus il se rapproche du front, plus il est inquiet de tout ce qu'il voit.

J'ai causé avec Alexeiev. Ces jours-ci il est allé à Baranovici (Grand Quartier Général) et a été frappé de la tristesse et du désarroi qui y règnent. Le grand-duc et son *alter ego*, le général Janouchkévitch sont complètement désorientés par les revers du front occidental [russe] et ne savent que faire. Alexeiev est convaincu qu'avec ses collaborateurs actuels, le grand-duc Nicolas ne pourra pas conduire les opérations.

Plus loin, à la date du 6 octobre 1915, il note :

Toute cette caste militaire me dégoûte profondément; les germes du socialisme intransigeant vont sans cesse se multipliant, et pendant ce temps-là que fait-on sur les rives de la Néva et à Tsarskoïé-Sélo avec les Raspoutine, les Maklakov, les Stcheglovitov, différents Allemands et le groupe des Russes pro-germains? A cette pensée mon âme est saisie d'horreur.

(1) Historien de valeur, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, ami de Frédéric Masson et de L. Tolstoï, était considéré, dans les sphères gouvernementales comme un « libéral ». Il fut fusillé par les bolcheviks dans la forteresse de Pierre-et-Paul.

De cette guerre, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, avec une clairvoyance extraordinaire, n'attend que le pire :

Elle nous conduira à d'immenses bouleversements dans tous les pays du monde. Je prévois la fin de plusieurs monarchies et le triomphe du socialisme universel, qui doit vaincre parce qu'il s'est toujours montré hostile à la guerre. Chez nous, en Russie, il y aura aussi de grands désordres et un bouleversement.

Il n'est pas tendre pour le généralissime grand-duc Nicolas, dont il trace ainsi le portrait :

Il parle sans arrêt. Il gesticule des bras et des jambes, frappe du poing sur la table et fume un cigare après l'autre. Son visage méchant est enlaidi par une grimace perpétuelle. En un mot, le voir est un spectacle peu attrayant... Parlant du général Jelinsky, hors de lui de colère, il l'injuriait et menaçait de le faire passer au Conseil de Guerre. A chaque instant il sonnait son aide de camp de service et si celui-ci n'accourait pas assez vite, le grand-duc l'accablait des injures les plus grossières.

Dans son journal, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch a aussi quelques lignes sévères pour le général A. Bariatinsky, chargé de l'administration militaire de la Galicie après la prise de Przsemysl.

Il est toujours accompagné de son légendaire chauffeur de Monaco, qui, en parlant de son maître dit toujours « nous ». Il y a six jours il est arrivé de Lvov avec son maître et il m'a dit : « Monseigneur, savez-vous la grande nouvelle? La princesse (la femme du prince Bariatinsky) est arrivée à Lemberg, gaie et pimpante, mais, comme toujours, sans un sou, et pendant ce temps, le prince et moi nous sommes amusés avec les mam'zelles autrichiennes. Le prince a même attrapé une contusion et, ma foi, il l'a échappé belle.

Le grand-duc a noté également dans son journal l'explication que lui donna le général Polivanov de la chute morale de Soukhomlinov, ancien ministre de la guerre.

Après la mort de sa seconde femme, qu'il aimait passionnément, Soukhomlinov tomba dans une profonde tristesse. Un homme d'affaires véreux, un certain Altschiller (chef de l'espionnage autrichien en Russie), résolut de tirer parti de cet état de dépression du général. Avec l'aide du colonel Kouliadko, il entraîna

Soukhomlinov dans un théâtre où on lui montra une femme qui ressemblait extraordinairement à sa défunte épouse. Cette femme était mariée; on s'arrangea pour la faire divorcer et lui faire épouser Soukhomlinov. Quand celui-ci fut nommé ministre de la Guerre, Altschiller s'installa à Pétersbourg et devint le commensal le plus assidu de Soukhomlinov. L'enquête a établi que pendant plusieurs années toute la correspondance, toutes les notes secrètes qui passèrent sur la table de travail du ministre furent connues immédiatement à Vienne et à Berlin.

Les numéros 50 et 51 des *Archives Rouges* contiennent la correspondance de Nicolas II avec sa mère l'impératrice douarière Maria Feodorovna. La plupart des lettres n'ont trait qu'aux affaires de famille, à la santé des enfants et de l'impératrice, aux occupations quotidiennes. De-ci de-là, on y trouve cependant quelques révélations politiques; par exemple, on apprend l'existence d'une clause secrète datée de 1908, entre l'Autriche et la Russie, en vertu de laquelle la Russie s'engageait à ne jamais soulever d'objection contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. En échange, l'Autriche s'engageait à appuyer la Russie dans ses revendications pour l'ouverture des détroits et le libre passage pour sa flotte militaire.

Au commencement d'octobre 1910, la nouvelle de la révolution du Portugal trouva le tzar en Allemagne. Il écrit :

Quelle chose immonde s'est passée en Portugal! Je suis révolté comme toi de cette révolution. Je n'ai aucun désir de reconnaître leur république. Nous ne le ferons qu'après tous les autres, le plus tard possible. C'est dommage qu'on ait permis ce Congrès des socialistes, à Copenhague; en république ce serait encore compréhensible, mais dans un royaume cela paraît bizarre. Les désordres de Berlin et les grèves des chemins de fer montrent combien est profond le mouvement ouvrier. Tout cela pue la révolution.

Et à la nouvelle de la mort de Tolstoï, voici ce que Nicolas II écrit à sa mère :

Comme tu l'as appris, chère maman, Tolstoï est mort, et, à propos de cette mort on parle et écrit beaucoup, beaucoup trop. Par bonheur, on l'a enterré très vite, de sorte qu'il n'y a pas eu trop de monde à Iasnaïa-Poliana, et là tout s'est bien passé,

tranquillement. Tous s'attendaient à des démonstrations, des désordres; maintenant tous sont très étonnés qu'il n'y ait eu rien de pareil.

Parmi les choses les plus intéressantes parues dans les six premières livraisons du **Novy-Mir** de cette année, nous devons citer la nouvelle de Novikov-Priboï : *Madagascar*, les poèmes de Demian Bedny : *Comment la 14e Division est entrée dans le paradis*, violente satire anti-religieuse qui, sur la scène d'un music-hall de Moscou, obtint le plus vif succès, mais surtout le « roman américain » de Boris Pilniak intitulé *O. K.* L'auteur a donné lui-même l'explication de ce titre étrange. Au commencement du XIXe siècle, dit-il, les présidents des Etats-Unis étaient surtout des militaires, hommes peu cultivés. L'un de ces présidents, Andrew Jackson, lorsqu'il signait les actes législatifs, y ajoutait deux lettres : *O. K.*, ce qui, pour lui, signifiait « *all correct* », expression anglaise qu'il avait souvent entendue. Cet *O. K.* est devenu maintenant pour les Américains ce qu'est *all right* pour les Anglais. C'est même davantage, dit Pilniak. Un Américain perd toute sa fortune à la Bourse : *O. K.;* une catastrophe d'auto : *O. K.* Invité à Hollywood pour aider de ses conseils au montage de plusieurs films de la vie russe, Pilniak a rapporté de son séjour en Amérique quelques savoureux récits qui font la matière de son « roman américain ». A vrai dire, cette œuvre, la meilleure peut-être de ce remarquable écrivain, n'est point un roman, mais sa lecture n'en est pas moins attachante. La description qu'il donne des mœurs des cinéastes américains est un pur chef-d'œuvre. De nombreuses pages de son livre sont consacrées à la misère des chômeurs, dont il fait un tableau saisissant.

La **Krasnaia Nov**, dans ses premiers numéros de 1932, fait une large place à Dostoïewski. C'est tout d'abord un article de Grossmann : *L'ingénieur Dostoïevski* qui formera l'un des chapitres de la vie romancée du grand écrivain russe, qu'il prépare en ce moment. Dans le numéro 4, Raskolnikov publie une lettre de Dostoïevski aux étudiants de Moscou, lettre datée d'avril 1878. Cette lettre, jusqu'à présent oubliée, n'est entrée dans aucune édition des œuvres complètes de Dostoïevski. Elle avait paru après sa mort dans un

journal slavophile, *Rouss,* en 1881; elle fut réimprimée en 1899 dans un hebdomadaire *l'Œuvre russe,* édité aux Etats-Unis. Cette lettre, écrite à la suite des désordres qui eurent lieu à Moscou en 1878, quand la populace, et notamment les bouchers du Grand-Marché, se rua sur les étudiants, est une réponse à celle des étudiants qui avaient demandé à Dostoïevski son opinion sur cette bagarre sanglante — il y eut des tués et des blessés — encouragée, sinon provoquée, par le gouvernement.

Bien estimés messieurs les étudiants, écrit Dostoïewski.

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre; outre ma mauvaise santé, quelques autres circonstances m'en ont aussi empêché. J'aurais voulu répondre publiquement, dans les journaux, mais malgré mon désir, cela m'a été impossible. Vos questions embrassent toute, absolument toute la situation intérieure actuelle de la Russie. Alors quoi, il aurait fallu écrire un volume? Enfin je me suis décidé à écrire cette petite lettre, au risque de n'être pas compris de vous. Vous écrivez : « Le plus important pour nous est de savoir jusqu'à quel point nous-mêmes sommes coupables? Quelle opinion se fera de nous la société après cet incident? »

Vous demandez, messieurs les étudiants, quel est votre degré de culpabilité? Voici ma réponse : selon moi, vous n'êtes en rien coupables. Mais vous êtes les enfants de cette même « société » que vous voulez maintenant abandonner, et qui est mensonge de tout côté. Seulement, en se détachant d'elle, l'étudiant ne va pas vers le peuple, il va quelque part vers l'étranger, vers l'europeisme, dans le royaume abstrait de l'Humanité. Ainsi il rompt avec le peuple, le méprise, alors que c'est dans le peuple seul qu'est notre salut. Mais c'est un sujet qui nous entraînerait trop loin...

L'hiver dernier, pendant la démonstration devant Kazan, la foule de notre jeunesse a profané le temple de Dieu, y fumant des cigarettes et provoquant le scandale. « Ecoutez, aurais-je dit à ces étudiants, et je le dis à quelques-uns : vous ne croyez pas en Dieu, c'est votre affaire; mais pourquoi offensez-vous le peuple en faisant scandale dans son église? » Le peuple a stigmatisé les manifestants du nom « d'étudiants », bien qu'il y eût parmi eux beaucoup de Juifs, d'Arméniens et de jeunes gens qui n'étaient pas des étudiants. Après l'affaire Zassoulitcht, le peuple stigmatise de nouveau du nom d'étudiants tous ceux qui jouent du revolver, et c'est déplorable.

Mais vous-mêmes, messieurs, pourquoi traitez-vous de « bouchers » le peuple de Moscou? Que veut dire cela? Les bouchers ne sont-ils pas du peuple? C'est le peuple, le vrai peuple. Minine était boucher. L'indignation provient seulement de la façon dont le peuple réagit; mais ne savez-vous pas, messieurs, que le peuple, quand il est offensé, se montre toujours grossier, brutal? C'est le moujik! C'est ainsi toujours et partout. Le peuple anglais, dans les meetings, emploie souvent le poing contre ses adversaires, et pendant la révolution française le peuple hurlait de joie et dansait devant la guillotine, pendant qu'elle fonctionnait. Tout cela sans doute est hideux. Mais il y a un fait : le peuple (le peuple, non seulement les bouchers) s'est levé contre la jeunesse et a stigmatisé les étudiants. D'autre part, malheureusement, et c'est très significatif, la presse, la société et la jeunesse se sont unies pour méconnaître le peuple, — la plèbe.

Messieurs, je vous ai écrit ce que j'ai pu. J'ai répondu directement, bien qu'incomplètement, à vos questions. Selon moi, les étudiants ne sont pas coupables. Au contraire, jamais notre jeunesse n'a été plus franche, plus honnête. Le malheur est que notre jeunesse porte en elle les mensonges de deux siècles de notre histoire.

Je vous salue, messieurs, et, si vous le permettez, je serre vos mains.

Votre

F. DOSTOJEWSKI.

La **Kresnaia Nov** publie de temps en temps des articles sur les grands chefs politiques de l'Europe occidentale, et le plus souvent sur des Français. C'est ainsi que M. N. Korniev a publié des études sur Léon Blum et Paul-Boncour, qui, toutes deux, témoignent de l'incompréhension et de l'ignorance la plus complète de l'auteur sur les choses de l'Europe. Le dernier numéro (août 1932) contient la fin du roman d'Elie Ehrenbourg : *Moscou ne croit pas aux larmes.* Avec Kataiev, Pilniak, Leonov Ilf et Petrov, Ehrenbourg est actuellement un des plus grands écrivains de la Russie soviétique. Il connaît admirablement la bohème de Paris, celle de Montparnasse, et son roman, qui se passe dans ce milieu, nous présente de saisissants tableaux de la vie et des souffrances des ratés de toutes provenances qu'on y rencontre. Ehrenbourg parle toujours de ce qu'il connaît bien, — très différent en cela d'un autre écrivain de talent, Vl. Ladine,

qui, après un séjour de trois semaines à Paris, s'imaginant connaître à fond la vie parisienne et les milieux capitalistes, a écrit un roman, *Le tombeau du soldat inconnu*, qui, comme réalité, est à la vie parisienne ce qu'était Michel Strogoff pour la vie russe.

Ce même numéro de la *Krasnaïa Nov* donne le scénario d'une « *Comédie sonore* » très amusante d'Ilf et Petrov, auteurs réputés des deux romans *Douze chaises* et *Le Veau d'or*.

La revue **Literatournoïe Nesledstvo** (L'Héritage littéraire) dont jusqu'ici trois numéros seulement sont parus : un en 1931 et deux cette année, est surtout un recueil d'inédits appartenant non seulement à la littérature russe, mais à la littérature mondiale. Ainsi, dans le premier numéro, nous trouvons la correspondance inédite d'Engels et Paul Ernst; des études littéraires de Plekhanov; le Journal, excessivement intéressant, du serf Krotov, ouvrier d'usine à Koupovino, qui décrit d'une façon remarquable la vie industrielle en Russie, à l'époque du servage. Ce numéro contient en outre des lettres inédites de Saltykov-Stchedrine : correspondance imaginaire entre Nicolas Ier et Paul de Kock. C'est un chef-d'œuvre d'humour et de satire politique qui, naturellement, n'avait pu paraître au temps du tzarisme. Il y a aussi un conte inédit de S. Stchedrine : *Les enfants gâtés*.

Le numéro 2 n'est pas moins intéressant que le précédent. On y trouve des détails inédits sur la collaboration d'Emile Zola dans les périodiques russes, — surtout dans la revue de Stassulievitch, *Viestnik Evropy*. Il contient la suite de la correspondance d'Engels : ses lettres à Margaret Harkness, dans lesquelles il est beaucoup question de Balzac; des inédits de Maïakowsky, etc.

Dans le numéro 3, il faut mentionner surtout les articles inédits de Tchernychevsky sur le servage, le capitalisme, l'autocratie et la révolution. La revue est éditée avec soin, même luxueusement. Il est seulement regrettable que les textes en langues étrangères, cités dans l'original, soient parfois très déformés.

La revue **Trente jours** publie dans ses 6e, 7e et 8e numéros, des pages inédites du journal de Léon Tolstoï, se rapportant à son séjour au Caucase et à ses premières années à Iasnaïa

Poliana. Dans le journal de cette période, il est surtout question de chasses, de courses, de plaisirs mondains; cependant, de temps en temps, Tolstoï se livre à un sévère examen de conscience. Par exemple, le 4 juillet 1854, il note :

Mes défauts principaux : 1° La légèreté; j'entends par là l'indécision, l'instabilité, l'inexpérience; 2° Caractère désagréable; instabilité; ambition démesurée; vanité. 3° Penchant à la paresse. Je tâcherai de surveiller ces trois défauts principaux de ma nature et je noterai chaque fois que j'y tomberai.

Dans les pages suivantes de son journal, on trouve tracés de nombreux cercles avec un chiffre au milieu. Ce chiffre indique les infractions et fautes commises dans la journée. Le 5 juillet 1854, il écrit :

Pendant le thé et le souper j'ai lu et j'ai passé toute la matinée à écrire une lettre à ma tante. Je l'enverrai, bien que le français ne m'en plaise guère. De jour en jour il me devient plus difficile de parler et d'écrire en français. Et à quoi diable cette sotte habitude de parler et écrire une langue qu'on connaît mal? Que de temps perdu, d'obscurité dans la pensée, et on finit même par gâter sa langue maternelle...

Mon défaut principal : manque de tolérance envers moi-même et autrui. Je note cela dans mon journal, pour me rappeler plus tard l'état moral dans lequel je me trouvais ce 5 juillet 1854.

Le 7 juillet, de nouveau, il se juge sans indulgence et écrit:

Je suis laid, gauche, sale et fort peu instruit au point de vue mondain. Je suis irritable; j'ennuie les gens; je ne suis pas modeste; je suis intolérant et timide comme un enfant. Je suis presque ignorant. Le peu que je sais, je l'ai appris seul, en passant, sans méthode. Je suis indécis, inconstant, bêtement ambitieux et emporté comme tous les jeunes gens sans caractère. Je ne suis pas courageux et je suis si paresseux que l'oisiveté est devenue pour moi presque une habitude. Je suis intelligent, mais mon intelligence ne s'est encore jamais exercée sur quelque chose d'une façon suivie. Je n'ai ni l'esprit pratique, ni l'esprit mondain, ni l'esprit des affaires. Je suis honnête, c'est-à-dire que j'aime le bien. Je me suis imposé l'habitude de l'aimer, et quand je m'en écarte, je suis très mécontent de moi. Mais il y a quelque chose que j'aime plus que le bien, c'est la gloire. Je suis très ambitieux et ce sentiment a été, jusqu'à présent, si peu

satisfait que je crois, s'il m'arrivait quelque jour d'être obligé de choisir entre la gloire et la vertu, que je choisirais la gloire...

Le Collectionneur soviétique, qui paraît depuis dix ans, est actuellement une des plus importantes revues philatélistes du monde entier. Les articles qu'elle publie ne sont pas exclusivement consacrés aux timbres-poste; c'est ainsi qu'il y a, entre autres, dans les trois premiers numéros de cette année, un article très intéressant sur la poste et les anciens relais en Russie. Mais, bien entendu, les études et les renseignements sur les collections de timbres occupent une grande place dans la revue, d'autant que la philatélie sévit actuellement en U. R. S. S. plus intensément qu'en tout autre pays du monde. Il suffit de dire qu'à l'exposition des timbres-poste soviétiques, organisée récemment à Moscou, ne figuraient pas moins de trente mille spécimens. Le *Collectionneur Soviétique* prépare l'édition d'un catalogue raisonné de tous les timbres qui est appelé à faire autorité.

Dans une précédente chronique nous avons signalé les deux premières livraisons du **Bulletin de la Société des Amis du livre russe.** Le troisième numéro de cette intéressante publication, faite à Paris par quelques érudits, dont l'animateur est M. Paul Apostol, est paru et contient un excellent article d'Alexandre Benois sur le grand peintre russe Verescnaguine. Nous devons signaler également une étude de M. Apostol sur le bibliophile bien connu Sobolevski, et un article de M. Polonsky sur quelques autographes inédits de Pouchkine provenant de la bibliothèque de feu Diaghilew. Il s'agit de onze lettres de Pouchkine, écrites en français, dont dix sont adressées à sa fiancée, Natalie Gontcharov, et une à sa mère. Natalie Gontcharov avait laissé cette correspondance à sa fille cadette, la comtesse Meremberg, qui, en 1876, treize ans après le décès de sa mère, songea à monnayer cette collection. Elle s'adressa pour cela à Annenkov, éditeur de Pouchkine, mais l'affaire ne s'arrangea pas, la comtesse Meremberg demandant un prix jugé trop élevé par l'éditeur. Alors elle pria Tourguenev de l'aider à placer ces lettres dans une revue; et elles parurent dans le *Viestnik Evropy* de Stassulevitch, qui, pour cette publication, paya mille roubles. Les fils de Pouchkine se

montrèrent très mécontents de la publication de ces lettres, et même ils menacèrent Tourguenev de venir à Paris lui infliger une correction, pour sa fâcheuse entremise. C'est du moins ce que Tourguenev écrivit à ce propos à Stassulevitch.

C'est de la comtesse Meremberg, décédée en 1913, que Diaghilew avait acquis ces lettres. Toutes sont très bien conservées et portent le cachet rouge de Pouchkine. A la vente de Diaghilew, elles furent achetées par un émigré russe.

Très intéressant aussi est l'article d'Ossorguine intitulé : « Les manuscrits de la boutique des écrivains, à Moscou, 1919-1921 ». Ces deux années-là, le ravitaillement, dans les grandes villes de l'U.R.S.S. était très difficile, la vie pénible, et les écrivains ne pouvaient pas facilement être édités, car les caractères d'imprimerie, l'encre, le papier, tout manquait. Pour se procurer quelque argent, un certain nombre de littérateurs décidèrent que chacun écrirait de sa propre main ses livres et qu'on vendrait les manuscrits. Ainsi furent « édités » deux cent cinquante volumes, de trente-trois auteurs, et tous les manuscrits se vendirent très bien. Pour certains livres, l'auteur dut faire une dizaine de copies. Une copie de chaque livre a été gardée par la boutique pour sa collection personnelle. Cette collection, probablement unique dans l'histoire littéraire, est conservée maintenant par l'Union des Ecrivains russes. Les manuscrits ont été acquis surtout par le Musée Historique et par un représentant diplomatique de la Lettonie, qui, disait-il, les achetait pour le Musée d'Etat de son pays. Les prix des manuscrits oscillaient entre 1.000 et 27.000 roubles, selon le cours du rouble, très fluctuant à cette époque. Le papier employé était des plus variés : japon, parchemin, papier mural, et parfois assignats de cent et mille roubles; il y a même un livre écrit sur des planchettes de bois. Le prix était marqué en roubles, mais quelquefois en nature : tant de livres de beurre, de farine, etc., etc...

Parmi les auteurs qui vendirent dans cette boutique on trouve les noms des plus justement réputés des écrivains russes : Ehrenbourg, D. Biely, Boris Zaïtzev, Ossorguine, l'auteur même de l'article, qui « publia » pour sa part

dix volumes; F. Sollogoub qui donna cinq ouvrages en russe et un en français : *Heures mélancoliques,* lequel porte sur la feuille de garde : « Heures mélancoliques. Autographe. Moscou, 1921. Livre écrit par l'auteur en cinq exemplaires numérotés et signés par lui. Prix : 20.000 roubles. » Le prix le plus élevé, 36.000 roubles, fut demandé par Cherchenevitch pour son manuscrit de *Vadime.*

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES CHINOISES

Tanshowa : *Japan's Foreign policy relating to China;* (sans éditeur ni imprimeur). — Millard : *America, Europa and the Manchuria question;* (sans éditeur ni imprimeur). — *Extracts from the Lytton Report;* Bureau de presse de la Délégat. Chinoise, Genève. — *A qui le bon droit : Chine ou Japon?*; impr. Camus, Lyon. — G. Bronson Rea : *Le Mandchoukouo;* Kundig, Genève. — E. de Vèvre : *La reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie;* Rousseau, Paris. — G. Bonneau : *Japon et Mandchourie;* Messein, Paris. — *Document A, la Situation actuelle en Chine* (sans éditeur ni imprimeur). — *Document B : Les relations du Japon avec la Mandchourie et la Mongolie* (sans éditeur ni imprimeur). — *Documents de la S.D.N. : documents annexés au Rapport Lytton. Observations du gouvernement japonais sur le Rapport Lytton.*

L'amas de documents et d'ouvrages qui m'ont été envoyés ces deux dernières semaines sur le conflit sino-japonais est écrasant. Il m'est impossible de discuter chacun d'eux en détail, et je le regrette.

Mais cet amas est le signe de l'importance extrême attachée à la fois à la question elle-même et à l'action éventuelle de la S.D.N. Ni le Japon, ni les Etats-Unis (qui mènent et soldent la propagande chinoise), ne considèrent donc la S.D.N. comme moribonde ou sans valeur. C'est consolant.

Les ouvrages de propagande chinoise, bien que sans nom d'éditeur ou d'imprimeur, sont, en effet, évidemment américains par le style, par les références uniquement de journaux et livres américains, par la romanisation spéciale, par les tendances.

Ainsi **Japan's foreign policy** débute en stigmatisant la volonté du Japon d'avoir une grande flotte, épine douloureuse aux flancs américains. Les Etats-Unis ont triplé leurs armements depuis 1918 tout en imposant des réductions au Japon et à l'Angleterre, et tout en attaquant violemment la

France (qui a pourtant réduit d'un tiers ses armements sur 1913), les Etats-Unis voudraient obliger le Japon à désarmer aussi afin d'assurer leur domination sur le monde.

Le Japon est accusé de projets d'expansion territoriale, non prouvés. Pas un mot n'est dit des conquêtes effectives de la Russie.

La proclamation par le Japon d'une Doctrine de Monroe Asiatique est soulignée, et violemment attaquée par les Etats-Unis qui oublient leur propre doctrine de Monroe et ont fondé Haïti et Panama. Mais le bout de l'oreille passe quand apparaît la phrase : « L'action du Japon s'exerce aux dépens des intérêts légitimes des nations d'Occident (p. 8). »

Sur l'occupation japonaise des îles allemandes Carolines et Marshall : « ...fortifiées, elles donnent au Japon le contrôle virtuel du Continent et rendent impossible à une flotte hostile d'opérer avec succès dans les eaux asiatiques (p. 9). »

Ils avouent cependant l'erreur de leur conduite : « ...depuis que les pays anglo-américains ont fermé leurs portes aux Japonais... ceux-ci tournent des yeux avides sur le continent asiatique (p. 12). »

La situation à part faite aux Jaunes aux Etats-Unis est, en effet, inacceptable. Mais qui a rejeté l'union et l'égalité?

De grands reproches sont faits au Japon pour l'emploi de la force. Mais ne faut-il pas employer des gendarmes quand les débiteurs refusent d'obéir aux tribunaux? Les Chinois ont déclaré plusieurs fois qu'ils rejetaient traités et engagements internationaux, et ont, en effet, repris par la force des concessions étrangères, violant les femmes et tuant des médecins et missionnaires. Que l'Europe, émasculée par la guerre, accepte de tels outrages et de tels manquements, soit. Mais, au nom de la Morale, on ne peut que louer le Japon d'avoir défendu ses nationaux et leurs biens contre des malfaiteurs xénophobes excités par des propagandes que l'on connaît trop.

Thomas F. Millard est conseiller du gouvernement chinois reconnu, et qui comprend seulement la basse vallée du Yang-Tsé. Son livre, **America, Europa and the Mandchuria question** commence ainsi : « L'intérêt du peuple des Etats-

Unis dans l'Extrême-Orient... » Ce conseiller de la Chine est uniquement agent des Etats-Unis.

Il rappelle la triste comédie du traité de Washington en 1922 et cite l'engagement signé « de respecter la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité territoriale et administrative de la Chine ». Mais il néglige de préciser le sens du mot Chine, qu'il confond, comme tant d'autres personnes, avec l'expression « Empire mandchou ».

Géographiquement, la Chine ne comprend que les 18 provinces au sud de la Grande Muraille. L'Empire mandchou comprenait les pays conquis depuis le XVIIe siècle, c'est-à-dire, en plus de leur fief propre, Mongolie, Turkestan, Tibet, Formose, Corée, Indochine. Cet empire est désagrégé. La Russie a pris la Mongolie; est en train de prendre le Turkestan; a déjà poussé le Tibet à l'invasion des frontières chinoises.

Les **Extraits du Rapport Lytton** ont la valeur d'un compte rendu de procès où l'on supprimerait tous les dires d'une des parties. **A qui le bon droit?** publié par les étudiants chinois de Lyon, est composé d'extraits unilatéraux du même Rapport.

Les documents japonais sont ceux mêmes qui sont présentés à la S.D.N. Etudes sérieuses et complètes où l'on trouve des descriptions de l'état lamentable du peuple chinois, peuple martyr, que l'Occident laisse en proie au pillage, au meurtre et à la famine.

La brochure de **G. Bonneau,** professeur à l'Institut de Kyoto, montre, à côté du Droit et de l'Ordre, la nécessité de mettre fin aux atrocités des bandits chinois.

La reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie et le traité des 9 puissances indique par son titre le sujet et le but de l'ouvrage. Cette reconnaissance par le Japon, dit l'auteur, n'est pas opposée au traité de Washington de 1922 par lequel les signataires s'engageaient à respecter « l'intégrité, la souveraineté, l'indépendance territoriale et administrative de la Chine ».

L'auteur (pp. 65 à 93) rappelle, trop succinctement, le bon sens de M. Briand intervenant pour souligner que le mot Chine, géographiquement, ne s'étend pas aux pays en dehors

de la Grande Muraille. Il faudrait ajouter : et il s'applique à la nation qui signait le traité; elle ne comprend pas le Sud de la Chine, gouvernée alors par Soun-Iat-Sènn et le seul Parlement élu librement; et Soun a refusé le traité. Elle ne comprend pas davantage les pays en dehors de la Grande Muraille, la Mongolie étant déjà au pouvoir russe et la Mandchourie indépendante sous Tchang-Tso-Linn. Il est regrettable que la Conférence de Washington soit restée volontairement (p. 68) dans le vague sur le sens du mot Chine. Mais la discussion même prouve (p. 71) que le mot Chine ne s'applique qu'aux 18 provinces.

On parle beaucoup en ce moment d'une restauration de l'empire mandchou à Péking : les uns disent que les Japonais y poussent pour étendre au Nord leur pouvoir de Mandchourie sous Pou-I, dernier empereur avant de devenir Président du Mandchoukouo. Les autres disent que c'est une ruse pour rattacher de nouveau la Mandchourie aux provinces du Nord, et l'arracher ainsi au pouvoir japonais.

Quoi qu'il en soit, l'affaire est grave. C'est le prélude d'un grand mouvement en Asie.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Trotsky : *Istoria rousskoï revolutsii*, éd. Granit, Berlin. — P.-B. Gheusi : *La Vie et la Mort singulières de Gambetta*, Albin Michel. — E. de Vèvre : *La Reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie et le Traité des neuf puissances;* Librairie Arthur Rousseau, Paris, 1932.

Le second volume de l'histoire de la révolution russe (**Istoria rousskoï revolutsii**) de Léon Trotsky, qui vient de paraître à Berlin, aux éditions « Granit », est fort intéressant. Dans ce volume, Trotsky aborde la « révolution d'octobre » à laquelle il prit une part active, si ce n'est tout à fait prédominante :

La Russie, écrit Trotsky dans sa préface, a si tardivement fait sa révolution bourgeoise qu'elle fut obligée de la transformer en une révolution prolétaire. Autrement dit : La Russie était tellement en retard sur les autres pays que'lle avait dû les devancer, tout au moins dans certains domaines. Cela semble être un non-sens. Cependant l'Histoire est pleine de paradoxes pareils. Et seul les pédants croient que la dialectique est un vain jeu de

l'esprit. En réalité, elle reflète le processus du développement qui vit et se meut uniquement grâce à des contradictions... L'auteur de ces lignes est fidèle à l'objectivité autant que ce volume démontre l'irrévocabilité de la révolution d'octobre et les causes de son triomphe... Certains amis de l'Union soviétique — en partie des amis des dirigeants de l'Union, et seulement jusqu'à leur chute — ont reproché à l'auteur ses critiques dirigées contre le parti bolchéviste et ses chefs. Cependant personne n'a essayé de réfuter ou seulement de corriger le tableau de la situation du parti au cours des événements que nous avons brossé. Nous prévenons ceux des « amis » qui croient être appelés à défendre contre nous le rôle des bolchévistes durant la révolution d'octobre que notre ouvrage n'enseigne nullement à aimer *post-factum* la révolution triomphante en la personne de la bureaucratie qu'elle a engendrée, mais seulement comment la révolution se prépare, progresse et devient victorieuse. Le parti pour nous n'est pas un appareil dont l'infaillibilité est maintenue par des représailles gouvernementales, mais un organisme compliqué, qui, de même que tout ce qui existe, se développe dans des contradictions. Dévoiler ces contradictions, montrer les indécisions et les fautes commises, ce n'est nullement rabaisser l'importance du travail historique gigantesque dont le parti bolchéviste avait chargé ses épaules pour la première fois dans l'histoire mondiale.

Si nous avons cité ce long passage de la préface de M. Trotsky, c'est parce qu'il dévoile d'une façon remarquable la mentalité de son auteur, la ligne de conduite qu'il s'est imposée en face des dirigeants de Moscou et la rigidité de sa doctrine communiste. Trotsky, et son livre le prouve abondamment, est un passionné, un violent, tout au moins en paroles. Quand il écrit qu'il est fidèle à l'objectivité, il ne faut pas trop le croire. Aussi bien dans sa préface que dans le corps de son ouvrage, il ne fait que polémiser avec les « historiens bourgeois » et les témoins de la révolution. Certes, cette révolution est passablement son œuvre, c'est pourquoi nous pouvons le croire quand il nous affirme que si elle ne fut pas déclanchée au mois de juillet 1917, c'est parce que le parti bolcheviste n'était pas encore tout à fait préparé pour la lutte.

Pouvons-nous avoir la même confiance dans la parole de Trotsky, quand dans le chapitre de son ouvrage intitulé : « Un mois d'une odieuse calomnie », il affirme que ce n'est pas Lénine et Zinovief qui furent achetés par les Allemands

pour faire une révolution en Russie, mais ceux qui renversèrent le pouvoir tsariste en février de cette même année 1917?

En somme, le livre de Trotsky, œuvre d'un journaliste de talent, doté d'une plume alerte et savoureuse, perd pas mal de sa valeur par les « sorties » de l'auteur contre des institutions et des personnes avec lesquelles il eut jadis maille à partir et par la suffisance qu'il adopte quand, au cours de son récit, il parle de lui-même à la troisième personne. C'est fort risible et assez irritant, cependant cela ne nous empêche pas de dire que l'*Histoire de la Révolution d'octobre* 1917 décrite par Trotsky est ce que les bolchéviks ont fait de mieux en cette matière.

X...

§

Vie et mort singulières de Gambetta. — Quelqu'un me disait l'autre jour : « Gambetta fut-il vraiment un grand homme? » Ce quelqu'un avait lu ses discours et ne les avait point admirés. Mais la parole veut être entendue. Ce n'est pas être équitable que de juger un orateur sur le papier, celui-ci ne rendant pas le son de la voix, les gestes, la physionomie de la séance, tout ce qui agit sur l'auditeur et l'émeut. J'ai entendu Gambetta; il avait au plus haut point les dons de l'orateur. J'ajoute : et de l'homme d'Etat.

Il fut, rappelons-le, l'adversaire du Second Empire, l'organisateur de la Défense nationale, le fondateur de la Troisième République, c'est-à-dire du régime sous lequel la France vit encore.

Adversaire du Second Empire, mais d'une qualité qu'il importe de mettre en lumière. Beaucoup des républicains d'alors redoutaient la guerre qui éclata en 1870, prévoyant que la victoire des armées françaises consoliderait le régime impérial. Gambetta, lui, disait que, sans se dissimuler la force que l'Empire trouverait dans de nouveaux succès, il s'y résignerait si la France devait sortir grandie de la lutte, et que, pour sa part, il n'empêcherait pas l'Empereur de laver le Deux-Décembre dans l'eau du Rhin. Aussi accorda-t-il les crédits demandés.

Organisateur de la Défense nationale avec une telle énergie et — les Allemands l'ont reconnu — un tel génie qu'il est permis de penser que, si on n'avait pas voulu lier le sort de la France à celui de Paris, la guerre aurait pris une autre tournure et peut-être fini différemment.

Fondateur de la Troisième République, grâce à ce qu'on a péjorativement appelé son opportunisme et qui n'était en réalité chez lui qu'une profonde sagesse politique. Opportuniste! Montaigne l'était déjà, ce Montaigne que nous allons bientôt célébrer, à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance. Que disait-il? Qu'il est inepte et dangereux de vouloir porter dans le maniement des affaires la rigueur des vertus privées.

Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes et les affaires.

Quels étaient chez Gambetta les principes directeurs? Pour lui, la liberté devait être égale pour tous et s'exercer dans l'ordre. Il ne voulait pas d'une égalité qui courbât toutes les têtes sous le même niveau. Il pensait enfin de la fraternité qu'elle n'a rien de commun avec cet internationalisme qui risque de faire oublier à ceux qu'il séduit les intérêts primordiaux de la patrie.

Pour le bien situer, je voudrais qu'il me fût permis d'évoquer ici un souvenir personnel, celui du voyage — le premier d'une longue série — que je fis en Suisse en 1882. Gambetta aimait beaucoup la Suisse dont il admirait les paysages, dont il comprenait l'esprit. Venu à Clarens pour se reposer de l'exercice d'un pouvoir qui avait été pour lui plein d'amertume, il ne pensait qu'à se remettre au travail. Son langage ne témoignait d'aucune aigreur contre ceux qui lui avaient rendu la tâche si difficile. Il avait l'esprit trop large, le cœur trop généreux, pour ne pas pratiquer le pardon des injures.

Je ne regrette rien, écrivait-il à son père, le 6 juillet 1882, n'ayant jamais agi que dans l'intérêt supérieur de mon parti. Le jour de la justice viendra tôt ou tard. S'il ne se lève qu'après

ma mort, je n'en aurai aucune rancune, aucun dépit. J'ai confiance dans l'histoire.

Il ne semble pas que le jour de la justice se soit encore levé pour lui. J'ai bien peur que le livre de M. Gheusi n'ait fait qu'amener de l'eau au moulin de ceux qui veulent absolument que la vie et la mort de Gambetta aient été plus singulières qu'elles ne le furent en réalité. Et de fait, les ailes du moulin se sont immédiatement remises à tourner. Si j'avais été à la place de M. Gheusi, sans doute aurais-je hésité à révéler tous les détails de ce qu'on a appelé le drame des Jardies. Ce récit s'avère comme sans influence sur ceux qui ne veulent point être convaincus.

Je crois pour ma part que Mme Léonie Léon avait bien un neveu et non pas un fils. Je ne crois pas qu'elle ait été placée auprès de Gambetta par la police. Le souvenir que j'ai gardé d'elle est celui d'une femme intelligente, distinguée, très digne de l'amour que celui qu'elle aimait lui avait voué.

A. BARTHÉLEMY.

§

M. E. de Vèvre, dans sa brochure : **La reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie et le Traité des neuf puissances** se charge de nous présenter les arguments des défenseurs de l'indépendance de la Mandchourie et de la politique du Japon dans cette lointaine province. La Mandchourie, selon notre auteur, n'a jamais fait partie intégrale de la Chine où, tout au moins, elle n'en a point fait partie jusqu'à 1907. Et même après cette date le gouvernement révolutionnaire chinois a bien voulu reconnaître, en 1912, la situation particulière de la Mandchourie qui tire son origine du Traité de Nertchinsk (1689), du Traité d'Aïgoun (1858) et de la convention de Pékin de l'année 1860, qui, tous, avaient reconnu l'union personnelle de cette province avec l'empereur de Chine. Par conséquent, écrit M. E. de Vèvre, tous ces traités « ne peuvent fournir aucun argument utile à la théorie des droits chinois sur la Mandchourie; ils confirment même, de toutes les manières, la théorie de l'union personnelle et de la séparation complète de la Mandchourie d'avec la Chine ».

Ainsi donc ni le passé, ni le présent de la Mandchourie ne donnent droit à la Société des Nations de s'immiscer dans les affaires intérieures de cette province. Ils l'excluent du champ d'application du « Traité des Neuf puissances » et interdisent à la Chine d'avoir des prétentions quant à son territoire. Cependant la Chine pourrait élever sa voix si, par exemple, l'article 10 du pacte de la Société des Nations, par lequel les membres de la Société s'engagent « à respecter et à maintenir contre toute agression *extérieure* l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres de la Société », avait été violé.

Mais dans l'espèce présente, affirme M. E. de Vèvre, il ne saurait trouver d'application, car, pour que ses dispositions puissent jouer, il faudrait que l'on se trouvât en présence d'une agression *extérieure*, ce qui n'est pas le cas; un simple soulèvement d'une région contre l'autorité centrale ne pouvant être assimilé à une agression *extérieure*. Mais en s'adressant à la Société des Nations, la Chine lui a également demandé de connaître de la « violation » qui aurait été commise par le Japon envers les dispositions contenues dans le traité des Neuf puissances. Il y a lieu de se demander tout d'abord si une telle demande est recevable. Il ne nous semble pas. En effet, pour savoir si par sa reconnaissance *de jure* de la Régence de Mandchourie, le Japon a ou non violé le traité des Neuf puissances, il faudrait être préalablement fixé sur la portée des dispositions qui figurent dans ce traité; or, en cas de doute ou de contestation, le sens de ces dispositions ne peut être déterminé avec précision que par voie d'interprétation. Il n'est pas douteux à cet égard que la Société des Nations n'est aucunement qualifiée pour assumer ce rôle qui, si l'on en croit le pacte de la Société des Nations, est dévolu à la Cour permanente de Justice internationale. Ce serait donc à cette dernière, selon les règles normales de la procédure, que la Chine aurait dû adresser sa requête.

Telles sont donc, *grosso modo*, la thèse des défenseurs de l'indépendance de la Mandchourie et les arguments qu'ils apportent pour l'étayer. Nous n'avons pas à nous prononcer ni pour ni contre. Que d'autres entrent en lice. Quant à nous, il nous suffit de compter les points.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Gaston Gros : *1915, l'année sanglante;* Baudinière. — Paul Allard : *Les Dessous de la guerre révélés par les Comités secrets;* Les Editions de France. — Mémento.

Le livre de M. Gaston Gros, **1915, l'année sanglante,** est un livre bizarre : à l'abus de néologismes peu heureux et de métaphores triviales (défauts qui étonnent chez un avocat à la Cour), il joint une véritable mutilation du titre, car il est relatif à la fois aux années 1914 et 1915. Son vrai sujet est indiqué par son sous-titre : *M. Poincaré et Joffre, étude critique.* Officier d'ordonnance du général Buat pendant la guerre, M. Gros est resté indigné des massacres qui ont été le résultat des ordres malencontreux de Joffre et il a voulu expliquer pourquoi celui-ci a pu pendant 28 mois faire le plus grand tort à la défense nationale par son incapacité. Voici son explication (qui me paraît juste) :

> L'armée française s'hypnotisait sur la notion de la percée... Telle était la situation où Poincaré s'hypnotisait en méditations. Pas une idée stratégique nouvelle dans l'air. Pas un général en vue. Pas un conseiller à ses côtés. Rien que des augures qui parlaient de Joffre ainsi qu'au XVIII[e] siècle on parlait de Dieu le Père : s'il n'existe pas, il faudra le créer. Il était seul, désespérément seul à se ressasser : « Joffre mène en terre et l'armée et la France, mais par qui le remplacer?... »
>
> Je crois que du 5 août au 8 septembre 1914, la victoire décisive aurait été remportée par Galliéni; que d'octobre 1914 à août 1915, une victoire, au moins libératrice, aurait peut-être été obtenue par le haut commandement continu d'un Dubail (??), d'un Foch ou d'un Pétain (??), que Poincaré, par aptitude naturelle, mais non par culture spéciale, pesait exactement l'incapacité sinistre de Joffre et avait la puissance d'en délivrer le pays, mais que, contrecarré par tous et faute de général de rechange, dûment manifesté, il était lié par le risque et paralysé.

M. Gros démontre que du 1[er] au 4 septembre 1914 au soir, Joffre varia entre 7 conceptions stratégiques. Ce n'est qu'à 22 heures, le 4, qu'il substitua l'offensive par la rive droite de la Marne à celle par la rive gauche et la date du 6 à celle du 7. Il aurait pris cette décision sur le vu de la carte 62

montrant que le 4e corps allemand, arrivé à Rebais, avait complètement tourné la droite britannique (établie de Lagny à la Ferté-sous-Jouarre) et « la menaçait d'enroulement ». Joffre avait eu la main forcée par deux « désobéissances » de Galliéni.

§

De juin 1916 à octobre 1917, la Chambre à plusieurs reprises se réunit en Comité secret; pendant la guerre la Censure interdit à la presse de faire connaître les sujets qui y furent discutés et même les heures où ils eurent lieu; après la guerre, les procès-verbaux de toutes ces séances (sauf celui de celle du 17 oct. 1917, sur la demande de la Belgique), furent publiés à l'*Officiel*, mais il est devenu, avec le temps, difficile de se les procurer. Ils révèlent cependant les **Dessous de la guerre.** M. Allard a eu l'heureuse idée d'en réimprimer les parties les plus importantes en les accompagnant d'explications et de notes qui aident à les mieux comprendre. Son livre constitue donc un compte rendu des plus mémorables séances de la Chambre pendant la guerre et fait connaître de la façon la plus sûre les idées et les sentiments de nos principaux hommes politiques à cette époque. Il est d'une lecture aussi émouvante qu'instructive.

Mémento. — H.-R. Berndorff : *Les Grands Espions;* éditions Montaigne (récit fort romancé de plusieurs affaires d'espionnage qui se sont produites depuis 1894; l'auteur, étant Allemand, pare nos services d'espionnage et de contre-espionnage de ressources prodigieusement exagérées; il n'a d'ailleurs pas parlé d'Austerlitz, cet officier allemand qui, de 1896 à 1900, a livré des documents sans que jamais notre Service des Renseignements soit arrivé à savoir son nom; son histoire connue jusqu'ici se termine en 1900 par l'achat pour 25.000 fr. par le capitaine Maréchal de documents que le général Renouard, premier sous-chef d'état-major, déclara (lors de l'affaire Dautriche) n'avoir valu au plus que 4 ou 5.000 fr.; Austerlitz était-il le même officier que le Vengeur, dont il est question dans le livre récent de M. Paléologue? Leurs procédés furent en tous cas similaires; les révélations du Vengeur résultèrent de sa participation à un jeu de guerre; un document du même genre, vendu aux Russes vers 1911 ou 1912, leur révéla l'observation dont Hindenburg et Luden-

dorff réalisèrent l'exécution à la bataille de Tannenberg; en 1912 et 1913, un autre inconnu livra au colonel Serret des documents frelatés, dont un (qu'il attribuait à Ludendorff) fut inséré dans le Livre Jaune; Austerlitz, le Vengeur, le révélateur de l'idée de Tannenberg et l'escroc de Serret étaient-ils un même personnage? Cela semble probable. On peut donc croire qu'un Allemand est arrivé à réaliser la carrière dont avait rêvé Esterhazy). — Maurice Fronville : *Voleurs de gloire;* Albin Michel (édition définitive d'un roman visant à faire connaître les souffrances et l'héroïsme des combattants belges; les « voleurs de gloire » sont les matamores de l'arrière, aussi habiles à esquiver le danger qu'à essayer de partager les récompenses dues aux héros qui échappaient à la mort.) — André Marty : *La Révolte de la Mer Noire;* Bureau d'éditions, 132, rue du Faubourg-Saint-Denis (édition abrégée où les deux tomes de la première ont été fusionnés en un; elle permet néanmoins de se rendre compte des arguments et des procédés par lesquels les communistes sapent la discipline et préparent des catastrophes soudaines). — Noël Regor : *K. G.,* Figuière (aventures de captivité d'un chasseur fait prisonnier le 31 mars 1915 à Verdun; traîné de camp en camp, il tente trois fois en vain de s'échapper et est finalement envoyé aux mines de Silésie; il n'en revient que grâce à l'armistice; l'auteur, ancien prisonnier de guerre, sans doute, a conté d'une façon vraiment captivante les aventures de son héros). — Maurice Pujo : *La Guerre et l'Homme;* Flammarion (recueil de curieux fragments sur la Grande Guerre écrits pendant ou après celle-ci; le redoutable agitateur, calmé pendant la guerre par les scènes d'effroi et d'héroïsme dont il était témoin et dans lesquelles parfois il joua un rôle (en Argonne notamment), revient, dans les chapitres écrits après l'armistice, à son habitude d'injurier ses adversaires).

Berliner Monatshefte, Berlin, Quaderverlag (Le « Rächer », « Celui qui se vengea », ne livra pas en avril 1904 à l'Etat-major français le plan allemand d'opérations contre la France, car, du printemps de 1899 jusqu'à la fin de 1904, un même plan a été en vigueur; il prévoyait l'emploi contre la France de 23 corps d'armée et de 15 divisions de réserve (soit 5 corps et demi de moins que ne l'indique Paléologue); ce n'est qu'en décembre 1905 que Schlieffen rédigea le mémoire préconisant l'invasion complète de la Belgique, qui fut admise par le plan pour l'année de mobilisation 1905-6; jusqu'alors, il n'était prévu qu'une attaque à revers de la ligne française en partant du Luxembourg et de la Belgique, « mais sans s'étendre trop ».

L'Etat-major français a donc été la dupe d'un trompeur; le « Carnet d'instructions secrètes » que celui-ci montra est le Taschenbuch confidentiel (sans nom de possesseur, chaque exemplaire distingué par un simple numéro) qui est confié à chaque officier d'Etat-major général pendant sa période de service).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Camille Enlart : *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance.* 2e partie : *Architecture civile et militaire.* Tome II : *Architecture militaire et navale.* 2e édit. revue et augmentée publiée par Jean Verrier, avec des illustrations; Picard. » »

Art

G. Desdevises du Dezert : *Les monts d'Auvergne et le peintre Maurice Busset.* Avec 100 héliogravures et 50 dessins : Cantal, Puy-de-Dôme, Mont-Dore, Haute-Loire; Edit. U. S. H. A., Aurillac. » »

Divers, sous la direction de Paul Deshairs : *L'art, des origines à nos jours.* Préface de Paul Léon. Tome I, avec 913 gravures et 6 h. t. en couleurs; Larousse. 145 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Henri Mangin-Balthazard : *Introduction à l'étude de la chiroscopie médicale.* Préface du docteur Fortier-Berneville. Avec 42 planches et dessins et de nombreux schémas de Marcel Pinloche; Renaissance moderne. 25 »

Finance

J. Dubourdieu : *Mathématiques financières.* Préface de Henri Galbrun. Avec 9 figures; Colin. 10 50.

Géographie

P. Camena d'Almeida : *Etats de la Baltique, Russie.* Avec 76 cartes et cartons dans le texte, 150 photographies h. t. et une carte en couleur h. t. (*Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache, Tome V; Colin. 100 »

Histoire

Louis André : *Les sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle, 1610-1715.* Tome VI : *Histoire maritime et coloniale. Histoire religieuse;* Picard. » »

Ferdinand Bac : *Napoléon III inconnu.* (Coll. *Les énigmes de l'Histoire*); Alcan. 15 »

Jacques Bainville : *Bismarck.* Coll. *L'Histoire vivante*); Edit. du Siècle. » »

Louis Gernet et André Boulanger : *Le génie grec dans la religion.* (Coll. *L'Evolution de l'Humanité*); Renaissance du Livre. 40 »

Paul Reboux : *Madame du Barry.* Avec 4 planches h. t., en héliogravure; Flammarion. 3 75

Alexandre Zévaès : *Au temps du Seize-Mai;* Edit. des Portiques. » »

Littérature

Antoine : *Le Théâtre* (Coll. *La Troisième République de 1870 à nos jours*); Edit. de France. 25 »

Jacques Bainville : *Louis II de Bavière*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Maurice Barrès : *Mes Cahiers*. Tome V : *1906-1907*; Plon. 15 »

André Breton : *Les vases communicants*; Cahiers Libres. » »

Courteline : *Les plus belles pages de Courteline*; Flammarion 12 »

Divers : *Les choses de la mer*, morceaux choisis; Librairie Carus. » »

R. Feys : *A la recherche d'un classicisme*; Imp. Van Muysewinkel, Schaerbeck (Belgique). » »

P. B. Gheusi : *La vie et la mort singulières de Gambetta*; Albin Michel. 15 »

Ferdinand Goetel : *Kar-Chat ou la première neige*, traduit du polonais par Marc Hélys; Edit. Albert. 8 »

Hérodote : *Histoires*. Livre I : *Clio*. Texte établi et traduit par Ph. E. Legrand; Belles-Lettres. 30 »

Raymond Hubert : *Un grand écrivain catholique ou prétendu tel, Léon Bloy*; Imp. du Sud-Est, Nice. 12 50

Jean-Bernard : *La vie de Paris, 1931*. Préface de Georges Lecomte; Larousse. 12 »

Gévé Kenf : *Myopie*; Figuière. 12 »

Ph. E. Legrand : *Hérodote*. Introduction. Notice préliminaire sur la vie et la personnalité d'Hérodote et sur la présente édition ; Belles-Lettres. 20 »

Maurice Martin du Gard : *Soirées de Paris. Le théâtre et la vie* ; Flammarion. 12 »

Georges Rocal : *Léon Bloy et le Périgord*. Illustrations de J. Saraben; Floury. » »

Tallemant des Réaux : *Historiettes*, édition documentaire établie par Georges Mongrédien; Garnier, 3 vol.; chaque 12 »

Livres d'Etrennes

J. Danemarie : *Visitation*. Illust. de Mme Franc-Nohain; Desclée De Brouwer. » »

Paul Reboux : *Gérard et les fourmis*; Illust. de A. M. Le Petit et Jodelet; Flammarion. 20 »

Musique

Henri Rebois : *Les grands prix de Rome de musique*, conférences faites à la Villa Médicis, suivies des impressions romaines des lauréats; Firmin-Didot. 10 »

P. D. Templier : *Erik Satie*, Avec 60 planches h. t. en héliogravure. (Coll *Maîtres de la musique ancienne et moderne*); Rieder. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Russacq : *Le village nègre du roi Makoko*, souvenirs d'un infirmier major; Nouv. Editions Argo. 15 »

Victor Giraud : *Histoire de la Grande Guerre*.. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure et 8 cartes; Flammarion. 3 75

De Wegerer : *Réfutation de la Thèse de Versailles sur les Responsabilités de la Guerre*, traduction française. Préface de G. Demartial; Marcel Rivière. 30 »

Philosophie

Augustin Jakubisiak : *Sur le fondement philosophique du Communisme*; Gebethner et Wolff. » »

Maurice Pradiner : *Philosophie de la sensation*. II : *La sensibilité élémentaire (les sens primaires), Les sens du besoin* : Belles-Lettres. 20 »

Hans Reichenbach : *La philosophie scientifique*, vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes. Introduction de Marcel Boll; Hermann. 10 »

Poésie

Charles Corbière : *L'âme et la vie.* Préface de E. Hœpffner; Berger-Levrault. 15 »
Lucie Delarue-Mardrus : *Mort et Printemps;* Messein. 12 »
Jules Troccon : *Le miroir du passé. (Le miroir du passé. Pendant et après la guerre. La Jeannotière. Poésies diverses)*; Libr. Masson, Lyon, et libr. Chevalier, Saint-Etienne. 15 »
René Verrier : *Etudes pour un portrait de femme;* Edit. des Iles de Lérins, Sainte-Marguerite de la Mer. » »

Politique

Casimir Smogorzewski : *La Poméranie polonaise.* Avec 40 cartes dont 5 en couleurs et 40 illust. h. t.; Gebethner et Wolff.

Questions médicales

Docteur Malachowski : *Voulez-vous vivre vingt ans de plus ?* Préface du R. P. Sanson; Nouv. Librairie Franç. 12 »
Charles Nicolle : *Introduction à la carrière de la médecine expérimentale,* leçons du Collège de France, 1re année; Alcan. 10 »

Questions militaires et maritimes

Fernand Boverat : *La bataille de l'Océan.* Avec des illust; Brunoff. 15 »
Jacques de Coursac : *Un ami dauphinois de Napoléon Bonaparte : Simon de Sucy, ordonnateur en chef de l'armée d'Egypte, 1764-1799.* Préface de Frantz Funck-Brentano; Firmin-Didot. 12 »

Questions religieuses

P. Alfaric, Paul Louis Couchoud, Albert Bayet : *Le problème de Jésus et les origines du christianisme;* les Œuvres représentatives. 10 »
Albert Bessières S. J. : *L'apôtre de Normale supérieure : Pierre Poyet, 1887-1913. Sa vie, ses amitiés, son journal spirituel;* Edit. Spès. 18 »
Pedro Descoqs : S. J.: *Praetectiones Theologiae Naturalis,* cours de Théodicée. Tomus Primus : *De Dei Cognoscibilitate,* I ; Beauchesne. 100 »

Roman

Marie Bujega : *Du vice à la vertu,* roman d'une naïlia; Nouv. Editions Argo. 15 »
Henry Champly : *L'Homme qui mourra demain;* Fasquelle. 12 »
Gaston Dumestre : *Le crime de Bougresse ;* Edit. de l'Atelier, Biarritz. 10 »
Henri Duvernois : *La Bête rouge;* Flammarion. 12 »
Jeanne Foltz : *Zinah la Berbère ;* Edit. Spès, Lausanne. 3 fr. (suisses).
André Gybal : *La tyrane;* Edit. Baudinière. » »
Aldous Huxley : *Cercle vicieux,* traduit de l'anglais par René Legrand. Introduction de Jean Fayard; Edit. du Siècle. » »
Jules Mauris : *L'indulgente province;* Œuvres représentatives. 12 »
René Métayer : *L'invraisemblable aventure de Rougé le braconnier.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7 50
Henri Omessa : *Le candidat Lauriston;* Edit. de France. 15 »
Raymond de Rienzi : *Les formiciens,* roman de l'ère secondaire; Tallandier. 15 »
Félix Sarret : *Les impostures d'un reporter;* Caffin. » »
Max de Veuzit : *La « Jeannette »;* Tallandier. 12 »
Noël Vindry : *La fuite des morts.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7 50

Sciences

Docteur Emile Batault : *Le mystère et le paradoxe du vol animal;* Gauthier-Villars. 50 »
Edmond Bauer : *Critique des notions d'éther, d'espace et de temps;* Hermann. 7 »
Léon Brillouin : *Les méthodes d'approximation en mécanique ondulatoire;* Hermann. 10 »
Louis de Broglie : *Conséquences de la relativité en mécanique ondulatoire;* Hermann. 6 »
Elie Cartan : *Le parallélisme absolu et la théorie unitaire du champ;* Hermann. 6 »
Georges Darmois : *La théorie einsteinienne de la gravitation ;* Hermann. 7 »
Jean-Louis Destouches : *Etat actuel de la théorie du neutron ;* Hermann. 18 »
André George : *Mécanique quantique et probabilité;* Hermann. 6 »
Henri Giroz : *La transformation de l'énergie électrique. II : Commutatrices et redresseurs.* Avec 65 figures; Colin. 10 50
Paul Langevin : *La relativité ;* Hermann. 6 »
Francis Perrin : *La dynamique relativiste;* Hermann. 6 »
Salomon Rosenblum : *Origine des rayons gamma;* Hermann. 12 »
Louis Roule : *Lacépède et la sociologie humanitaire selon la nature. (Histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes français,* VI); Flammarion. 12 »
André Sainte-Lagüe : *Probabilités et morphologie;* Hermann. 6 »

Sociologie

René Cabannes : *De Jules Guesde à Staline ou le Problème du Pouvoir;* libr. populaire. 2 50
Philippe Girardet : *La connaissance des hommes;* Préface de Marcel Boll; Edition artistique. 25 »
Louis Launay et Jean Sennac : *Les relations internationales des industries de guerre.* Préface de Henri La Fontaine; Edit. Républicaines. 12 »
Charles Maurras : *Napoléon avec la France ou contre la France ?* Flammarion. 10 »
Alexandre Swietorzecki : *La technique de la prise de contact sexuel, de l'alimentation, de l'odorification et de quelques autres formes du comportement humain en l'an 156e de la Rationalisation,* 2e tranche suivie de 3 appendices; chez l'auteur, 19, rue Zoravia, Varsovie. » »

Sports

Samivel : *10°.* Quatre-vingt-dix images sur les sports d'hiver; Delagrave. 25 »

Varia

Almanach catholique français pour 1933; nombreuses illust; Bloud et Gay. » »

Voyages

Alain Gerbault : *En marge des traversées. L'Evangile du Soleil.* Avec des illustr. h. t.; Fasquelle. 15 »
Albert Londres : *Histoires des grands chemins.* Préface de Edouard Helsey; Albin Michel. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La Pucelle d'Orléans et l'opinion catholique. — Courte réplique à Jean-Jacques Brousson. — Les plaisanteries du P. Doncœur. — A propos d'une interprétation d' « Hamlet ». — Sur la syntaxe au XVII[e] siècle. — La Société Chateaubriand. — A propos du congrès américain. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué à M. Guy Mazeline (*Les Loups*), par 6 voix contre 3 à M. Louis-Ferdinand Céline (*Voyage au bout de la nuit*) et une à M. Raymond de Rienzi (*Les Formiciens*).

Le prix Théophraste Renaudot a été décerné à M. Louis-Ferdinand Céline.

Le prix du Roman fondé par le *Temps*, et qui est d'une valeur de 20.000 francs, a été attribué cette année pour la première fois. Il a été décerné au manuscrit intitulé *Achmet-Raïss* de M. Pierre Mélon.

Le prix annuel de « l'Aide aux femmes de professions libérales » a été décerné à Mme Alice Kampmann, pour son roman *Constant Pichu, simple histoire*..

§

La Pucelle d'Orléans et l'opinion catholique. — Le monde catholique ne présente l'aspect d'un bloc compact que vu de loin; de près, on aperçoit les pierres dont il est construit, leurs dimensions diverses, leurs nuances, les fissures qui les séparent. Il n'est pas de grandes questions politiques, économiques, morales, historiques, qui ne soient diversement appréciées par les plus fidèles des catholiques; la foi peut régner de l'extrême droite à l'extrême gauche. Jamais je ne me suis aperçu de ces divergences d'une façon aussi saisissante qu'en enregistrant les réactions de l'opinion publique à mes articles sur le secret de la Pucelle d'Orléans. Des prélats, de hautes personnalités « bien pensantes » s'étaient intéressés à mon étude, n'y avaient trouvé rien d'hétérodoxe, m'avaient encouragé à la publier; et, depuis, des lettres, venues de correspondants les plus divers, m'ont apporté le précieux concours de leur sympathie.

Mais à côté de cette bienveillante attention que des hommes cultivés, prêtres ou laïcs, ont témoignée à une œuvre purement historique sur la grande héroïne, l'opinion catholique a sécrété également au sujet de mes articles cette même haineuse et obtuse intolérance qui a jeté dans le feu celle que l'Eglise vénère maintenant comme sainte. C'est qu'il s'est passé avec Jeanne d'Arc une bien

étrange chose; après l'avoir brûlée comme « hérétique, relapse, apostate, ydolâtre », cette partie intolérante de l'Eglise prétend maintenant monopoliser Jeanne à son profit, interdire à quiconque n'est pas prêtre l'étude de son histoire et s'arroge le droit de traîner dans la boue l'audacieux qui oserait enfreindre cette interdiction. Un historien eclésiastique de Jeanne n'est-il pas allé jusqu'à prétendre que « le prêtre, c'est-à-dire le catholique, est seul à l'aise pour admirer Jeanne d'Arc? » (Ayroles). Mais il y a aussi de ces « sectaires » parmi les laïcs. C'est ainsi qu'un catholique militant m'écrit que mes articles ont profondément offensé les sentiments *démocratiques* qui sont les siens et ceux de son parti; dans une autre lettre, ce correspondant à particule, gros propriétaire bien renté, me fait l'apologie des principes socialistes du catholicisme et va jusqu'à parler du bolchévisme, non sans une certaine sympathie. Jeanne d'Arc bergerette et prolétaire pourrait servir à cette cause; Jeanne princesse, même bâtarde, ne sert plus à rien; il faut donc conserver la légende non pas *ad majorem Dei gloriam, mais ad majorem Ecclesiae gloriam.*

Cette tendance à « utiliser » la Pucelle et sa glorieuse mémoire pour des buts purement politiques s'est fait également jour dans un article assez important de la *Vie Catholique;* son titre seul est une révélation : *La promotion de Jeanne d'Arc ou le triomphe de la Maison d'Orléans.* Ce journal ecclésiastique ne consacre quelques lignes à mon étude que pour avoir le prétexte de se livrer à une violente et inconvenante diatribe contre la Famille de France et... *l'Action Française*!

N'y a-t-il pas là quelque chose de flatteur pour Jeanne d'Arc et pour la famille maintenant royale? ironise la *Vie catholique.* Car, ainsi, tout rentre dans l'ordre: ce n'est plus une fille sans naissance, chose inexplicable, mais une princesse, grâce à l'influence magique d'un sang demi-royal, qui sauve la patrie, et la supercherie (?), montée par les d'Orléans, écarte un miracle choquant pour la raison de M. Maurras, etc...

Ainsi, la presse catholique, qui ne peut pas souffrir *l'Action,* ni les principes qu'elle défend, cherche à atteindre l'une et les autres à travers mon étude sur Jeanne d'Arc.

Mais tout ceci est encore assez édulcoré; pour bien connaître la véritable pensée qui anime les « intolérants » catholiques à l'égard de la question de Jeanne d'Arc, il faut lire les ouvrages spéciaux, non destinés à une grande diffusion. Ouvrez, par exemple, à n'importe quel endroit l'un des quatre volumes de *la Vraie Jeanne d'Arc* du P. Ayroles, vous y trouverez partout de violentes, je dirais presque de grossières diatribes contre tous les grands historiens qui ont dépensé des trésors de science et de patience pour

faire connaître la « Fille au Grand Cœur ». Michelet, dont certains critiques acerbes m'ont cité en exemple la pieuse vénération pour Jeanne, est traité de la belle façon par ce révérend père : « Faussetés, falsifications de textes, non-sens, ridicules assertions, impudence » sont les termes qu'il emploie le plus fréquemment à l'égard de ce grand historien, que le P. Ayroles, dans son aveugle fureur, va jusqu'à qualifier de « lubrique écrivain ! » Mais le R.P. Jésuite n'est pas plus tendre ni pour Vallet de Viriville, ni pour Siméon Luce, ni pour Henri Martin, ni même pour le grand Quicherat, auquel il jette l'épithète de : « caricaturiste ». Michelet lubrique écrivain, Quicherat caricaturiste, ces appréciations donnent un aperçu de la manière dont les révérends pères conçoivent la critique historique.

Mais quel est le crime de tous ces grands historiens? Le P. Ayroles l'avoue carrément : c'est d'avoir cherché des explications *humaines* à la splendide mission de Jeanne, c'est d'avoir rendu justice aux nobles qualités *personnelles* de l'héroïne. Or, rien ne sent plus le fagot que ces deux prétentions : Jeanne a été un simple instrument de la volonté divine, — c'est tout; vouloir lui trouver de l'initiative, du courage, de la décision; prétendre découvrir des causes *raisonnables* à ses actions, c'est amoindrir le rôle de Dieu. En faut-il des preuves? Ayroles cite les belles paroles de Vallet de Viriville : « L'héroïne du xv° siècle nous apparaît comme une femme supérieure par la droiture de son esprit et de son cœur »; n'est-ce pas l'évidence même? Eh bien! pas du tout, le révérend père qualifie cette appréciation de « creuses divagations » et affirme que Jeanne n'avait absolument rien de supérieur. Il va même jusqu'à nier l'héroïsme de la mission de Jeanne qui était « contraire à tous les sentiments de la nature et au devoir le plus élémentaire ». Pourquoi cette dépréciation du rôle de la Pucelle? Mais pour prouver aussitôt après que Dieu seul avait pu concevoir un projet qui, dans le plan humain, n'était que pure folie. C'est, du reste, ce qu'affirme implicitement un de mes contradicteurs ecclésiastiques, dont je parlerai tout à l'heure; pour lui ma thèse que l'initiative de l'envoi de Jeanne de Vaucouleurs à Chinon ait pu venir de Charles d'Orléans est inacceptable : « Croit-on Charles d'Orléans assez fol pour avoir pu concevoir un pareil plan? » s'exclame ce révérend père.

Ces frénétiques sectaires sont du bois dont on faisait les inquisiteurs. Vivant au quinzième siècle, les R.P. Ayroles et Doncœur eussent envoyé sans hésiter Jeanne au bûcher; au vingtième siècle leurs possibilités sont plus limitées : les hérétiques qu'ils anathématisent, les Quicherat, les Michelet, les Henri Martin et

moi-même, chétif, échappent à la peine du feu. Mais l'intention y est. Hanotaux dit excellemment que ces fanatiques « qui ne voudraient voir en elle (Jeanne d'Arc) que la servante passive de l'Autorité Suprême sont comme ces hérétiques qui nient l'humanité de Jésus-Christ ».

Après avoir brûlé Jeanne d'Arc, après avoir accompli sa béatification et sa canonisation, l'Eglise procède maintenant à ce que j'appellerai la *momification* de sa mémoire. On a inventé une Jeanne d'Arc de missel *ne varietur*, une image de sacristie, un chromo de Saint-Sulpice qui remplacera peu à peu dans l'histoire la Pucelle inspirée si vivante, si noble, si généreuse, pleine d'audace et de courage, vive à la riposte, prête au rire et aux larmes, aimant les beaux chevaux, les armures de prix et les somptueux vêtements, courant les lances comme un chevalier et pleurant à la vue des blessés, cette Pucelle qui a subi *volontairement* le supplice, pour ne pas trahir sa mission.

Et c'est ainsi que le lecteur catholique a le choix entre deux hérésies : celle des fanatiques dont parle Hanotaux, pour lesquels Jeanne est un être privé de toute substance humaine, servante inconsciente de la volonté divine, et celle qui consiste à rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à la Pucelle ce qui est à la Pucelle. C'est à cette dernière hérésie, je l'avoue, qu'appartient mon ouvrage.

Aussi, dès l'apparition de mes articles, une certaine presse catholique s'est-elle empressée de jeter l'anathème sur ma thèse concernant les origines de Jeanne d'Arc. Si Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, affirmait avoir brûlé une « bergerette » et non une fille de France, il est évidemment présomptueux de la part d'un simple laïc comme je le suis d'oser discuter l'affirmation de ce prince de l'Eglise.

Les Etudes, cette savante revue de la Compagnie de Jésus, a chargé le R. P. Doncœur d'exécuter, d'anéantir, de pulvériser mes deux articles, qui sentent fortement le fagot. Dans sa critique, le Révérend Père ne mentionne pas une seule fois ni leur titre, ni le nom de leur auteur; il y a plus, il n'hésite pas à attribuer la paternité de ces articles à l'éminent directeur du *Mercure de France*, M. Alfred Vallette!

Ce singulier imbroglio m'avait laissé pensif, jusqu'au moment où un confrère, mieux au courant que moi des dessous du journalisme, me découvrit le pot aux roses : en supprimant mon nom et le titre de mes articles, les *Etudes* m'enlèvent le droit de réponse; aussi, les lecteurs de cette revue, soigneusement chambrés, ne liront que la diatribe du R. P. Doncœur sans courir le risque d'être ébranlés par les arguments que je lui opposerais. Ceci

témoigne d'une certaine habileté, mais non d'une grande assurance dans son bon droit.

Le R. P. Doncœur, parlant de mes articles, déclare qu' « il n'est pas un historien sérieux qui daignât discuter dans le détail des déductions aussi imperturbables que défaillantes »; et aussitôt il consacre six pages à discuter ces détails. Qu'est-ce à dire? Le R. P. Doncœur ne serait donc pas un « historien sérieux »? Au vrai, on s'en douterait un peu à lire sa prose.

Voyons un peu les arguments que ce savant Jésuite m'oppose :

> La naissance de Jeanne ne fait historiquement aucun doute: elle-même et tous les témoins informés ont affirmé sous serment, dans les circonstances les plus graves, qu'elle eut pour père Jacques d'Arc et pour mère Isabelle. Après avoir, à Rouen, le 21 février 1431, formellement déclaré que « *de son père et de sa mère et de ce qu'elle avait fait, venue en France... elle jurerait volontiers* » et avoir, à genoux, juré sur le Missel de dire la vérité, « interrogée, dit le Procès officiel, sur le nom de ses père et mère, elle répondit *que son père s'appelait Jacques d'Arc et sa mère Isabelle* ». Sur ce point, ni durant le procès, ni durant ses mois de campagne de Chinon à Compiègne, Jeanne n'a témoigné d'une hésitation. On met au défi d'en relever la moindre trace.

Le R. P. Doncœur se moque agréablement de ses lecteurs. La véritable origine de Jeanne, telle que je la représente dans mon étude, était un grand secret d'Etat, que Jeanne avait confié au dauphin et avait juré de ne révéler jamais à personne; au procès de Rouen, elle s'y refuse toujours, « devrait-on lui couper la tête », — et le R. P. Doncœur tire son argument du fait que Jeanne n'a pas trahi son serment, dès le premier interrogatoire, en dévoilant le secret de sa naissance. C'est véritablement un peu naïf. Du reste, mon savant contradicteur le sent bien lui-même et essaie de « corser » son argumentation en tentant d'insinuer que Jeanne a parlé de son père et de sa mère sous serment; ce qui permet au R. P. de m'accuser d'« inculper gratuitement Jeanne... de mensonge parjure ». Comment l'auteur de l'article obtient-il ce résultat? Mais par un véritable tour de passe-passe qu'il renouvelle fréquemment au cours de sa critique.

Jeanne, dit-il, a formellement déclaré que « de son père et de sa mère... elle jurerait volontiers »; et aussitôt après l'auteur ajoute que Jeanne, à genoux, a juré sur le Missel de dire la vérité. Il ne reste plus qu'à constater que Jeanne a bien nommé Jacques d'Arc et Isabelle pour ses père et mère, et le tour est joué.

Or, le R. P. Doncœur a simplement *escamoté* le serment de Jeanne; pourquoi ne le cite-t-il pas? Le voici, pour l'édification des lecteurs des *Etudes* : « Je jure de dire la vérité sur toutes

choses, qui me seront demandées et que je saurai, *concernant la foi* (fidei materiam concernentibus).» La question des parents concernerait-elle la foi? Le R. P. sait bien que non, et c'est pourquoi il supprime carrément le texte de ce serment si incommode pour sa thèse. Il est donc faux que Jeanne ait parlé de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée sous serment; elle avait, du reste, prévenu les juges qu'elle ne répondrait pas à certaines questions.

Au lieu d'affirmer, sans l'ombre d'une raison, que « j'inculpe gratuitement Jeanne de mensonge parjure », le R. P. Doncœur ferait mieux de réserver ses foudres au seul historien de Jeanne, outre A. France, qui ait soutenu qu'elle ne disait pas la vérité, au P. Ayroles, de cette même Compagnie de Jésus, à laquelle appartient le P. Doncœur. En effet, lorsque Jeanne affirma qu'elle n'avait parlé à aucun prêtre de ses visions, le tribunal de Rouen s'empressa d'en faire une charge contre elle; or, cette réserve de Jeanne à l'égard de ses confesseurs paraît si monstrueuse au P. Ayroles qu'il préfère soutenir qu'elle a fait un faux serment aux juges de Rouen (Ayroles, *La vraie Jeanne d'Arc,* II, 166-167).

Le R. P. Doncœur met le *Mercure* au défi de relever la moindre trace d'hésitation chez Jeanne au sujet de ses parents, En voici une : Lorsque le juge lui demande son prénom, elle répond qu'on l'appelle Jehanne, mais, lorsqu'il lui pose la même question sur son nom, elle déclare *ne pas le connaître.* Aurait-elle oublié le nom des d'Arc? Que non, car aussitôt après, à une nouvelle question du juge, elle donne les noms corrects de Jacques d'Arc et d'Isabelle d'Arc (*Procès,* I, 46). Et qu'on ne vienne pas objecter ici que le mot latin « *cognomen* », employé à cette occasion, ne veut pas dire nom, mais surnom, car, dans le courant du procès, le nom d'Arc est justement qualifié de *cognomen* (*Procès,* I, 191).

Une autre objection à laquelle s'accroche désespérément mon honorable contradicteur consiste dans l'âge de Jeanne. En effet, si elle avait véritablement dix-neuf ans au début du procès, comme elle l'affirmait elle-même, Jeanne devait être née en 1412 et ne pouvait, par conséquent, être la fille de Louis d'Orléans, tué en 1407. J'ai fait justice de cette objection dans mes articles et dans mon livre, en citant l'opinion de Lefèvre-Pontalis, l'hésitation des témoignages et les divergences des chroniqueurs, et, surtout, la déposition décisive d'Hauviette, amie d'enfance de Jeanne. Que fait le R. P. devant ces preuves? Il parle d'une « écrasante masse de témoignages les plus divers » qui « fixe à dix-neuf ou vingt ans l'âge de Jeanne à Rouen ». Mais mon contradicteur, dans son désir de « rajeunir » Jeanne à tout prix, pour éloigner

sa naissance de la date fatidique de 1407, avoue imprudemment que « les chroniqueurs du quinzième siècle disent : vingt, dix-neuf, dix-huit, voire quinze ou quatorze; d'Aulon parle de seize ans ou environ ». Pardon, pardon, il s'agit de s'entendre : est-ce quatorze ou vingt ans? Où est, dans tout ceci, l' « écrasante masse de témoignages » qui s'accorde à fixer l'âge de Jeanne à dix-neuf ou vingt ans? Et si nous ajoutons à cette masse écrasante ceux des chroniqueurs qui prêtent à Jeanne vingt-quatre, vingt-sept (ce que le R. P. Doncœur récuse) et même vingt-neuf ans, il devient bien difficile de fixer *exactement* l'âge de la Pucelle autrement que par la déposition d'Hauviette, qui est formelle : Jeanne était née en 1407-1408. Ici mon contradicteur semble fort embarrassé et reconnaît que ce texte est « le seul, en effet, qui soit cité à propos dans cette discussion ». Quelle objection lui oppose-t-il? Aucune; il émet bien la timide supposition qu'Hauviette se serait peut-être trompée d'un an ou deux, mais consent aussitôt à accorder que les approximations jouent également en sens contraire et que, suivant les dires très incertains — *prout dicebatur* — d'Hauviette, Jeanne « soit née en 1408 ou en 1407... » Mais c'est là toute la question, mon Révérend Père! Si vous m'accordez cela, toute votre « écrasante masse de témoignages », qui donne à Jeanne de quatorze à vingt-neuf ans, s'écroule comme un château de cartes.

Mon contradicteur s'attaque également à l'argument que je tire de la phrase prononcée par Jeanne dans la société du roi et du duc d'Alençon : « Plus on sera ensemble de sang de France, mieux ce sera! » Ici le R. P. se livre à son tour de passe-passe favori; en citant le texte français des paroles de Jeanne, texte qu'il m'attribue, le R. P. Doncœur a soin de mettre en italiques les mots suivants : « *on sera ensemble* », et ajoute : « Le texte latin dit : *Quanto plures erunt de sanguine regis Franciae...* (Quicherat, III, 91.) Ce qui a un tout autre sens. »

Le lecteur, en comparant ces deux textes, remarquera, en effet, que les mots soulignés par le R. P. Doncœur dans le texte français ne figurent pas dans le texte latin; ce serait donc moi qui les aurais méchamment ajoutés. Or, ces mots, c'est au contraire le R. P. qui les a supprimés dans le texte latin! Il suffit de se rapporter à Quicherat pour y trouver le texte suivant : « Quanto plures erunt de sanguine regis Franciæ *insimul*, tanto melius. » Mon contradicteur a l'habileté d'arrêter sa citation juste devant le mot *insimul*; de cette façon, il évite l'accusation d'avoir déformé ce texte; il en escamote simplement un mot, pour faire croire à une fausse citation de ma part.

Le R. P. Doncœur poursuit son petit jeu au sujet du rôle de Poulengy et de Novelonpont.

Ce sont eux, *parait-il*, qui, en 1408, apportèrent à Domrémy la petite fille d'Isabeau et la confièrent à Jacques d'Arc qui la fit passer pour son enfant.

Il *paraît* mal au R. P., car il n'est rien dit de pareil ni dans mes articles, ni dans mon livre. Si j'avais proféré l'absurdité que m'attribue le R. P. Doncœur, il aurait pu m'écraser par un argumen triomphant : au moment de la naissance de Jeanne, Poulengy avait environ quatorze ans et Novelonpont cinq; il est fort peu probable qu'on leur ait confié, à cet âge, la mission d'apporter l'enfant de Paris à Domrémy. Mais cet argument, le R. P. ne le trouve pas; il ignore l'âge de ces deux personnages, quoique cet âge soit indiqué dans mes articles qu'il critique. Tout ce qu'il trouve à dire contre le fait que Poulengy et Novelonpont aient connu Jeanne non à Vaucouleurs, mais à Domrémy, c'est que, d'après la déposition de Novelonpont, il a rencontré Jeanne dans les rues de Vaucouleurs *après* qu'elle eut quitté ses parents. Le R. P. a une bien mauvaise opinion de l'intelligence de ses lecteurs pour essayer de leur faire avaler une objection de cette qualité. Que Novelonpont ait rencontré Jeanne à *Vaucouleurs après* qu'elle eut quitté ses parents, il ne s'ensuit nullement qu'il ne l'ait pas vue à *Domrémy avant*. Du reste, ceci apparaît de la déposition de Novelonpont lui-même, qui interpella Jeanne à Vaucouleurs, comme une ancienne connaissance, lui rappelant ses projets formés précédemment.

Il arrive parfois au R. P. d'être fort imprudent dans le feu de sa polémique. Ainsi, au fait que Charles d'Orléans aurait eu l'idée de faire conduire Jeanne à Charles VII, le R. P. Doncœur oppose un argument « renversant ».

Mais croit-on Charles d'Orléans assez fol pour imaginer ce beau plan de campagne?

Comment! Il fallait être fou pour concevoir l'héroïque mission de la Pucelle? On croirait lire de l'Anatole France, du Thalamas... ou du P. Ayroles.

Je passe rapidement en revue les autres objections du R. P. Oui, mon Père, le duc Charles d'Orléans s'inquiéta de Jeanne, ne vous en déplaise, et lui fit même faire des vêtements aux couleurs de la maison d'Orléans, comme vous auriez pu le savoir en lisant attentivement les articles du *Mercure* ou mon livre. Non, mon Révérend Père, les objections des amateurs parues dans

Le Temps au sujet des armoiries de la Pucelle n'ont aucune valeur, ce dont vous pourriez vous assurer en lisant ma réponse dans *Le Temps* ou dans le *Mercure de France*. Non, quoi que vous pensiez, Jeanne n'avait pas à craindre « d'être convaincue de mensonge » et la divulgation de son secret, par un autre qu'elle-même, n'avait rien qui pût la compromettre; bien au contraire, ce secret pouvait la sauver, et c'est pourquoi elle insistait tant pour faire venir le « livre de Poitiers ». Vous vous étonnez que personne n'ait jamais trahi ce secret? C'est qu'il y a, de par le monde, des personnes qui ne trahissent pas les secrets. Du reste, Lang constate aussi qu'à « cette époque les serments relatifs à un secret étaient scrupuleusement gardés », comme, du reste, par la suite, personne n'a trahi ceux du Masque de Fer ou de la mort de l'archiduc Rodolphe. Vous avez une bien mauvaise opinion de l'humanité, mon Révérend Père!

« Comment la rumeur publique n'a-t-elle jamais soufflé mot de ces merveilles? » demandez-vous. Eh! justement, elle en a soufflé non pas un, mais beaucoup de mots; vous auriez pu vous en assurer par les faits cités dans mes articles et dans mon livre.

Mais venons-en aux « inexactitudes » que m'attribue le P. Doncœur, tout en reconnaissant qu'« il serait puéril d'insister » sur elles. Courons-en cependant le risque. Le P. Doncœur m'incrimine d'avoir orthographié le nom du page de Jeanne « de *Contes* » et non « de *Coutes* »; l'orthographe « de Contes » est celle du procès et de Quicherat (*Procès*, III, 65); on a également écrit « de Coutes » (Lang, *la Pucelle de France*), mais j'ai préféré la version de Quicherat.

Tout écolier ne sait-il pas que « gentil roi » n'est pas un terme de familiarité, mais qu'il signifie: noble roi? demande mon contradicteur.

Certainement, un *écolier* peut ne connaître que cela, mais un savant Jésuite devrait connaître assez l'ancien français pour savoir que « gentil » avait deux sens, celui de *noble* et celui de *gracieux, poli;* ce dernier sens est justement appliqué au roi chez Froissart : « Pères, a cel gentil roy Edouard » (Froiss. II, 22); on l'employait dans la conversation familière et en poésie :

Se vos vairs yex
Frans et gentieuls...
(Froiss.: *Poésies*.)

Du reste, si le P. Doncœur, au lieu de consulter des manuels pour *écoliers*, s'était donné la peine d'ouvrir le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, par La Curne de Sainte-Palaye, 1879, t. VI, p. 387, il y eût trouvé toutes les explications utiles sur l'emploi du mot : « gentil ».

Mon honorable adversaire me demande si je crois vraiment «qu'en 1429 Gérard Machet fût évêque de Castres?» Certainement non, puisque cet ecclésiastique ne reçut la mitre qu'en 1432, sauf erreur. Mais à quoi rime cette question? Je n'affirme nulle part que Machet fût évêque de Castres en 1429, et je ne lui donne ce titre qu'en citant la déposition de Gobert Thibault, au procès de réhabilitation, soit vingt-cinq ans plus tard. Le R. P. Doncœur me demande également si je voudrais nommer les deux papes qui en 1429 s'excommuniaient. Ah! que voilà une imprudente question de la part d'un prêtre! Alors que, dans mon livre, je passe sous silence la décomposition de l'autorité papale à l'époque de Jeanne, voilà le P. Doncœur qui insiste pour y revenir. Soit; en parlant des deux papes, j'avais en vue non spécialement l'année 1429, mais l'époque en général; si mon contradicteur tient à préciser l'année 1429, il ne saurait ignorer qu'il y avait, à ce moment, non pas deux, mais *trois* papes : Martin V, Benoît XIII et Clément VIII; je l'indique, du reste, en citant, dans l'appendice (p. 261) la lettre du comte d'Armagnac dans laquelle il demande à Jeanne de lui indiquer «qui est des trois dessusdiz vrai Pape et auquel il plaira que on obéisse de ci en avant...» Faut-il donc répéter, après Hanotaux, que, lorsque «Jeanne d'Arc vint au monde, pour les Français, à la lettre, il n'y avait point de Pape...», que «l'Eglise catholique n'était pas assurément, alors, une école de respect...»; faut-il rappeler que les Conciles condamnaient et déposaient des Papes, qu'ils accusaient d'être : «l'exploiteur du pauvre, l'ennemi de la justice, un véritable marchand de bénéfices, de reliques et de sacrements, un dissipateur des biens de l'Eglise romaine, un empoisonneur, un homicide, un parjure, un fauteur de schisme»? De tout ceci, qu'évoque votre question, il vaudrait mieux ne pas parler, n'est-ce pas, mon Révérend Père?

Enfin, mon sévère critique me signale triomphalement deux «coquilles» qu'il a dénichées dans mes articles. Tranquillisez-vous, ces deux erreurs ont déjà été relevées et ne figurent pas dans mon livre.

C'est, je crois, tout ce que j'ai trouvé dans les six pages que le R. P. consacre à mes articles; ce n'est véritablement pas beaucoup. Encore un mot cependant. Le P. Doncœur, après avoir déclaré que «la presse s'émeut» de mes articles et cité l'opinion, très flatteuse, que plusieurs grands journaux ont exprimée, ajoute :

> Le *Temps*, seul, garde son bon sens et, en deux articles tranchants, raille l'assurance et écarte avec mépris un des triomphants arguments du *Mercure*.

Le R. P. voudrait-il bien m'indiquer les numéros du *Temps* où ont paru ces « deux articles tranchants »? Je ne connais qu'un seul article, du 7 novembre, dû à la plume autorisée de M. Emile Henriot, et dans lequel l'auteur, après avoir rapporté ma thèse, ajoute :

> Pour le reste de l'argumentation, renvoyons nos lecteurs au *Mercure de France*, dont l'étude mérite d'être lue, et, en bonne construction historique qu'elle est, répond par avance à beaucoup d'objections...

Est-ce là l'un des articles « tranchants » dont parle R. P. Doncœur? Car je ne puis croire que mon honorable contradicteur se soit livré, encore une fois, à son petit jeu d'escamotage, en faisant passer pour deux *articles* du *Temps* deux lettres que des héraldistes amateurs y ont publiées sur les armoiries de Jeanne.

Tout ceci est fort pauvre et s'écarte des « règles de l'art » dont parlait Maurice Levaillant dans son article du *Figaro*. Au vrai, il est fort difficile de qualifier du terme de « critique » ces querelles d'Allemand que les *Etudes* me cherchent au sujet de quelques faits, de quelques phrases isolées de mes articles, ces tours de prestidigitation où des mots apparaissent ou disparaissent au gré du R. P. Robert Houdin. Croit-on honorer la mémoire de sainte Jeanne par ces procédés? Le R. P. Doncœur me paraît être de la pâte de ces « défenseurs » dont Jeanne refusa l'assistance à son procès.

Ah! qu'on respire plus librement en lisant le bel article critique qu'Henri Pourrat consacre à mon étude dans le *Figaro!* Ici, point de grimaces de sacristie, mais une magnifique envolée mystique, un poème en prose à la gloire de Jeanne. L'auteur s'élève au-dessus des contingences, au-dessus de l'histoire elle-même. « Sur Jeanne, que m'importe ce qu'on veut me faire savoir, dit-il. Je ne veux rien savoir quand je peux l'écouter », et il cite telles superbes, touchantes, vaillantes réponses de la Pucelle.

Le grand poète qu'est Henri Pourrat me permettra-t-il seulement de lui faire observer que ces émouvantes paroles de Jeanne, ce sont pourtant des historiens *rationalistes* qui les ont mises à jour et fait connaître du grand public? Et ne croit-il pas qu'il y ait quelque exagération à dire de la sublime héroïne que « sa paysannerie la fait *plus royale* encore que le sang royal »?

Parmi les articles qu'ont suscités mes deux études sur Jeanne d'Arc, il en est quelques-uns sur lesquels je voudrais m'arrêter. Cependant, ayant développé mes arguments dans mon livre, qui vient de paraître, j'hésite à répéter ici ce que j'y ai déjà dit. Je me réserve donc de consacrer plus tard un article spécial aux objections qui m'ont été faites, ainsi qu'à de nouvelles considérations sur les origines de la Pucelle, qui n'ont pas trouvé place dans mon volume.

Je ne puis m'empêcher, pourtant, de dire, à présent même, quelques mots au sujet de la courte critique que Jacques Bainville consacre à mes articles dans la *Revue Universelle*. M. J. Bainville est un historien d'un esprit souple et pénétrant; il eût pu parler de ma thèse avec quelque autorité; malheureusement, il ne le fait pas. Ce qu'il m'oppose peut se résumer comme suit : 1° Andrew Lang, dans son « admirable petit livre, a répondu aux hommes d'esprit qui ont tenté et à ceux qui tenteront encore de donner de l'histoire de Jeanne d'Arc une explication rationaliste... Cependant, les amateurs ne sont pas découragés. M. Jacoby a publié dans le *Mercure de France* deux articles qui font quelque bruit », etc.; 2° d'autres théories historiques, également bien étayées, ont été trouvées fausses; ainsi « il faut lire les cinquante pages qui ont suffi à Marie Roux pour en finir avec les légendes des faux dauphins »; 3° des héraldistes ont établi que mon explication des armoiries de Jeanne est erronée.

Je ne m'arrêterai pas à cette dernière objection, que j'ai déjà réfutée dans le *Temps* et dans le *Mercure de France*. Passons donc aux deux premières.

Je rappellerai respectueusement, mais fermement, à M. Jacques Bainville que *tous* les grands historiens de Jeanne, Quicherat, Siméon Luce, Michelet, Hanotaux, ont justement donné de l'histoire de Jeanne ces explications que M. Bainville qualifie de « rationalistes ». Le P. Ayroles ne s'y est pas trompé, lui qui parlait de « Quicherat et de l'école rationaliste » et affirmait que cet historien, ainsi que Michelet et Henri Martin « n'ont eu d'influence qu'auprès des voltairiens ».

Si donc M. Bainville tient à considérer ma thèse comme rationaliste, il voit que je suis, en ceci, en bonne compagnie. Mais il y a plus; Lang lui-même, que M. J. Bainville cite comme référence, était également un « rationaliste ». En faut-il une preuve? A la page 404 de son livre, Lang cite cette opinion du Dr Dumas sur Jeanne :

> Si l'hystérie est intervenue chez Jeanne, ce n'a été que pour permettre aux sentiments les plus secrets de son cœur de s'objectiver sous forme de visions et de voix célestes... etc...

Et Lang ajoute :

> Je suis entièrement d'accord avec ces conclusions du docteur Dumas.

Et voici pour la première objection.

Je ne vois pas trop la valeur de l'argument de M. J. Bainville fondé sur le fait que certaines thèses historiques se sont trouvées

injustifiées; c'est le sort de toutes les théories du monde, même des principes les mieux assis des sciences exactes. Faut-il donc renoncer à tous travaux scientifiques? Et si Naundorf n'était pas fils de Louis XVI, s'ensuit-il nécessairement que Jeanne n'était pas fille de Louis d'Orléans? M. J. Bainville me permettra-t-il de lui rappeler que ses beaux ouvrages historiques contiennent, eux aussi, des thèses, auxquelles je me range personnellement, mais qui peuvent être considérées comme discutables?

Je suis loin, je l'ai dit, de prétendre à ce que mes déductions ne le soient pas. J'attends seulement les objections qui infirmeraient les *faits* que j'avance. Et ces objections, je ne les vois pas encore. — J. JACOBY.

§

Courte réplique à Jean-Jacques Brousson. — Me voici obligé de reparler de... Jean-Jacques Brousson! Je m'étais pourtant bien promis et j'avais promis aux lecteurs du *Mercure* de vouer dorénavant cet « historien » à l'oubli. Mais ce diable de Jean-Jacques a plus d'un tour dans son sac pour contraindre les gens à prononcer son nom, ne fût-ce qu'avec mépris. Voici l'histoire : Jean-Jacques poursuivant sa campagne d'invectives et de calomnies contre moi, j'envoyai au journal qui publie sa prose une lettre rectificative, dans laquelle j'évoquais, entre autres, quelques souvenirs fort désagréables de la carrière de Brousson. Le journal communiqua ma lettre à son collaborateur, comme cela se doit, et ledit collaborateur, jugeant les souvenirs évoqués sans doute peu reluisants pour lui, mit ma lettre dans un tiroir. Ne voyant pas paraître ma réponse, j'en publiai l'essentiel dans le numéro du *Mercure* du 15 décembre. Aussitôt, voici Jean-Jacques saisi d'un accès de rage épileptique qui lui fait dévider dès le lendemain un chapelet d'invectives dans son journal. Certes, j'eusse préféré laisser tomber cette peu intéressante affaire. Mais j'avais offert à Brousson de lui citer quelques références au sujet de mes accusations. Jean-Jacques les exige, tant pis pour lui.

Pour commencer, quelques références, tirées de l'ouvrage de Jean-Jacques Brousson lui-même, *Anatole France en pantoufles*. J'avais affirmé que Brousson avait collaboré avec Anatole France à un livre sur Jeanne d'Arc, destiné à dénigrer l'héroïne, que Jean-Jacques était chargé de sa documentation et que cette dernière s'est trouvée souvent fausse, maquillée et même *inventée*. Voici ce que raconte Brousson. Son début chez France : « Anatole France

vous attend demain matin, mercredi, son jour d'audience. Vous lui remettrez cette lettre. *Il a besoin de quelqu'un pour sa Jeanne d'Arc* » (p. 1). Conditions posées par France : Brousson doit être « affranchi de toute croyance religieuse » (p. 6) ; France « m'explique ce qu'il attend de moi... il veut les plus belles références, les plus doctes, les plus bénédictines, pour clore le bec à ceux qui prétendent qu'il n'est qu'un romancier » (p. 5). « Il faudrait achever notre monument libéral républicain avant que les prêtres ne la juchent sur leurs autels » (p. 23). France donne pour cela carte blanche à Jean-Jacques, et, lui remettant un dossier : « C'est le manuscrit de Jeanne d'Arc... Tout ce fatras est à vous. Brûlez, déchirez, raturez. Je n'y veux plus mettre le nez. Cette Pucelle m'excède (p. 22). » Du reste, Brousson travaille fort mal, il met plusieurs mois à trouver une référence dont son maître a besoin (p. 119-127) et se fait tancer vertement par France, qui regrette de l'avoir employé (p. 127). Opinion de France sur Jeanne : « Ça, fait-il, c'est le poison, la mysticité » (p. 125).

Est-ce assez clair? Jean-Jacques persiste-t-il encore à nier qu'il ait établi la documentation de la *Jeanne d'Arc* de France et qu'il puisse avoir ignoré le but que poursuivait cet écrivain? Niera-t-il, d'autre part, que cette documentation fourmille de fautes, de contre-sens, de textes inventés? En ce cas, que Jean-Jacques consulte les articles de M. Luchaire dans la *Grande Revue,* de Funck-Brentano dans la *Revue Hebdomadaire,* de Reinach, l'ouvrage de A. Lang *La Pucelle de France;* les erreurs et les inventions qui pullulent dans les références du livre d'Anatole France y sont soigneusement relevées. « Les inexactitudes y reviennent sans cesse, dit F.-Brentano... Les différents critiques... ont été surpris de constater... à propos de textes auxquels renvoyait l'auteur, comme fondement de son récit ou de ses opinions, que non seulement *ces textes étaient reproduits* ou commentés *inexactement,* mais qu'ils ne contenaient rien qui concernât de près ou de loin ce que M. France leur faisait dire. » Faut-il ajouter l'opinion du colonel Collet sur le tripatouillage de ces références : « Les fourberies de ce genre abondent dans le livre de M. France : on ne peut pas saboter plus indignement l'histoire. »

Un mot encore : j'avais bien fait remarquer que Jean-Jacques, dans sa lettre, fait preuve lui-même d'une ignorance complète des ouvrages de P. Caze et de Lebrun des Charmettes, qu'il me reproche de ne pas connaître. Pourtant, n'aurait-il pas lui-même pêché son renseignement quelque part? Le *Journal de Rouen* du 14 décembre vient à point pour découvrir la source d'information de

M. Brousson : l'ouvrage de Caze a fait l'objet, en 1931, d'une communication de M. A. Féron, président de l'Académie de Rouen, communication qui a permis évidemment à Jean-Jacques de jouer à l'érudit.

Jean-Jacques un historien? Allons donc! — J. JACOBY.

§

Les plaisanteries du P. Doncœur. — Les Français ont actuellement tant de raisons d'être tristes qu'ils seraient bien coupables s'ils ne témoignaient de leur gratitude envers ceux qui les amusent, ce que fait le Père Doncœur dans les *Etudes*.

Quelqu'un, me signalant l'article du Père, m'a dit : « Lisez-le, c'est bidonnant. » Ai-je besoin d'assurer mes lecteurs que j'ai immédiatement remis l'insolent à sa place? Ce n'est point en termes aussi vulgaires qu'il convient d'apprécier l'œuvre d'un membre éminent de la Société de Jésus.

Le Père Doncœur a donc pris connaissance des articles parus dans le *Mercure de France* sur Jeanne d'Arc. Il est curieux qu'il n'ait pas vu qu'ils étaient signés Jacoby. Il en attribue la paternité à M. Alfred Vallette, ce qui sera bien embarrasant pour les historiens ou les Brousson de l'avenir. Comme il est impossible de mettre en doute la parole d'un Jésuite, il y aura sûrement plus tard des gens pour affirmer qu'Alfred Vallette s'appelait en réalité Jean Jacoby. Et cependant, bien que je n'aie jamais vu ce dernier, des personnes dignes de foi me certifient qu'il existe et n'a, avec le directeur du *Mercure*, aucune ressemblance.

Qui faut-il croire? Pourquoi diable le Père Doncœur est-il venu greffer la question Vallette-Jacoby sur la question Jeanne d'Arc?

Au surplus, le révérend père n'a apparemment sur la paternité que des notions assez vagues. A moins qu'il ne sache pas l'histoire, et ce serait plus grave. Il en veut à M. Jacoby, pardon, à M. Alfred Vallette, de faire de Jeanne d'Arc une fille naturelle de Louis d'Orléans et adultérine d'Isabeau de Bavière.

Evidemment il ignore que Louis d'Orléans ayant épousé Valentine Visconti, Jeanne serait adultérine des deux côtés. Pourquoi encore prête-t-il à Isabeau le sang le plus taré? C'est bien peu aimable pour Charles VII.

Mais soyons sérieux, mon Révérend Père. Ou vous êtes ignorant ou vous êtes de mauvaise foi. Vous parlez de l'article publié dans le *Mercure* par M. Couchoud sur l'historicité de Jésus. Et l'article du Père de Grandmaison sur le même sujet? On a vu le père gravir à cette occasion les étages qui conduisent à la rédaction d'une

revue qui s'honore, étant impartiale, d'ouvrir largement ses colonnes à toutes les opinions. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit, si vous le saviez? Et comment d'ailleurs pouviez-vous l'ignorer, le P. de Grandmaison ayant été le directeur de votre revue *les Etudes?*

Votre article est amusant, oui, attristant aussi, un peu. — A. BARTHÉLEMY.

§

A propos d'une interprétation d' « Hamlet ».

Mon cher Directeur,

Permettez-moi de répondre à la lettre publiée dans le *Mercure* du 15 décembre et où M. Lewis May conteste : 1° mon interprétation d'une scène d'*Hamlet*; 2° un petit détail de traduction.

1° Sur l'irrésolution d'Hamlet, ses causes, sa nature, etc., on a écrit la matière d'innombrables volumes, et, bien entendu, plus on écrit, moins on s'entend. Un Hamlet *paralysé* (comme dit M. Gide) convient à la critique allemande, celle-ci étant portée à systématiser et souvent, comme conséquence, à exagérer. M. Gide n'est pas non plus le premier qui ait vu dans le héros de Shakespeare un caractère germanisé. Dans l'*Hamlet* traduit par Théodore Reinach (Hachette, 1880), ce savant écrivain protestait, voici plus de cinquante ans, contre cette germanisation. Parlant du succès des pièces de Shakespeare en Allemagne, il écrivait :

> Elles sont entrées dans la moelle et dans le sang de la race germanique, qui pousse même parfois l'affectation jusqu'à les revendiquer comme siennes. Cette prétention est fausse, et le succès de *Hamlet* en Allemagne ne prouve pas que Shakespeare soit un génie germanique, ni Hamlet la personnification du caractère allemand. Shakespeare est avant tout humain, ensuite l'homme de la Renaissance, enfin anglais.

Oui, et la complexité de ses personnages s'oppose à la systématisation qui voudrait les enfermer dans un symbole. Etant la vie même, frémissants et mobiles comme elle, ils échappent toujours par quelque côté.

Mon article du 15 novembre donne des preuves sur ma façon de voir, et je constate que M. Lewis May n'a pas essayé de les réfuter. Il s'est borné à déclarer que l'irrésolution d'Hamlet était « matière à opinion ».

2° Mais il écrit aussitôt :

> Ce qui ne l'est plus, et ce qui est certain, c'est que la version que donne M. Mandin des vers qu'il cite à la page 254 est complètement inexacte. Le dernier vers
>
> *Here, in the cheer and comfort of our eye*

ne veut pas dire : « pour la joie et l'agrément de nos yeux »; l'expression signifie : « Stay here, I want to be friends with you; stay here, then, where (since I am well disposed towards you) all will be cheerful and comfortable for *you.* »

C'est-à-dire, si je puis me permettre d'essayer de le rendre en français: « Attends, soyons amis. Reste ici, donc, où (puisque je suis animé de bonnes dispositions à ton égard) tout sera agréable pour toi. »

Bon. Laissant un grand sujet où il pouvait chercher quelque pavé pour m'accabler, M. Lewis May se borne à m'adresser un coup d'épingle, pour une nuance de traduction qui porte sur un vers et demi. C'est donc qu'il n'a pu trouver mieux, et je m'en réjouis d'autant plus que le coup d'épingle est manqué, car la question soulevée par mon correcteur me paraît, dans sa minceur et sa ténuité, plus complexe elle aussi qu'il ne l'imagine.

Cette question, la traduction de Th. Reinach, citée plus haut, va commencer à la débrouiller. Voici comment y sont traduites les paroles du roi à Hamlet :

> Nous vous en conjurons, demeurez en ces lieux;
> Demeurez *pour charmer et réjouir nos yeux,*
> L'ornement de ma cour, l'orgueil de votre père.

C'est exactement la version que M. Lewis May me reproche. Mais Reinach a écrit en note à la fin de son livre (p. 407) :

> On peut aussi entendre : « réjoui et consolé par nos regards », et ce sens est peut-être plus naturel que celui que j'ai adopté dans la traduction.

Ceci, c'est la version de M. Lewis May, et je la connaissais avant qu'il me l'opposât.

Voyons Emile Montégut, qui fut, pendant de nombreuses années, le critique littéraire de la *Revue des Deux-Mondes* et qui, parmi les traducteurs de tout Shakespeare, passe encore, auprès de l'Université, pour le plus méticuleux et le moins infidèle. Montégut traduit... « pour la joie et la fête de nos yeux », c'est-à-dire comme moi.

O'Sullivan, qui fut professeur d'anglais au lycée Saint-Louis, et qui a écrit, avec la même facilité, des livres en anglais et en français, traduit un peu drôlement : « ...pour le bien-être et la joie de nos regards ». Encore la même direction que moi.

Cela veut dire qu'ayant eu par hasard à expliquer, pour les lecteurs qui ignorent l'anglais, quatre vers de Shakespeare, j'ai pris modestement la version courante, celle qui a conduit des générations d'élèves aux examens et aux diplômes. Je n'avais pas, pour si peu, à faire acte d'érudit, de novateur. Ce n'était pas le but de mon petit article.

Mais, puisque M. Lewis May m'y pousse, je vais dire à mon tour

comment je crois que ce passage de Shakespeare peut être interprété. « *Bend you to remain — Here, in the cheer and comfort of our eye* », cela, mot à mot, donne en français :

Inclinez-vous à rester
Ici, dans la joie et le réconfort de notre œil.

Il y aura donc de la joie, de la satisfaction, du réconfort, qui seront visibles dans les yeux du roi, qui appartiendront à ses yeux. Pourquoi? Peut-être parce que l'œil du souverain contient tous les bienfaits, mais aussi parce que le roi sera ravi d'avoir Hamlet là, sous sa vue. C'est ainsi, évidemment, que Montégut, O'Sullivan, Reinach et tant d'autres ont compris. La joie est pour le roi, — dans ses yeux où Hamlet l'a mise. Hamlet est *dans* cette joie (*in the cheer*), il en est baigné comme d'un rayonnement. Elle est donc aussi pour lui, elle passera en lui. En définitive, elle sera réciproque et mutuelle. Voilà assurément beaucoup de sens dans un vers et demi. Dira-t-on que c'est un peu subtil? Mais qui ne sait que Shakespeare excellait aux subtilités et qu'*Hamlet*, plus que ses autres drames, en est rempli?

Résumons. Les écrivains que j'ai suivis traduisent : « La joie est pour le roi. » M. Lewis May riposte : « La joie est pour Hamlet. » Shakespeare dit : « La joie est pour les deux. »

Par malheur, ce sens complexe n'est pas commode à rendre en quelques mots. « Restez ici dans la joie de notre œil », cela paraît à la fois bizarre et imprécis. La difficulté tient surtout au génie différent des deux langues, le français ayant la répugnance du vague, dont l'anglais s'accommode beaucoup mieux. D'autre part, traduire un vers par des périphrases ne serait plus traduire. Montégut, O'Sullivan, Reinach et autres se sont tirés d'affaire (un peu trop négligemment sans doute) en ne traduisant que la moitié de la pensée de Shakespeare. Mais, du moins, ils n'y ont mis que huit à dix mots. M. Lewis May, pour expliquer l'autre moitié, a mobilisé vingt-huit mots anglais, renforcés de vingt-deux mots français. Au jour du jugement, il aura donc à porter le poids de cinquante mots, contre huit aux traducteurs précités. Et moi, j'aurai à porter... un reflet. Ce n'est pas trop lourd.

Veuillez agréer, etc...

LOUIS MANDIN.

§

Sur la syntaxe au XVIIe siècle.

Mon cher ami,

M. René Groos, dans le dernier numéro du *Mercure*, remarque que, contrairement à une assertion de moi, certaines audaces de

syntaxe, jugées aujourd'hui vicieuses, sont communes à La Fontaine et à d'autres grands écrivains de son siècle et il cite un exemple de Vaugelas : « Son ambition et sa vanité fut insupportable. » Vaugelas n'avait, sans doute, pas dit cela de moi! Il me connaissait et savait que je n'eus jamais d'ambition et que ma vanité n'est pas haïssable. L'orgueil seul est monstrueux. La vanité est amusante, parfois gracieuse. Si c'est un défaut, il est commun à tous les méridionaux. *Notre* vanité est comme *notre* soleil qu'à Paris on trouverait trop beau.

Dans mon article de *L'Esprit Français* j'avais critiqué la mystique de la grammaire qui est aujourd'hui une orthodoxie. Nous sommes devenus un peuple de grammairiens. Fâcheux! car la rigidité grammaticale est funeste au style. C'est mon opinion. Un beau style, parfois, viole sciemment les règles au bénéfice de la vie et de la passion. Jetons aux stoïciens de la syntaxe ces beaux anathèmes que La Fontaine lance sur *le Philosophe Scythe :*

Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant qu'on ne soit mort.

Cela dit, je remercie M. René Groos d'avoir renforcé ma thèse, en corrigeant mon assertion peut-être erronée, en tout cas excessive, pour ce qui a trait à la position unique qu'aurait occupée La Fontaine dans son siècle à l'endroit de la syntaxe. Je persiste, cependant, à croire qu'à cet égard, comme à bien d'autres, le fabuliste se distingue de son temps. Fénelon, admirateur du grand poète, le loue de sa richesse unique de vocabulaire. D'érudits partisans de La Fontaine, de nos jours, tels que M. Longnon, voient en lui un homme du seizième siècle. C'est soutenable. La Fontaine aimait les femmes qui le flattaient; il appréciait fort les vins *gascon* et *bourgnignon;* mais il détestait son siècle. Pourtant son prestige fut grand sur ses contemporains, et il faisait autorité en tout. Il était adoré de ceux qui l'aimaient, notamment de Benserade. Pour la syntaxe, il a peut-être influencé La Bruyère, Fénelon, Mme de Sévigné et d'autres.

La Fontaine était une puissance. Molière le préférait aux « beaux esprits »! « Partant » pour « par conséquent » avait vieilli au XVIIe siècle; cette locution était même abandonnée. La Fontaine l'a restaurée dans notre langue rien que pour l'avoir employée dans son apologue : *L'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses :*

Il avait du comptant,
Et, partant,
De quoi choisir...

N'est-ce pas un exemple typique? Il est de M. Ferdinand Brunot. C'est lui qui a fait cette remarque dans son admirable *Histoire de la Langue française*, ouvrage comme il en faut écrire et non des grammaires!

Mon cher ami, voilà une bien longue lettre pour une chose qui peut sembler petite. Mais rien de ce qui touche La Fontaine n'est négligeable. C'est un de nos dieux et c'est une gloire humaine.

Votre ami fidèle et dévoué,

JEAN ROYÈRE.

§

La Société Chateaubriand, dans sa dernière réunion, qui a eu lieu chez Mme Marie-Louise Pailleron, sous la présidence du Dr Le Savoureux, a consacré la plus grande partie de sa séance à Lucile de Chateaubriand. On sait combien on manquait jusqu'ici d'information sur cette inspiratrice de Chateaubriand. On peut donc considérer comme un bonheur inattendu pour les érudits le fait d'avoir réuni sur elle tant de documents inédits : pièces relatives à son incarcération, communiquées par le comte de Chateaubourg; trois lettres autographes inédites de Lucile et de précieux documents concernant ses séjours à Paris, sa sépulture, etc., présentés par la comtesse de Durfort; texte des procès-verbaux des scellés et de l'inventaire après décès, produits par Mlle Daremberg; lettres concernant le règlement de sa succession, apportées par M. Maurice Levaillant.

Tous ces inédits seront publiés par la Société Chateaubriand dans son Bulletin bi-annuel.

§

A propos du Congrès américain. — On lit dans le *Temps* du 6 décembre :

> C'est, d'ailleurs, la première fois qu'un Congrès battu — et on pourrait ajouter : désavoué d'une façon éclatante par le pays — continue à siéger. Cette anomalie sera, déclare-t-on, corrigée à l'occasion des prochaines élections.

Non seulement ce n'est pas la « première fois » qu'un Congrès battu continue à siéger, mais cela s'est produit régulièrement tous les deux ans depuis l'adoption de la Constitution en 1783. A ce moment, les communications étant difficiles, il fallait deux à trois mois pour rassembler et homologuer les résultats du scrutin et pour permettre aux nouveaux élus de gagner la capitale (à che-

val). Donc, les mandats des élus commençant à courir le 4 mars, il a fallu fixer la date des élections au mois de novembre. La session ordinaire du Congrès ayant lieu à partir du premier lundi de décembre, il est fatal que les députés et sénateurs battus aux élections biennales continuent à siéger jusqu'au 4 mars suivant.

Un amendement vient d'être voté d'après lequel les nouveaux élus (président, vice-président, sénateurs, députés) s'installeront à l'avenir au mois de janvier. La session ordinaire du Congrès commencera à la même date. Mais rien n'empêchera un président battu de convoquer en session extraordinaire un Congrès, également battu, entre novembre et janvier.

§

Le Sottisier universel.

Le romancier Pierre Benoît a été reçu à l'Académie Française. Le discours de réception a été prononcé par M. Henri de Régnier — *L'Ecole*, 2 décembre.

Eh bien, nous n'avions pas tort de sonner le cri d'alarme. — LÉON BLUM, *Le Populaire*, 7 décembre.

Retenons simplement à ce propos qu'autrefois, suivant Platon, les amantes déclaraient leur passion à l'élu de leur cœur en lui jetant une pomme; que la Vénus Uranie et la Vénus de Milo sont représentées avec une pomme en main... — *Jardinage*, novembre.

Les appartements, que M. Jeanneney lui-même a bien voulu nous faire visiter l'autre jour avec une bienveillance et une courtoisie qu'on ne saurait oublier, furent occupés par Bonaparte et Joséphine, au lendemain du 18 brumaire. On pourrait croire que rien n'y a changé depuis... L'ameublement date de l'Empire. — *L'Illustration*, 12 novembre.

Sa robe à pointes de dentelle découvrait ses chevilles fines jusqu'en haut du mollet. — LOUIS NOURRY, *Passion mortelle*, page 28.

M. Frugier, poseur à la Compagnie du P.-O., victime du terrible accident de motocyclette que nous avons relaté, a été transporté à l'hôpital de Brive, où, après un examen radiologique, il a subi une opération au cours de laquelle on lui a enlevé trois vertèbres. L'état du blessé est satisfaisant. — *La Petite Gironde*, 23 novembre.

Les bouchers se plaignent d'un ralentissement dans leur commerce. Gigots, côtelettes, entrecôtes et filets ont beau s'offrir aux regards, ces dames n'achètent plus qu'avec parcimonie et l'étal reste toujours trop bien achalandé. — *Le Carnet de la Semaine*, 10 décembre.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.